

CORINNE

OU

L'ITALIE.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DES ARTS ET MANUFACTURES, RUE J.-J. ROUSSEAU, N°. 14.

CORINNE

OU

L'ITALIE.

PAR MAD. DE STAËL HOLSTEIN.

. . . . Udrallo il bel paese,
Ch' Apennin parte, e 'l mar circonda; e l' Alpe.
PÉTRARQUE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, chez H. NICOLLE,
rue des Petits-Augustins, n°. 15.
1807.

LIVRE XV.

LES ADIEUX A ROME ET LE VOYAGE A VENISE.

CHAPITRE PREMIER.

C'ÉTAIT avec une émotion profonde qu'Oswald avait lu la lettre de Corinne. Un mélange confus de diverses peines l'agitait : tantôt il était blessé du tableau qu'elle faisait d'une province d'Angleterre, et se disait avec désespoir que jamais une telle femme ne pourrait être heureuse dans la vie domestique ; tantôt il la plaignait de ce qu'elle avait souffert, et ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'admirer la simplicité avec laquelle elle le racontait. Il se sentait jaloux aussi des affections qu'elle avait éprouvées avant de le connaître, et plus il voulait se cacher à lui-même cette jalousie,

plus il en était tourmenté; enfin, surtout, la part qu'avait son père dans cette histoire l'affligeait amèrement, et l'angoisse de son ame était telle, qu'il ne savait plus ce qu'il pensait, ni ce qu'il faisait. Il sortit précipitamment, à midi, par un soleil brûlant; à cette heure il n'y a personne dans les rues de Naples, l'effroi de la chaleur retient tous les êtres vivans à l'ombre. Il s'en alla du côté de Portici, marchant au hasard et sans dessein, et les rayons ardens qui tombaient sur sa tête excitaient tout à la fois et troublaient ses pensées.

Corinne cependant, après quelques heures d'attente, ne put résister au besoin de voir Oswald; elle entra dans sa chambre, et ne l'y trouvant point, cette absence dans ce moment lui causa une terreur mortelle. Elle vit sur la table de lord Nelvil ce qu'elle lui avait écrit, et, ne doutant pas que ce ne fût après l'avoir lu qu'il s'en était allé,

elle s'imagina qu'il était parti tout-à-fait, et qu'elle ne le reverrait plus. Alors une douleur insupportable s'empara d'elle; elle essaya d'attendre, et chaque moment la consumait; elle parcourait sa chambre à grands pas, et puis s'arrêtait soudain, de peur de perdre le moindre bruit qui pourrait annoncer le retour. Enfin, ne résistant plus à son anxiété, elle descendit pour demander si l'on n'avait pas vu passer lord Nelvil, et de quel côté il avait porté ses pas. Le maître de l'auberge répondit que lord Nelvil était allé du côté de Portici, mais que sûrement, ajouta l'hôte, il n'avait pas été loin; car, dans ce moment, un coup de soleil serait très-dangereux. Cette crainte se mêlant à toutes les autres, bien que Corinne n'eût rien sur la tête qui pût la garantir de l'ardeur du jour, elle se mit à marcher au hasard dans la rue. Les larges pavés blancs de Naples, ces pavés de lave, et placés là comme

pour multiplier l'effet de la chaleur et de la lumière, brûlaient ses pieds, et l'éblouissaient par le reflet des rayons du soleil.

Elle n'avait pas le projet d'aller jusqu'à Portici, mais elle avançait toujours, et toujours plus vite; la souffrance et le trouble précipitaient ses pas. On ne voyait personne sur le grand chemin : à cette heure, les animaux eux-mêmes se tiennent cachés, ils redoutent la nature.

Une poussière horrible remplit l'air dès que le moindre souffle de vent ou le char le plus léger traverse la route : les prairies couvertes de cette poussière ne rappellent plus par leur couleur la végétation, ni la vie. De moment en moment, Corinne se sentait prête à tomber, elle ne rencontrait pas un arbre pour s'appuyer, et sa raison s'égarait dans ce désert enflammé; elle n'avait plus que quelques pas à faire pour arriver au palais du roi, sous les porti-

ques duquel elle aurait trouvé de l'ombre et de l'eau pour se rafraîchir. Mais ses forces lui manquaient ; elle essayait en vain de marcher, elle ne voyait plus sa route ; un vertige la lui cachait, et lui faisait apparaître mille lumières, plus vives encore que celles même du jour ; et tout à coup succédait à ces lumières un nuage qui l'environnait d'une obscurité sans fraîcheur. Une soif ardente la dévorait ; elle rencontra un Lazzaroni, l'unique créature humaine qui pût braver en ce moment la puissance du climat, et elle le pria d'aller lui chercher un peu d'eau ; mais cet homme, en voyant seule sur le chemin, à cette heure, une femme si remarquable, et par sa beauté, et par l'élégance de ses vêtemens, ne douta pas qu'elle ne fût folle, et s'éloigna d'elle avec terreur.

Heureusement Oswald revenait sur ses pas à cet instant, et quelques accens de Corinne frappèrent de loin son

oreille; hors de lui-même, il courut vers elle, et la reçut dans ses bras, comme elle tombait sans connaissance; il la porta ainsi sous le portique du palais de Portici, et la rappela à la vie par ses soins et sa tendresse.

Dès qu'elle le reconnut, elle lui dit, encore égarée : — Vous m'aviez promis de ne pas me quitter sans mon consentement : je puis vous paraître à présent indigne de votre affection; mais votre promesse, pourquoi la méprisez-vous? — Corinne, reprit Oswald, jamais l'idée de vous quitter ne s'est approchée de mon cœur; je voulais seulement réfléchir sur notre sort, et recueillir mes esprits avant de vous revoir. — Eh bien! dit alors Corinne en essayant de paraître calme, vous en avez eu le temps pendant ces mortelles heures qui ont failli me coûter la vie : vous en avez eu le temps; parlez donc, et dites-moi ce que vous avez résolu. — Oswald, effrayé du son de voix de

Corinne, qui trahissait son émotion intérieure, se mit à genoux devant elle, et lui dit : — Corinne, le cœur de ton ami n'est point changé; qu'ai-je donc appris qui pût me désenchanter de toi? Mais, écoute. — Et comme elle tremblait toujours plus fortement, il reprit avec instance : — Écoute sans terreur celui qui ne peut vivre, et te savoir malheureuse. —Ah! s'écria Corinne, c'est de mon bonheur que vous parlez; il ne s'agit déjà plus du vôtre. Je ne repousse pas votre pitié; dans ce moment, j'en ai besoin : mais pensez-vous cependant que c'est d'elle seule que je veuille vivre? —Non; c'est de mon amour que nous vivrons tous les deux, dit Oswald; je reviendrai.... — Vous reviendrez? interrompit Corinne; ah! vous voulez donc partir! Qu'est-il arrivé? qu'y a-t-il de changé depuis hier? malheureuse que je suis! —Chère amie! que ton cœur ne se trouble pas ainsi, reprit Oswald, et

laisse-moi, si je le puis, te révéler ce que j'éprouve; c'est moins que tu ne crains, bien moins; mais il faut, dit-il en faisant effort sur lui-même pour s'expliquer, il faut pourtant que je connaisse les raisons que mon père peut avoir eues pour s'opposer, il y a sept ans, à notre union; il ne m'en a jamais parlé : j'ignore tout à cet égard; mais son ami le plus intime, qui vit encore en Angleterre, saura quels étaient ses motifs. Si, comme je le crois, ils ne tiennent qu'à des circonstances de peu d'importance, je ne les compterai pour rien; je te pardonnerai d'avoir quitté le pays de ton père et le mien, une si noble patrie; j'espèrerai que l'amour t'y rattachera, et que tu préfèreras le bonheur domestique, les vertus sensibles et naturelles, à l'éclat même de ton génie. J'espèrerai tout, je ferai tout; mais si mon père s'était prononcé contre toi, Corinne, je ne serais jamais l'époux d'une autre; mais jamais aussi je ne pourrais être le tien. —

Quand ces paroles furent dites, une sueur froide coula sur le front d'Oswald, et l'effort qu'il avait fait pour parler ainsi était tel, que Corinne, ne pensant qu'à l'état où elle le voyait, fut quelque temps sans lui répondre, et prenant sa main, elle lui dit : —Quoi, vous partez, quoi, vous allez en Angleterre sans moi? — Oswald se tut. — Cruel, s'écria Corinne avec désespoir, vous ne répondez rien, vous ne combattez pas ce que je vous dis. Ah, c'est donc vrai! Hélas, tout en le disant, je ne le croyais pas encore. —J'ai retrouvé, grâce à vos soins, répondit Oswald, la vie que j'étais prêt à perdre; cette vie appartient à mon pays pendant la guerre. Si je puis m'unir à vous, nous ne nous quitterons plus, et je vous rendrai votre nom et votre existence en Angleterre. Si cette destinée trop heureuse m'était interdite, je reviendrais à la paix en Italie; je resterais long-temps près

de vous, et je ne changerais rien à votre sort, qu'en vous donnant un fidèle ami de plus. — Ah! vous ne changeriez rien à mon sort, dit Corinne, quand vous êtes devenu mon seul intérêt au monde, quand j'ai goûté de cette coupe enivrante qui donne le bonheur ou la mort! Mais au moins, dites-moi, ce départ, quand aura-t-il lieu? combien de jours me restent-ils? — Chère amie, dit Oswald, en la serrant contre son cœur, je jure qu'avant trois mois je ne te quitterai pas, et peut-être même alors....— Trois mois, s'écria Corinne, je vivrai donc encore tout ce temps; c'est beaucoup, je n'en espérais pas tant. Allons, je me sens mieux; c'est un avenir que trois mois, dit-elle avec un mélange de tristesse et de joie qui toucha profondément Oswald. — Tous deux alors montèrent en silence dans la voiture qui les conduisit à Naples.

CHAPITRE II.

En arrivant, ils trouvèrent le prince Castel-Forte qui les attendait à l'auberge. Le bruit s'était répandu que lord Nelvil avait épousé Corinne, et quoique cette nouvelle fît une grande peine à ce prince, il était venu pour s'assurer par lui-même si cela était vrai, et pour se rattacher de quelque manière encore à la société de son amie, lors même qu'elle serait pour jamais liée à un autre. La mélancolie de Corinne, l'état d'abattement dans lequel, pour la première fois, il la voyait, lui causèrent une vive inquiétude; mais il n'osa point l'interroger, parce qu'elle semblait fuir toute conversation à ce sujet. Il est des situations de l'ame où l'on redoute de se confier à personne; il suffirait

d'une parole qu'on dirait ou qu'on entendrait pour dissiper à nos propres yeux l'illusion qui nous fait supporter l'existence; et l'illusion dans les sentimens passionnés, de quelque genre qu'ils soient, a cela de particulier qu'on se ménage soi-même comme on ménagerait un ami que l'on craindrait d'affliger en l'éclairant, et que, sans s'en apercevoir, l'on met sa propre douleur sous la protection de sa propre pitié.

Le lendemain, Corinne qui était la personne du monde la plus naturelle, et ne cherchait point à faire effet par sa douleur, essaya de paraître gaie, de se ranimer encore, et pensa même que le meilleur moyen pour retenir Oswald était de se montrer aimable comme autrefois; elle commençait donc avec vivacité un sujet d'entretien intéressant, puis tout à coup la distraction s'emparait d'elle, et ses regards erraient sans objet. Elle, qui possédait au plus haut degré la facilité de la parole, hé-

sitait dans le choix des mots, et quelquefois elle se servait d'une expression qui n'avait pas le moindre rapport avec ce qu'elle voulait dire. Alors elle riait d'elle-même ; mais, à travers ce rire, ses yeux se remplissaient de larmes. Oswald était au désespoir de la peine qu'il lui causait : il voulait s'entretenir seul avec elle, mais elle en évitait avec soin les occasions.

— Que voulez-vous savoir de moi, lui dit-elle un jour qu'il insistait pour lui parler, je me regrette, et voilà tout. J'avais quelque orgueil de mon talent, j'aimais le succès, la gloire, les suffrages mêmes des indifférens étaient l'objet de mon ambition ; mais à présent je ne me soucie de rien, et ce n'est pas le bonheur qui m'a détachée de ces vains plaisirs, c'est un profond découragement. Je ne vous en accuse pas, il vient de moi, peut-être en triompherai-je ! Il se passe tant de choses au fond de l'ame que nous ne pouvons ni

prévoir, ni diriger; mais je vous rends justice, Oswald, vous souffrez de ma peine, je le vois. J'ai aussi pitié de vous, pourquoi ce sentiment ne nous conviendrait-il pas à tous les deux? Hélas, il peut s'adresser à tout ce qui respire sans commettre beaucoup d'erreurs.

Oswald n'était pas alors moins malheureux que Corinne: il l'aimait vivement; mais son histoire l'avait blessé dans sa manière de penser et dans ses affections: il lui semblait voir clairement que son père avait tout prévu, tout jugé d'avance pour lui, et que c'était mépriser ses avertissemens que de prendre Corinne pour épouse: cependant il ne pouvait y renoncer et se trouvait replongé dans les incertitudes dont il espérait sortir en connaissant le sort de son amie. Elle, de son côté, n'avait pas toujours souhaité le lien du mariage avec Oswald; et si elle s'était crue certaine qu'il ne la quitterait ja-

mais, elle n'aurait eu besoin de rien de plus pour être heureuse; mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne concevait le bonheur que dans la vie domestique, et que s'il abjurait le dessein de l'épouser, ce ne pouvait jamais être qu'en l'aimant moins. Le départ d'Oswald pour l'Angleterre lui paraissait un signal de mort; elle savait combien les mœurs et les opinions de ce pays avaient d'influence sur lui; c'est en vain qu'il formait le projet de passer sa vie avec elle en Italie; elle ne doutait point qu'en se retrouvant dans sa patrie, l'idée de la quitter une seconde fois ne lui devînt odieuse. Enfin elle sentait que tout son pouvoir venait de son charme, et qu'est-ce que ce pouvoir en absence? qu'est-ce que les souvenirs de l'imagination lorsque l'on est cerné de toutes parts par la force et la réalité d'un ordre social, d'autant plus dominateur, qu'il est fondé sur des idées nobles et pures?

Corinne, tourmentée par ces réflexions, aurait souhaité d'exercer quelque empire sur son sentiment pour Oswald. Elle tâchait de s'entretenir avec le prince Castel-Forte sur les objets qui l'avaient toujours intéressée, la littérature et les beaux-arts; mais lorsque Oswald entrait dans la chambre, la dignité de son maintien, un regard mélancolique qu'il jetait sur Corinne et qui semblait lui dire : *pourquoi voulez-vous renoncer à moi?* détruisait tous ses projets. Vingt fois Corinne voulut dire à lord Nelvil que son irrésolution l'offensait, et qu'elle était décidée à s'éloigner de lui; mais elle le voyait, tantôt appuyer sa tête sur sa main comme un homme accablé par des sentimens douloureux, tantôt respirer avec effort, ou rêver sur les bords de la mer, ou lever les yeux vers le ciel quand des sons harmonieux se faisaient entendre, et ces mouvemens si simples dont la magie n'était connue que d'elle, renver-

saient soudain tous ses efforts. L'accent, la physionomie, une certaine grâce dans chaque geste révèle à l'amour les secrets les plus intimes de l'ame, et peut-être était-il vrai qu'un caractère froid en apparence, tel que celui de lord Nelvil, ne pouvait être pénétré que par celle qui l'aimait : l'impartialité ne devinant rien, ne peut juger que ce qui se montre. Corinne, dans le silence de la réflexion, essayait ce qui lui avait réussi autrefois quand elle croyait aimer : elle appelait à son secours son esprit d'observation qui découvrait avec sagacité les moindres faiblesses; elle tâchait d'exciter son imagination à lui représenter Oswald sous des traits moins séduisans; mais il n'y avait rien en lui qui ne fût noble, touchant et simple, et comment défaire à ses propres yeux le charme d'un caractère et d'un esprit parfaitement naturels! Il n'y a que l'affectation qui puisse donner lieu à ces réveils subits du cœur, étonné d'avoir aimé.

Il existait d'ailleurs, entre Oswald et Corinne, une sympathie singulière et toute puissante; leurs goûts n'étaient point les mêmes, leurs opinions s'accordaient rarement, et, dans le fond de leur ame néanmoins, il y avait des mystères semblables, des émotions puisées à la même source, enfin je ne sais quelle ressemblance secrète qui supposait une même nature, bien que toutes les circonstances extérieures l'eussent modifiée différemment. Corinne s'aperçut donc, et ce fut avec effroi, qu'elle avait encore augmenté son sentiment pour Oswald, en l'observant de nouveau, en le jugeant en détail, en luttant vivement contre l'impression qu'il lui faisait.

Elle offrit au prince Castel - Forte de revenir à Rome ensemble; et lord Nelvil sentit qu'elle voulait éviter ainsi d'être seule avec lui; il en eut de la tristesse, mais il ne s'y opposa pas; il ne savait plus si ce qu'il pouvait faire pour

Corinne suffirait à son bonheur, et cette pensée le rendait timide. Corinne cependant aurait voulu qu'il refusât le prince Castel-Forte pour compagnon de voyage; mais elle ne le dit pas. Leur situation n'était plus simple comme autrefois; il n'y avait pas encore entre eux de la dissimulation, et néanmoins Corinne proposait ce qu'elle eût souhaité qu'Oswaldt refusât, et le trouble s'était mis dans une affection qui, pendant six mois, leur avait donné chaque jour un bonheur presque sans mélange.

En retournant par Capoue et par Gaëte, en revoyant ces mêmes lieux qu'elle avait traversés peu de temps auparavant avec tant de délices, Corinne ressentait un amer souvenir. Cette nature si belle, qui maintenant l'appelait en vain au bonheur, redoublait encore sa tristesse. Quand ce beau ciel ne dissipe pas la douleur, son expression riante fait souffrir encore plus

par le contraste. Ils arrivèrent à Terracine, le soir, par une fraîcheur délicieuse, et la même mer brisait ses flots contre le même rocher. Corinne disparut après le souper; Oswald, ne la voyant pas revenir, sortit inquiet, et son cœur, comme celui de Corinne, le guida vers l'endroit où ils s'étaient reposés en allant à Naples. Il aperçut de loin Corinne, à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étaient assis; et il vit, en regardant la lune, qu'elle était couverte d'un nuage, comme il y avait deux mois, à la même heure. Corinne, à l'approche d'Oswald, se leva, et lui dit, en lui montrant ce nuage: — Avais-je raison de croire aux présages? Mais n'est-il pas vrai qu'il y a quelque compassion dans le ciel? il m'avertissait de l'avenir, et aujourd'hui, vous le voyez, il porte mon deuil. N'oubliez pas, Oswald, de remarquer si ce même nuage ne passera pas sur la lune quand je mourrai. — Corinne! Corinne! s'é-

cria lord Nelvil, ai-je mérité que vous me fassiez expirer de douleur? Vous le pouvez facilement, je vous l'assure; parlez encore une fois ainsi, et vous me verrez tomber sans vie à vos pieds. Mais quel est donc mon crime? Vous êtes une personne indépendante de l'opinion par votre manière de penser; vous vivez dans un pays où cette opinion n'est jamais sévère, et quand elle le serait, votre génie vous fait régner sur elle. Je veux, quoi qu'il arrive, passer mes jours près de vous; je le veux : d'où vient donc votre douleur? Si je ne pouvais être votre époux, sans offenser un souvenir qui règne à l'égal de vous sur mon ame, ne m'aimeriez-vous donc pas assez pour trouver du bonheur dans ma tendresse, dans le dévouement de tous mes instans? — Oswald, dit Corinne, si je croyais que nous ne nous quitterons jamais, je ne souhaiterais rien de plus; mais.... — N'avez-vous pas l'anneau, gage sacré?...

— Je vous le rendrai, reprit-elle. — Non ; jamais, dit-il. — Ah ! je vous le rendrai, continua-t-elle, quand vous désirerez de le reprendre ; et si vous cessez de m'aimer, cet anneau même m'en instruira. Une ancienne croyance n'apprend-t-elle pas que le diamant est plus fidèle que l'homme, et qu'il se ternit quand celui qui l'a donné nous trahit ? (4 — Corinne, dit Oswald, vous osez parler de trahison ? votre esprit s'égare ; vous ne me connaissez plus. — Pardon, Oswald, pardon ! s'écria Corinne ; mais dans les passions profondes, le cœur est tout à coup doué d'un instinct miraculeux, et les souffrances sont des oracles. Que signifie donc cette palpitation douloureuse qui soulève mon sein ? Ah ! mon ami, je ne la redouterais pas, si elle ne m'annonçait que la mort. —

En achevant ces mots, Corinne s'éloigna précipitamment ; elle craignait de s'entretenir long-temps avec Oswald ;

elle ne se complaisait point dans la douleur, et cherchait à briser les impressions de tristesse; mais elles n'en revenaient que plus violemment lorsqu'elle les avait repoussées. Le lendemain, quand ils traversèrent les marais pontins, les soins d'Oswald pour Corinne furent encore plus tendres que la première fois; elle les reçut avec douceur et reconnaissance; mais il y avait dans son regard quelque chose qui disait; *Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir ?*

CHAPITRE III.

Combien Rome semble déserte en revenant de Naples ! On entre par la porte de Saint-Jean-de-Latran ; on traverse de longues rues solitaires ; le bruit de Naples, sa population, la vivacité de ses habitans, accoutument à un certain degré de mouvement qui d'abord fait paraître Rome singulièrement triste ; l'on s'y plaît de nouveau, après quelque temps de séjour : mais quand on s'est habitué à une vie de distractions, on éprouve toujours une sensation mélancolique en rentrant en soi-même, dût-on s'y trouver bien. D'ailleurs le séjour de Rome, dans la saison de l'année où l'on était alors, à la fin de juillet, est très-dangereux. Le mauvais air rend plusieurs quartiers

inhabitables, et la contagion s'étend souvent sur la ville entière. Cette année, particulièrement, les inquiétudes étaient encore plus grandes qu'à l'ordinaire, et tous les visages portaient l'empreinte d'une terreur secrète.

En arrivant, Corinne trouva, sur le seuil de sa porte, un moine qui lui demanda la permission de bénir sa maison, pour la préserver de la contagion : Corinne y consentit, et le prêtre parcourut toutes les chambres, en y jetant de l'eau bénite, et en prononçant des prières latines, au milieu de chacune d'elles. Lord Nelvil souriait un peu de cette cérémonie; Corinne en était attendrie. — Je trouve un charme indéfinissable, lui dit-elle, dans tout ce qui est religieux, je dirais même superstitieux, quand il n'y a rien d'hostile ni d'intolérant dans cette superstition ; le secours divin est si nécessaire lorsque les pensées et les sentimens sortent du cercle commun de la vie ! c'est pour

les esprits distingués surtout que je conçois le besoin d'une protection surnaturelle. — Sans doute ce besoin existe, reprit lord Nelvil; mais est-ce ainsi qu'il peut être satisfait? — Je ne refuse jamais, reprit Corinne, une prière en association avec les miennes, de quelque part qu'elle me soit offerte. — Vous avez raison, dit lord Nelvil. — Et il donna sa bourse pour les pauvres au prêtre vieux et timide, qui s'en alla en les bénissant tous les deux.

Dès que les amis de Corinne la surent arrivée, ils se hâtèrent d'aller chez elle; aucun ne s'étonna qu'elle revînt sans être la femme de lord Nelvil; aucun, du moins, ne lui demanda les motifs qui pouvaient avoir empêché cette union; le plaisir de la revoir était si grand, qu'il effaçait toute autre idée. Corinne s'efforçait de se montrer la même, mais elle ne pouvait y réussir; elle allait contempler les chefs-d'œuvre de l'art, qui lui causaient jadis un plai-

sir si vif, et il y avait de la douleur au fond de tout ce qu'elle éprouvait. Elle se promenait, tantôt à la Villa Borghèse, tantôt près du tombeau de Cécilia Metella, et l'aspect de ces lieux qu'elle aimait tant autrefois lui faisait mal ; elle ne goûtait plus cette douce rêverie, qui, en faisant sentir l'instabilité de toutes les jouissances, leur donne un caractère encore plus touchant. Une pensée fixe et douloureuse l'occupait ; la nature, qui ne dit rien que de vague, ne fait aucun bien, quand une inquiétude positive nous domine.

Enfin, dans les rapports de Corinne et d'Oswald il y avait une contrainte tout-à-fait pénible : ce n'était pas encore le malheur, car dans les profondes émotions qu'il cause, il soulage quelquefois le cœur oppressé, et fait sortir de l'orage un éclair qui peut tout révéler ; c'était une gêne réciproque, c'était de vaines tentatives pour échapper

aux circonstances qui les accablaient tous les deux, et leur inspiraient un peu de mécontentement l'un de l'autre : peut-on souffrir en effet sans en accuser ce qu'on aime? Ne suffirait-il pas d'un regard, d'un accent, pour tout effacer! mais ce regard, cet accent ne vient pas quand il est attendu, ne vient pas quand il est nécessaire. Rien n'est motivé dans l'amour; il semble que ce soit une puissance divine qui pense et sent en nous, sans que nous puissions influer sur elle.

Une maladie contagieuse, comme on n'en avait pas vu depuis long-temps, se développa tout à coup dans Rome; une jeune femme en fut atteinte, et ses amis et sa famille, qui n'avaient pas voulu la quitter, périrent avec elle; la maison voisine de la sienne éprouva le même sort; l'on voyait passer, à chaque heure, dans les rues de Rome, cette confrérie vêtue de blanc et le visage voilé, qui accompagne les morts

à l'église : on dirait que ce sont des ombres qui portent les morts. Ceux-ci sont placés à visage découvert sur une espèce de brancard ; on jette seulement sur leurs pieds un satin jaune ou rose, et les enfans s'amusent souvent à jouer avec les mains glacées de celui qui n'est plus. Ce spectacle, terrible et familier tout à la fois, est accompagné par le murmure sombre et monotone de quelques pseaumes : c'est une musique sans modulation, où l'accent de l'ame humaine ne se fait déjà plus sentir.

Un soir que lord Nelvil et Corinne étaient seuls ensemble, et que lord Nelvil souffrait beaucoup du sentiment douloureux et contraint qu'il apercevait dans Corinne, il entendit sous ses fenêtres ces sons lents et prolongés qui annonçaient une cérémonie funèbre ; il l'écouta quelque temps en silence, puis dit à Corinne : — Peut-être demain serai-je atteint aussi par cette maladie contre laquelle il n'y a point de défense,

et vous regretterez de n'avoir pas dit quelques paroles sensibles à votre ami, un jour qui pouvait être le dernier de sa vie. Corinne, la mort nous menace de près tous les deux; n'est-ce donc pas assez des maux de la nature, faut-il encore nous déchirer le cœur mutuellement? — A l'instant, Corinne fut frappée par l'idée du danger que courait Oswald, au milieu de la contagion, et elle le supplia de quitter Rome. Il s'y refusa de la manière la plus absolue; alors elle lui proposa d'aller ensemble à Venise; il y consentit avec bonheur; car c'était pour Corinne qu'il tremblait, en voyant la contagion prendre chaque jour de nouvelles forces.

Leur départ fut fixé au surlendemain; mais le matin de ce jour, lord Nelvil n'ayant pas vu Corinne, la veille, parce qu'un Anglais de ses amis, qui quittait Rome, l'avait retenu, elle lui écrivit qu'une affaire indispensable et subite l'obligeait de partir pour Florence, et

qu'elle irait le rejoindre dans quinze jours à Venise; elle le priait de passer par Ancone, ville pour laquelle elle lui donnait une commission qui semblait importante; le style de la lettre était d'ailleurs sensible et calme; et depuis Naples, Oswald n'avait pas trouvé le langage de Corinne aussi tendre et aussi serein. Il crut donc à ce que cette lettre contenait, et se disposait à partir, lorsqu'il lui vint le désir de voir encore la maison de Corinne avant de quitter Rome. Il y va, la trouve fermée, frappe à la porte; la vieille femme qui la gardait lui dit que tous les gens de sa maîtresse sont partis avec elle, et ne répond pas un mot de plus à toutes ses questions. Il passe chez le prince Castel-Forte, qui ne savait rien de Corinne, et s'étonnait extrêmement qu'elle fût partie sans lui rien faire dire; enfin l'inquiétude s'empara de lord Nelvil, et il imagina d'aller à Tivoli, pour voir l'homme d'affaires de Co-

rinne, qui était établi là, et devait avoir reçu quelque ordre de sa part.

Il monte à cheval, et, avec une promptitude extraordinaire qui venait de son agitation, il arrive à la maison de Corinne; toutes les portes en étaient ouvertes; il entre, parcourt quelques chambres sans trouver personne, pénètre enfin jusques à celle de Corinne; à travers l'obscurité qui y régnait, il la voit étendue sur son lit, et Thérésine seulement à côté d'elle : il jette un cri en la reconnaissant; ce cri rappelle Corinne à elle-même; elle l'aperçoit, et, se soulevant elle lui dit : — N'approchez pas; je vous le défends; je meurs, si vous approchez de moi! — Une terreur sombre saisit Oswald; il pensa que son amie l'accusait de quelque crime caché qu'elle croyait avoir tout à coup découvert; il s'imagina qu'il en était haï, méprisé, et, tombant à genoux, il exprima cette crainte avec un désespoir et un abattement qui suggérèrent

tout à coup à Corinne l'idée de profiter de son erreur, et elle lui commanda de s'éloigner d'elle pour jamais, comme s'il eût été coupable.

Interdit, offensé, il allait sortir, il allait la quitter, lorsque Thérésine s'écria : — Ah ! mylord, abandonnerez-vous donc ma bonne maîtresse? elle a écarté tout le monde, et ne voulait pas même de mes soins, parce qu'elle a la maladie contagieuse ! — A ces mots, qui éclairèrent à l'instant Oswald sur la touchante ruse de Corinne, il se jeta dans ses bras avec un transport, avec un attendrissement qu'aucun moment de sa vie ne lui avait encore fait éprouver. En vain Corinne le repoussait, en vain elle se livrait à toute son indignation contre Thérésine, Oswald fit signe impérieusement à Thérésine de s'éloigner, et pressant alors Corinne contre son cœur, la couvrant de ses larmes et de ses caresses : — A présent, s'écria-t-il, à présent tu ne

mourras pas sans moi, et si le fatal poison coule dans tes veines, du moins, grâces au ciel je l'ai respiré sur ton sein. — Cruel et cher Oswald, dit Corinne, à quel supplice tu me condamnes! ô mon Dieu! puisqu'il ne veut pas vivre sans moi, vous ne permettrez pas que cet ange de lumière périsse! Non, vous ne le permettrez pas! — En achevant ces mots, les forces de Corinne l'abandonnèrent. Pendant huit jours elle fut dans le plus grand danger. Au milieu de son délire, elle répétait sans cesse: *Qu'on éloigne Oswald de moi; qu'il ne m'approche pas; qu'on lui cache où je suis!* Et quand elle revenait à elle, et qu'elle le reconnaissait, elle lui disait: — Oswald! Oswald! vous êtes là: dans la mort comme dans la vie nous serons donc réunis! — Et lorsqu'elle le voyait pâle, un effroi mortel la saisissait, et elle appelait dans son trouble, au secours de lord Nelvil, les médecins qui lui avaient donné la preuve

de dévouement très-rare de ne point la quitter.

Oswald tenait sans cesse dans ses mains les mains brûlantes de Corinne; il finissait toujours la coupe dont elle avait bu la moitié; enfin, c'était avec une telle avidité, qu'il cherchait à partager le péril de son amie, qu'elle-même avait renoncé à combattre ce dévouement passionné, et laissant tomber sa tête sur le bras de lord Nelvil, elle se résignait à sa volonté. Deux êtres qui s'aiment assez pour sentir qu'ils n'existeraient pas l'un sans l'autre, ne peuvent-ils pas arriver à cette noble et touchante intimité qui met tout en commun, même la mort? (5 Heureusement lord Nelvil ne prit point la maladie qu'il avait si bien soignée. Corinne s'en guérit; mais un autre mal pénétra plus avant que jamais dans son cœur. La générosité, l'amour que son ami lui avait témoignés, redoublèrent encore l'attachement qu'elle ressentait pour lui.

CHAPITRE IV.

Il fut donc convenu que, pour s'éloigner de l'air funeste de Rome, Corinne et lord Nelvil iraient à Venise ensemble. Ils étaient retombés dans leur silence habituel sur leurs projets futurs; mais ils se parlaient de leur sentiment avec plus de tendresse que jamais, et Corinne évitait, aussi soigneusement que lord Nelvil, le sujet de conversation qui troublait la délicieuse paix de leurs rapports mutuels. Un jour passé avec lui était une telle jouissance; il avait l'air de goûter avec tant de plaisir l'entretien de son amie; il suivait tous ses mouvemens, il étudiait ses moindres désirs avec un intérêt si constant et si soutenu, qu'il semblait impossible qu'il pût exister autrement,

et qu'il donnât tant de bonheur, sans être lui-même heureux. Corinne puisait sa sécurité dans la félicité même qu'elle goûtait. On finit par croire, après quelques mois d'un tel état, qu'il est inséparable de l'existence, et que c'est ainsi que l'on vit. L'agitation de Corinne s'était donc calmée de nouveau, et de nouveau son imprévoyance était venue à son secours.

Cependant, à la veille de quitter Rome, elle éprouvait un grand sentiment de mélancolie. Cette fois elle craignait et désirait que ce fût pour toujours. La nuit qui précédait le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvait dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines, qui se promenaient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au désir de les suivre, et de parcourir ainsi, encore une fois, sa ville chérie; elle s'habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses

gens ; et se couvrant d'un voile, pour n'être pas reconnue, rejoignit à quelques pas de distance cette troupe qui s'était arrêtée sur le pont Saint-Ange, en face du mausolée d'Adrien. On eût dit qu'en cet endroit la musique exprimait la vanité des splendeurs de ce monde. On croyait voir dans les airs la grande ombre d'Adrien, étonnée de ne plus trouver sur la terre d'autres traces de sa puissance qu'un tombeau. La troupe continua sa marche, toujours en chantant, pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heureux dorment. Cette musique si douce et si pure semblait se faire entendre pour consoler ceux qui souffraient. Corinne la suivait, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes.

Les musiciens s'arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane; ils saluèrent ensuite l'obélis-

que de Saint-Jean-de-Latran et chantèrent en présence de chacun de ces édifices : le langage idéal de la musique s'accordait dignement avec l'expression aussi idéale des monumens ; l'enthousiasme régnait seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires. Enfin, la troupe des chanteurs s'éloigna et laissa Corinne seule auprès du Colisée. Elle voulut entrer dans son enceinte pour y dire adieu à Rome antique. Ce n'est pas connaître l'impression du Colisée que de ne l'avoir vu que de jour ; il y a dans le soleil d'Italie un éclat qui donne à tout un air de fête ; mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paraît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés et croissent dans les lieux solitaires se revêtent des couleurs de

la nuit, l'ame frissonne et s'attendrit tout à la fois en se trouvant seule avec la nature.

L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre, ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps : il abat le plus faible, l'autre résiste encore et tombe bientôt après. — Lieux solennels, s'écria Corinne, où dans ce moment nul être vivant n'existe avec moi, où ma voix seule répond à ma voix ! comment les orages des passions ne sont-ils pas appaisés par ce calme de la nature, qui laisse si tranquillement passer les générations devant elle ? l'univers n'a-t-il pas un autre but que l'homme, et toutes ces merveilles sont-elles là seulement pour se réfléchir dans notre ame ? Oswald, Oswald, pourquoi donc vous aimer avec tant d'idolâtrie ? Pourquoi s'abandonner à ces sentimens d'un jour, d'un jour en comparaison des espérances infinies qui nous unissent à

la divinité? O mon Dieu, s'il est vrai, comme je le crois, qu'on vous admire d'autant plus qu'on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourmens du cœur. Ce noble ami, dont les regards si touchans ne peuvent s'effacer de mon souvenir, n'est-il pas un être passager comme moi! mais il y a là parmi ces étoiles un amour éternel qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux. — Corinne resta long-temps plongée dans ses rêveries; enfin elle s'achemina vers sa demeure à pas lents.

Mais avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il serait quand à son tour il deviendrait une ruine, objet de l'admiration des siècles à venir. Elle s'imagina ces colonnes à présent de-

bout, à demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voûte découverte; mais alors même l'obélisque des Égyptiens devait encore régner sur les ruines nouvelles; ce peuple a travaillé pour l'éternité terrestre. Enfin l'aurore parut, et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome jetée dans la campagne inculte comme une Oasis dans les déserts de la Libye. La dévastation l'environne; mais cette multitude de clochers, de coupoles, d'obélisques, de colonnes qui la dominent et sur lesquelles cependant Saint-Pierre s'élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme pour ainsi dire individuel. On l'aime comme un être animé; ses édifices, ses ruines sont des amis auxquels on dit adieu.

Corinne adressa ses regrets au Colisée, au Panthéon, au château Saint-Ange, à tous les lieux dont la vue avait tant de fois renouvelé les plaisirs

de son imagination. — Adieu, terre des souvenirs, s'écria-t-elle, adieu, séjour, où la vie ne dépend ni de la société ni des événemens, où l'enthousiasme se ranime par les regards et par l'union intime de l'ame avec les objets extérieurs. Je pars, je vais suivre Oswald, sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux! Je reviendrai peut-être ici, mais le cœur blessé, l'ame flétrie, et vous-mêmes, beaux-arts, antiques monumens, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvais exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi! —

Corinne versa des larmes en prononçant ces adieux; mais elle ne pensa pas un instant à laisser Oswald partir seul. Les résolutions qui viennent du cœur ont cela de particulier, qu'en les prenant on les juge, on les blâme souvent soi-même avec sévérité, sans ce-

pendant hésiter réellement à les prendre. Quand la passion se rend maîtresse d'un esprit supérieur, elle sépare entièrement le raisonnement de l'action, et pour égarer l'une elle n'a pas besoin de troubler l'autre.

Les cheveux de Corinne et son voile pittoresquement arrangés par le vent donnaient à sa figure une expression tellement remarquable, qu'en l'apercevant au point du jour, quelques femmes du peuple, furent étonnées de voir une telle femme sortir à cette heure de l'église ; et leur imagination italienne et religieuse croyant voir en elle quelque chose de miraculeux, elles se jetèrent à ses genoux pour l'invoquer. Corinne fut émue de ce témoignage si naïf d'enthousiasme, et soupira de nouveau en quittant un peuple dont les impressions sont si vives.

Mais ce n'était pas tout encore, il fallait que Corinne fût mise à l'épreuve des adieux et des regrets de ses amis.

Ils inventèrent des fêtes pour la retenir encore quelques jours. Ils composèrent des vers pour lui répéter de mille manières qu'elle ne devait pas les quitter ; et quand enfin elle partit, ils l'accompagnèrent tous à cheval jusques à vingt milles de Rome. Elle était profondément attendrie ; Oswald baissait les yeux avec confusion, il se reprochait de la ravir à tant de jouissances, et cependant il savait que, lui proposer de rester, eût été plus cruel encore. Il avait l'air personnel en éloignant ainsi Corinne de Rome, et néanmoins il ne l'était pas ; car la crainte de l'affliger en partant seul agissait encore plus sur lui que le bonheur même qu'il goûtait avec elle. Il ne savait pas ce qu'il ferait, il ne voyait rien au-delà de Venise. Il avait écrit en Ecosse à l'un des amis de son père, pour savoir si son régiment serait bientôt employé activement dans la guerre, et il attendait sa réponse. Quelquefois il formait le projet

d'emmener Corinne avec lui en Angleterre, et il sentait aussitôt qu'il la perdait à jamais de réputation s'il la conduisait avec lui dans ce pays sans qu'elle fût sa femme; une autre fois il voulait, pour adoucir l'amertume de la séparation, l'épouser secrètement avant de partir, et l'instant d'après il repoussait cette idée. — Y a-t-il des secrets pour les morts, se disait-il, et que gagnerai-je à faire un mystère d'une union qui n'est empêchée que par le culte d'un tombeau? — Enfin il était bien malheureux. Son ame, qui manquait de force dans tout ce qui tenait au sentiment, était cruellement agitée par des affections contraires. Corinne s'en remettait à lui comme une victime résignée; elle s'exaltait à travers ses peines, par les sacrifices mêmes qu'elle lui faisait, et par la généreuse imprudence de son cœur, tandis qu'Oswald, responsable du sort d'une autre, prenait à chaque instant de nouveaux liens,

sans acquérir la possibilité de s'y abandonner, et ne pouvait jouir ni de son amour ni de sa conscience, puisqu'il ne sentait l'un et l'autre que par leurs combats.

Au moment où tous les amis de Corinne prirent congé d'elle, ils recommandèrent avec instance son bonheur à lord Nelvil. Ils le félicitèrent d'être aimé par la femme la plus distinguée, et ce fut encore une peine pour Oswald, que le reproche secret que semblaient contenir ces félicitations. Corinne le sentit, et abrégea ces témoignages d'amitié, tout aimables qu'ils étaient. Cependant quand ses amis, qui se retournaient de distance en distance pour la saluer encore, furent disparus à ses yeux, elle dit à lord Nelvil seulement ces mots : — Oswald, je n'ai plus d'autre ami que vous. — Oh comme dans ce moment il se sentait le besoin de lui jurer qu'il serait son époux ! Il fut prêt à le faire ; mais quand on a souffert long-

temps, une invincible défiance empêche de se livrer à ses premiers mouvemens, et tous les partis irrévocables font trembler, alors même que le cœur les appelle. Corinne crut entrevoir ce qui se passait dans l'ame d'Oswald, et, par un sentiment de délicatesse, elle se hâta de diriger l'entretien sur la contrée qu'ils parcouraient ensemble.

CHAPITRE V.

Ils voyageaient au commencement de septembre : le temps était superbe dans la plaine; mais quand ils entrèrent dans les Apennins, ils éprouvèrent la sensation de l'hiver. Ces hautes montagnes troublent souvent la température du climat, et l'on réunit rarement la douceur de l'air au plaisir causé par l'aspect pittoresque des monts élevés. Un soir que Corinne et lord Nelvil étaient tous les deux dans leur voiture, il s'éleva soudain un ouragan terrible, une obscurité profonde les entourait, et les chevaux qui sont si vifs dans ces contrées, qu'il faut les atteler par surprise, les menaient avec une inconcevable rapidité ; ils sentaient l'un et l'autre une douce émotion, en étant ainsi en-

traînés ensemble. — Ah! s'écria lord Nelvil, si l'on nous conduisait loin de tout ce que je connais sur la terre, si l'on pouvait gravir les monts, s'élancer dans une autre vie où nous retrouverions mon père qui nous recevrait, qui nous bénirait! le veux-tu, chère amie? et il la serrait contre son cœur avec violence. Corinne n'était pas moins attendrie et lui dit : — Fais ce que tu voudras de moi, enchaîne-moi comme une esclave à ta destinée ; les esclaves autrefois n'avaient-elles pas des talens qui charmaient la vie de leurs maîtres? Eh bien, je serai de même pour toi, tu respecteras, Oswald, celle qui se dévoue ainsi à ton sort, et tu ne voudras pas que, condamnée par le monde, elle rougisse jamais à tes yeux. — Je le dois, s'écria lord Nelvil, je le veux, il faut tout obtenir ou tout sacrifier : il faut que je sois ton époux ou que je meure d'amour à tes pieds en étouffant les transports que tu m'inspires. Mais je

l'espère, oui, je pourrai m'unir à toi publiquement, me glorifier de ta tendresse. Ah ! je t'en conjure, dis-le-moi, n'ai-je pas perdu dans ton affection, par les combats qui me déchirent? Te crois-tu moins aimée? — Et en disant cela, son accent était si passionné, qu'il rendit un moment à Corinne toute sa confiance. Le sentiment le plus pur et le plus doux les animait tous les deux.

Cependant les chevaux s'arrêtèrent; lord Nelvil descendit le premier, il sentit le vent froid qui soufflait avec âpreté, et dont il ne s'apercevait pas dans la voiture. Il pouvait se croire arrivé sur les côtes de l'Angleterre; l'air glacé qu'il respirait ne s'accordait plus avec la belle Italie, cet air ne conseillait pas, comme celui du midi, l'oubli de tout, hors l'amour. Oswald rentra bientôt dans ses réflexions douloureuses, et Corinne, qui connaissait l'inquiète mobilité de son imagination, ne le devina que trop facilement.

Le lendemain ils arrivèrent à Notre-Dame de Lorette, qui est placée sur le haut de la montagne, et d'où l'on découvre la mer Adriatique. Pendant que lord Nelvil allait donner quelques ordres pour le voyage, Corinne se rendit à l'église, où l'image de la Vierge est renfermée au milieu du chœur, dans une petite chapelle carrée, revêtue de bas-reliefs assez remarquables. Le pavé de marbre qui environne ce sanctuaire est creusé par les pélerins qui en ont fait le tour à genoux. Corinne fut attendrie en contemplant ces traces de la prière, et se jetant à genoux aussi sur ce même pavé, qui avait été pressé par un si grand nombre de malheureux, elle implora l'image de la bonté, le symbole de la sensibilité céleste. Oswald trouva Corinne prosternée devant ce temple, et baignée de pleurs. Il ne pouvait comprendre comment une personne d'un esprit si supérieur suivait ainsi les pratiques populaires. Elle

aperçut ce qu'il pensait par ses regards, et lui dit : — Cher Oswald, n'arrive-t-il pas souvent que l'on n'ose élever ses vœux jusques à l'Etre suprême ? Comment lui confier toutes les peines du cœur ? N'est-il donc pas doux alors de pouvoir considérer une femme comme l'intercesseur des faibles humains! Elle a souffert sur cette terre, puisqu'elle y a vécu ; je l'implorais pour vous avec moins de rougeur ; la prière directe m'eût semblé trop imposante. — Je ne la fais pas non plus toujours cette prière directe, répondit Oswald ; j'ai aussi mon intercesseur, l'ange gardien des enfans, c'est leur père ; et depuis que le mien est dans le ciel, j'ai souvent éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires, des momens de calme sans cause, des consolations inattendues ; c'est aussi dans cette protection miraculeuse que j'espère, pour sortir de ma perplexité. — Je vous comprends, dit Corinne, il n'y a personne,

je crois, qui n'ait au fond de son ame une idée singulière et mystérieuse sur sa propre destinée. Un événement qu'on a toujours redouté, sans qu'il fût vraisemblable, et qui pourtant arrive; la punition d'une faute, quoiqu'il soit impossible de saisir les rapports qui lient nos malheurs avec elle, frappent souvent l'imagination. Depuis mon enfance, j'ai toujours craint de demeurer en Angleterre; hé bien! le regret de ne pouvoir y vivre, sera peut-être la cause de mon désespoir; et je sens qu'à cet égard il y a quelque chose d'invincible dans mon sort, un obstacle contre lequel je lutte et me brise en vain. Chacun conçoit sa vie intérieurement toute autre qu'elle ne paraît. On croit confusément à une puissance surnaturelle qui agit à notre insçu, et se cache sous la forme des circonstances extérieures, tandis qu'elle seule est l'unique cause de tout. Cher ami, les ames capables de réflexion se plongent sans cesse dans

l'abîme d'elles-mêmes, et n'en trouvent jamais la fin ! — Oswald, lorsqu'il entendait parler ainsi Corinne, s'étonnait toujours de ce qu'elle pouvait tout à la fois éprouver des sentimens si passionnés, et planer, en les jugeant, sur ses propres impressions. — Non, se disait-il souvent, non, aucune autre société sur la terre ne peut suffire à celui qui goûta l'entretien d'une telle femme. —

Ils arrivèrent de nuit à Ancone, parce que lord Nelvil craignait d'y être reconnu. Malgré ses précautions, il le fut, et le lendemain matin tous les habitans entourèrent la maison où il était. Corinne fut éveillée par les cris de *vive lord Nelvil! vive notre bienfaiteur!* qui retentissaient sous ses fenêtres; elle tressaillit à ces mots, se leva précipitamment, et alla se mêler à la foule, pour entendre louer celui qu'elle aimait. Lord Nelvil, averti que le peuple le demandait avec véhémence, fut enfin obligé de paraître; il croyait que

Corinne dormait encore, et qu'elle devait ignorer ce qui se passait. Quel fut son étonnement de la trouver au milieu de la place, déjà connue, déjà chérie par toute cette multitude reconnaissante, qui la suppliait de lui servir d'interprète. L'imagination de Corinne se plaisait un peu dans toutes les circonstances extraordinaires, et cette imagination était son charme, et quelquefois son défaut. Elle remercia lord Nelvil, au nom du peuple, et le fit avec tant de grâce et de noblesse, que tous les habitans d'Ancone en étaient ravis; elle disait : *Nous*, en parlant d'eux. *Vous nous avez sauvés, nous vous devons la vie.* Et quand elle s'avança pour offrir, en leur nom, à lord Nelvil, la couronne de chêne et de laurier qu'ils avaient tressée pour lui, une émotion indéfinissable la saisit; elle se sentit intimidée en s'approchant d'Oswald. A ce moment, tout le peuple qui, en Italie est si mobile

et si enthousiaste, se prosterna devant lui, et Corinne, involontairement, plia le genoux en lui présentant la couronne. Lord Nelvil, à cette vue, fut tellement troublé, que, ne pouvant supporter plus long-temps cette scène publique et l'hommage que lui rendait celle qu'il adorait, il l'entraîna loin de la foule avec lui.

En partant, Corinne, baignée de larmes, remercia tous les bons habitans d'Ancone qui les accompagnaient de leurs bénédictions, tandis qu'Oswald se cachait dans le fond de la voiture, et répétait sans cesse : — Corinne à mes genoux! Corinne, sur les traces de laquelle je voudrais me prosterner! Ai-je mérité cet outrage? Me croyez-vous l'indigne orgueil.....—Non, sans doute, interrompit Corinne; mais j'ai été saisie tout à coup par ce sentiment de respect qu'une femme éprouve toujours pour l'homme qu'elle aime. Les hommages extérieurs sont dirigés vers nous; mais,

dans la vérité, dans la nature, c'est la femme qui révère profondément celui qu'elle a choisi pour son défenseur. — Oui, je le serai ton défenseur jusqu'au dernier jour de ma vie, s'écria lord Nelvil, le ciel m'en est témoin ! tant d'ame et tant de génie ne se seront pas en vain refugiés à l'abri de mon amour. — Hélas ! répondit Corinne, je n'ai besoin de rien que de cet amour, et quelle promesse pourrait m'en répondre ? N'importe, je sens que tu m'aimes à présent plus que jamais, ne troublons pas ce retour. — Ce retour ! interrompit Oswald. — Oui, je ne rétracte point cette expression, dit Corinne ; mais ne l'expliquons pas, continua-t-elle, en faisant signe doucement à lord Nelvil de se taire. —

CHAPITRE VI.

Ils suivirent pendant deux jours les rivages de la mer Adriatique ; mais cette mer ne produit point, du côté de la Romagne, l'effet de l'Océan ni même de la Méditerranée ; le chemin borde ses flots, et il y a du gazon sur ses rives : ce n'est pas ainsi qu'on se représente le redoutable empire des tempêtes. A Rimini et à Césène on quitte la terre classique des événemens de l'histoire romaine ; et le dernier souvenir qui s'offre à la pensée, c'est le Rubicon traversé par César, lorsqu'il résolut de se rendre maître de Rome. Par un rapprochement singulier, non loin de ce Rubicon on voit aujourd'hui la république de Saint-Marin, comme si ce dernier faible vestige de la liberté devait subsister à côté des lieux où la

république du monde a été détruite. Depuis Ancone, on s'avance par degrés vers une contrée qui présente un aspect tout différent de celui de l'Etat ecclésiastique. Le Bolonais, la Lombardie, les environs de Ferrare et de Rovigo, sont remarquables par la beauté et la culture ; ce n'est plus cette dévastation poétique qui annonçait l'approche de Rome et les événemens terribles qui s'y sont passés. On quitte alors

Les pins, deuil de l'été, parure des hivers (*a*).

les cyprès conifères (*b*), image des obélisques, les montagnes et la mer. La nature, comme le voyageur, dit adieu par degrés aux rayons du midi; d'abord les orangers ne croissent plus en plein air, ils sont remplacés par les oliviers, dont la verdure pâle et légère semble

(*a*) Vers de M. de Sabran.
(*b*) . . . . . . et coniferi cupressi.

VIRGILE.

convenir aux bosquets qu'habitent les ombres dans l'Élysée, et quelques lieues plus loin les oliviers eux-mêmes disparaissent.

En entrant dans le Bolonais on voit une plaine riante, où les vignes, en forme de guirlandes, unissent les ormeaux entre eux; toute la campagne a l'air paré comme pour un jour de fête. Corinne se sentit émue par le contraste de sa disposition intérieure, et de l'éclat resplendissant de la contrée qui frappait ses regards. — Ah! dit-elle à lord Nelvil en soupirant, la nature devrait-elle offrir ainsi tant d'images de bonheur aux amis qui peut-être vont se séparer! —Non, ils ne se sépareront pas, dit Oswald, chaque jour j'en ai moins la force; votre inaltérable douceur joint encore le charme de l'habitude à la passion que vous inspirez. On est heureux avec vous, comme si vous n'étiez pas le génie le plus admirable, ou plutôt parce que vous l'êtes, car la supé-

riorité véritable donne une parfaite bonté : on est content de soi, de la nature, des autres ; quel sentiment amer pourrait-on éprouver ! —

Ils arrivèrent ensemble à Ferrare, l'une des villes d'Italie les plus tristes ; car elle est à la fois vaste et déserte ; le peu d'habitans qu'on y trouve, de loin en loin dans les rues, marchent lentement comme s'ils étaient assurés d'avoir du temps pour tout. On ne peut concevoir comment c'est dans ces mêmes lieux que la cour la plus brillante a existé, celle qui fut chantée par l'Arioste et Le Tasse : on y montre encore des manuscrits de leurs propres mains et de celle de l'auteur du *Pastor fido*.

L'Arioste sut exister paisiblement au milieu d'une cour ; mais l'on voit encore à Ferrare la maison où l'on osa renfermer Le Tasse comme fou ; et l'on ne peut lire, sans attendrissement, la foule de lettres où cet infortuné de-

mande la mort, qu'il a depuis si longtemps obtenue. Le Tasse avait cette organisation particulière du talent, qui le rend si redoutable à ceux qui le possèdent; son imagination se retournait contre lui-même; il ne connaissait si bien tous les secrets de l'ame, il n'avait tant de pensées, que parce qu'il éprouvait beaucoup de peines. *Celui qui n'a pas souffert*, dit un prophète, *que sait-il ?*

Corinne, à quelques égards, avait une manière d'être semblable; son esprit était plus gai, ses impressions plus variées; mais son imagination avait de même besoin d'être extrêmement ménagée; car loin de la distraire de ses chagrins, elle en accroissait la puissance. Lord Nelvil se trompait, en croyant, comme il le faisait souvent, que les facultés brillantes de Corinne pouvaient lui donner des moyens de bonheur indépendans de ses affections. Quand une personne de génie est

douée d'une sensibilité véritable, ses chagrins se multiplient par ses facultés mêmes : elle fait des découvertes dans sa propre peine, comme dans le reste de la nature, et le malheur du cœur étant inépuisable, plus on a d'idées, mieux on le sent.

CHAPITRE VII.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange du goût moresque et gothique qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux cou-

leurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable; on croit d'abord voir une ville submergée; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour; tous les animaux en sont bannis; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville dont les rues sont des canaux, et

le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence ; ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des momens où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau,

guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Corinne, qui croyait aux pressentimens, et dont l'imagination ébranlée faisait de tout des présages, dit à lord Nelvil : —D'où vient la mélancolie profonde dont je me sens saisie en entrant dans cette ville? n'est-ce pas une preuve qu'il m'y arrivera quelque grand malheur ? — Comme elle prononçait ces mots, elle entendit partir trois coups de canon d'une des îles de la lagune. Corinne tressaillit à ce bruit, et demanda à ses gondoliers quelle en était la cause : *C'est une religieuse qui prend le voile*, répondirent-ils, *dans un de ces couvens au milieu de la*

mer. L'usage est chez nous qu'à l'instant où les femmes prononcent les vœux religieux elles jettent derrière elles un bouquet de fleurs qu'elles portaient pendant la cérémonie. C'est le signe du renoncement au monde; et les coups de canon que vous venez d'entendre annonçaient ce moment comme nous sommes entrés dans Venise. Ces paroles firent frissonner Corinne. Oswald sentit ses mains froides dans les siennes, et une pâleur mortelle couvrait son visage. — Chère amie, lui dit-il, comment recevez-vous une si vive impression par le hasard le plus simple? — Non, dit Corinne, cela n'est pas simple; croyez-moi, les fleurs de la vie sont pour toujours jetées derrière moi. —Quand je t'aime plus que jamais, interrompit Oswald, quand toute mon ame est à toi.... — Ces foudres de guerre, continua Corinne, dont le bruit annonce ailleurs ou la victoire ou la mort, sont ici consacrés à célébrer l'obscur sacrifice d'une

jeune fille. C'est un innocent emploi de ces armes terribles qui bouleversent le monde. C'est un avis solennel qu'une femme résignée donne aux femmes qui luttent encore contre le destin. —

CHAPITRE VIII.

La puissance du gouvernement de Venise, pendant les dernières années de son existence, consistait presque en entier dans l'empire de l'habitude et de l'imagination. Il avait été terrible, il était devenu très-doux ; il avait été courageux, il était devenu timide ; la haine contre lui s'est facilement réveillée, parce qu'il avait été redoutable ; on l'a facilement renversé, parce qu'il ne l'était plus. C'était une aristocratie qui cherchait beaucoup la faveur populaire, mais qui la cherchait à la manière du despotisme, en amusant le peuple, mais non en l'éclairant. Cependant, c'est un état assez agréable pour un peuple que d'être amusé, surtout dans les pays où les goûts de l'imagination

sont développés par le climat et les beaux-arts jusques dans la dernière classe dela société. On ne donnait point au peuple les grossiers plaisirs qui l'abrutissent, mais de la musique, des tableaux, des improvisateurs, desfêtes; et le gouvernement soignait là ses sujets, comme un sultan son sérail. Il leur demandait seulement, comme à des femmes, de ne point se mêler de politique, de ne point juger l'autorité; mais, à ce prix, il leur promettait beaucoup d'amusemens, et même assez de gloire; car les dépouilles de Constantinople qui enrichissent les églises, les étendards de Chypre et de Candie qui flottent sur la place publique, les chevaux de Corinthe, réjouissent les regards du peuple, et le lion ailé de Saint-Marc lui paraît l'emblème de sa gloire.

Le système du gouvernement interdisant à ses sujets l'occupation des affaires politiques, et la situation de la ville rendant impossible l'agriculture,

les promenades et la chasse, il ne restait aux Vénitiens d'autre intérêt que l'amusement : aussi cette ville était-elle une ville de plaisirs. Le dialecte vénitien est doux et léger comme un souffle agréable : on ne conçoit pas comment ceux qui ont résisté à la ligue de Cambrai parlaient une langue si flexible. Ce dialecte est charmant quand on le consacre à la grace ou à la plaisanterie ; mais quand on s'en sert pour des objets plus graves ; quand on entend des vers sur la mort, avec ces sons délicats et presque enfantins, on croirait que cet événement, ainsi chanté, n'est qu'une fiction poétique.

Les hommes en général ont plus d'esprit encore à Venise que dans le reste de l'Italie, parce que leur gouvernement, tel qu'il était, leur a plus souvent offert des occasions de penser; mais leur imagination n'est pas naturellement aussi ardente que dans le midi de l'Italie : et la plupart des fem-

mes, quoique très-aimables, ont pris, par l'habitude de vivre dans le monde, un langage de *sentimentalité* qui, ne gênant en rien la liberté des mœurs, ne fait que mettre de l'affectation dans la galanterie. Le grand mérite des Italiennes, à travers tous leurs torts, c'est de n'avoir aucune vanité : ce mérite est un peu perdu à Venise où il y a plus de sociétés que dans aucune autre ville d'Italie; car la vanité se développe surtout par la société. On y est applaudi si vite, et si souvent, que tous les calculs y sont instantanés, et que, pour le succès, *l'on n'y fait pas crédit au temps* d'une minute. Néanmoins, on trouvait encore à Venise beaucoup de traces de l'originalité et de la facilité des manières italiennes. Les plus grandes dames recevaient toutes leurs visites dans les cafés de la place Saint-Marc, et cette confusion bizarre empêchait que les salons ne devinssent trop sérieusement une arène pour les prétentions de l'amour-propre.

Il restait encore aussi des mœurs populaires et des usages antiques. Or, ces usages supposent toujours du respect pour les ancêtres, et une certaine jeunesse de cœur qui ne se lasse point du passé ni de l'attendrissement qu'il cause; l'aspect de la ville est d'ailleurs à lui seul singulièrement propre à réveiller une foule de souvenirs et d'idées; la place de Saint-Marc, tout environnée de tentes bleues, sous lesquelles se repose une foule de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, est terminée à l'extrémité par l'église, dont l'extérieur ressemble plutôt à une mosquée qu'à un temple chrétien : ce lieu donne l'idée de la vie indolente des Orientaux, qui passent leurs jours dans les cafés à boire du sorbet et à fumer des parfums; on voit quelquefois à Venise des Turcs et des Arméniens passer nonchalamment couchés dans des barques découvertes, et des pots de fleurs à leurs pieds.

Les hommes et les femmes de la première classe ne sortaient jamais que revêtus d'un domino noir ; souvent aussi des gondoles toujours noires, car le système de l'égalité se porte à Venise principalement sur les objets extérieurs, sont conduites par des bateliers vêtus de blanc avec des ceintures roses ; ce contraste a quelque chose de frappant : on dirait que l'habit de fête est abandonné au peuple, tandis que les grands de l'état sont toujours voués au deuil. Dans la plupart des villes européennes il faut que l'imagination des écrivains écarte soigneusement ce qui se passe tous les jours, parce que nos usages, et même notre luxe, ne sont pas poétiques. Mais à Venise rien n'est vulgaire en ce genre : les canaux et les barques font un tableau pittoresque des plus simples événemens de la vie.

Sur le quai des Esclavons l'on rencontre habituellement des marionnettes, des charlatans ou des raconteurs

qui s'adressent de toutes les manières à l'imagination du peuple ; les raconteurs surtout sont dignes d'attention : ce sont ordinairement des épisodes du Tasse et de l'Arioste qu'ils récitent en prose, à la grande admiration de ceux qui les écoutent. Les auditeurs, assis en rond autour de celui qui parle, sont pour la plupart à demi vêtus, immobiles par excès d'attention ; on leur apporte de temps en temps des verres d'eau, qu'ils paient comme du vin ailleurs ; et ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut à ce peuple pendant des heures entières, tant son esprit est occupé. Le raconteur fait des gestes les plus animés du monde ; sa voix est haute, il se fâche, il se passionne, et cependant on voit qu'il est au fond parfaitement tranquille ; et l'on pourrait lui dire comme Sapho à la Bacchante qui s'agitait de sang-froid : *Bacchante, qui n'es pas ivre, que me veux-tu?* Néanmoins la pantomime

animée des habitans du midi ne donne pas l'idée de l'affectation : c'est une habitude singulière qui leur a été transmise par les Romains, aussi grands gesticulateurs ; elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.

L'imagination d'un peuple captivé par les plaisirs était facilement effrayée par le prestige de puissance dont le gouvernement vénitien était environné. L'on ne voyait jamais un soldat à Venise ; on courait au spectacle quand par hasard dans les comédies on en faisait paraître un avec un tambour ; mais il suffisait que le sbire de l'inquisition d'état, portant un ducat sur son bonnet, se montrât, pour faire rentrer dans l'ordre trente mille hommes rassemblés un jour de fête publique. Ce serait une belle chose si ce simple pouvoir venait du respect pour la loi, mais il était fortifié par la terreur des mesures secrètes qu'employait le gouvernement pour maintenir le repos dans

l'état. Les prisons (chose unique) étaient dans le palais même du Doge; il y en avait au-dessus et au-dessous de son appartement; *la Bouche du lion*, où toutes les dénonciations étaient jetées, se trouve aussi dans le palais dont le chef du gouvernement faisait sa demeure: la salle où se tenaient les inquisiteurs d'état était tendue de noir, et le jour n'y venait que d'en haut; le jugement ressemblait d'avance à la condamnation; *le Pont des soupirs*, c'est ainsi qu'on l'appelait, conduisait du palais du Doge à la prison des criminels d'état. En passant sur le canal qui bordait ces prisons on entendait crier: *Justice, secours!* et ces voix gémissantes et confuses ne pouvaient pas être reconnues. Enfin quand un criminel d'état était condamné, une barque venait le prendre pendant la nuit; il sortait par une petite porte qui s'ouvrait sur le canal; on le conduisait à quelque distance de la ville, et on le

noyait dans un endroit des lagunes où il était défendu de pêcher : horrible idée qui perpétue le secret jusques après la mort, et ne laisse pas au malheureux l'espoir que ses restes du moins apprendront à ses amis qu'il a souffert, et qu'il n'est plus !

A l'époque où Corinne et lord Nelvil vinrent à Venise, il y avait près d'un siècle que de telles exécutions n'avaient plus lieu ; mais le mystère qui frappe l'imagination existait encore ; et bien que lord Nelvil fût plus loin que personne de se mêler en aucune manière des intérêts politiques d'un pays étranger, cependant il se sentait oppressé par cet arbitraire sans appel qui planait à Venise sur toutes les têtes.

CHAPITRE IX.

— Il ne faut pas, dit Corinne à lord Nelvil, que vous vous en teniez seulement aux impressions pénibles que ces moyens silencieux du pouvoir ont produites sur vous. Il faut que vous observiez aussi les grandes qualités de ce sénat qui faisait de Venise une république pour les nobles, et leur inspirait autrefois cette énergie, cette grandeur aristocratique, fruit de la liberté, alors même qu'elle est concentrée dans le petit nombre. Vous les verrez sévères les uns pour les autres, établir, du moins dans leur sein, les vertus et les droits qui devaient appartenir à tous ; vous les verrez paternels pour leurs sujets, autant qu'on peut l'être, quand on considère cette classe d'hommes uniquement sous le rapport de son bien-être physique.

Enfin vous leur trouverez un grand orgueil pour leur patrie, pour cette patrie qui est leur propriété, mais qu'ils savent néanmoins faire aimer du peuple même, qui, à tant d'égards, en est exclu. —

Corinne et Oswald allèrent voir ensemble la salle où les Deux-cents se rassemblaient alors ; elle est entourée des portraits de tous les Doges ; mais à la place du portrait de celui qui fut décapité comme traître à sa patrie, on a peint un rideau noir sur lequel est écrit le jour de sa mort et le genre de son supplice. Les habits royaux et magnifiques dont les images des autres Doges sont revêtus ajoutent à l'impression de ce terrible rideau noir. Il y a dans cette salle un tableau qui représente le jugement dernier, et un autre le moment où le plus puissant des empereurs, Frédéric Barberousse, s'humilia devant le sénat de Venise. C'est une belle idée que de réunir ainsi tout

ce qui doit exalter la fierté d'un gouvernement sur la terre, et courber cette même fierté devant le ciel. Corinne et lord Nelvil allèrent voir l'arsenal. Il y a devant la porte de l'arsenal deux lions sculptés en Grèce, puis transportés du port d'Athènes pour être les gardiens de la puissance vénitienne; immobiles gardiens qui ne défendent que ce qu'on respecte. L'arsenal est rempli des trophées de la marine; la fameuse cérémonie des noces du Doge avec la mer Adriatique, toutes les institutions de Venise enfin, attestaient leur reconnaissance pour la mer. Ils ont, à cet égard, quelques rapports avec les Anglais, et lord Nelvil sentit vivement l'intérêt que ces rapports devaient exciter en lui.

Corinne le conduisit au sommet de la tour appelée le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue im-

mense qui la défend de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. — Du côté de ces nuages, dit Corinne, il y a la Grèce. Cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir! Là, sont encore des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-être ainsi que nous à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres. C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé, les habitans y rougissent au moins de leur état actuel; mais dans les contrées que l'histoire n'a jamais consacrées, l'homme ne soupçonne pas même qu'il y ait une autre destinée que la servile obscurité qui lui a été transmise par ses aïeux.

Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. Les Dalmates savent si peu ce qui

s'est passé depuis quinze siècles, qu'ils appellent encore les Romains *les tout-puissans.* Il est vrai qu'ils montrent des connaissances plus modernes, en vous nommant, vous autres Anglais, *les guerriers de la mer*, parce que vous avez souvent abordé dans leurs ports; mais ils ne savent rien du reste de la terre. Je me plairais à voir, continua Corinne, tous les pays où il y a dans les mœurs, dans les costumes, dans le langage, quelque chose d'original. Le monde civilisé est bien monotone, et l'on en connaît tout en peu de temps; j'ai déjà assez vécu pour cela. —Quand on vit près de vous, interrompit lord Nelvil, voit-on jamais le terme de ce qui fait penser et sentir! —Dieu veuille, répondit Corinne, que ce charme aussi ne s'épuise pas! —

Mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment à cette Dalmatie; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes, nous n'apercevrons

même plus les lignes incertaines qui nous indiquent ce pays de loin aussi confusément qu'un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les Dalmates, les sauvages en ont aussi; on en trouvait chez les anciens Grecs : il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l'imagination et point de vanité sociale ; mais l'esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu'en poésie dans les pays où la crainte d'être l'objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier : les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature ont conservé pour elle un respect qui sert très-bien l'imagination. *Les cavernes sont sacrées*, disent les Dalmates : sans doute qu'ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d'Ossian, bien qu'ils soient habitans du midi ; mais il n'y a que deux manières très-distinctes de sentir la na-

ture; l'animer comme les anciens, la perfectionner sous mille formes brillantes, ou se laisser aller comme les Bardes écossais à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspire l'incertain et l'inconnu. Depuis que je vous connais, Oswald, ce dernier genre me plaît. Autrefois j'avais assez d'espérance et de vivacité, pour aimer les images riantes et jouir de la nature sans craindre la destinée. — Ce serait donc moi, dit Oswald, moi qui aurais flétri cette belle imagination à laquelle j'ai dû les jouissances les plus enivrantes de ma vie. — Ce n'est pas vous qu'il faut en accuser, répondit Corinne, mais une passion profonde. Le talent a besoin d'une indépendance intérieure que l'amour véritable ne permet jamais. — Ah! s'il est ainsi, s'écria lord Nelvil, que ton génie se taise et que ton cœur soit tout à moi. — Il ne put prononcer ces paroles sans émotion, car elles promettaient dans sa pensée plus encore qu'il

ne disait. — Corinne le comprit et n'osa répondre, de peur de rien déranger à la douce impression qu'elle éprouvait.

Elle se sentait aimée, et, comme elle était habituée à vivre dans un pays où les hommes sacrifient tout au sentiment, elle se rassurait facilement, et se persuadait que lord Nelvil ne pourrait pas se séparer d'elle : tout à la fois indolente et passionnée, elle s'imaginait qu'il suffisait de gagner des jours, et que le danger dont on ne parlait plus était passé. Corinne vivait enfin comme vivent la plupart des hommes lorsqu'ils sont menacés long-temps du même malheur ; ils finissent par croire qu'il n'arrivera pas, seulement parce qu'il n'est pas encore arrivé.

L'air de Venise, la vie qu'on y mène est singulièrement propre à bercer l'ame d'espérances : le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de Rialto,

se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante à l'autre extrémité du canal. La musique très-ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie. Oswald et Corinne se promenaient sur l'eau de longues heures à côté l'un de l'autre, quelquefois ils disaient un mot, plus souvent se tenant la main, ils se livraient en silence aux pensées vagues que font naître la nature et l'amour.

LIVRE XVI.

LE DÉPART ET L'ABSENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Dès que l'on sut l'arrivée de Corinne à Venise, chacun eut la plus grande curiosité de la voir. Quand elle se rendait dans un café de St.-Marc, l'on se pressait en foule sous les galeries de la place pour l'apercevoir un moment, et la société tout entière la recherchait avec l'empressement le plus vif. Elle aimait assez autrefois à produire cet effet brillant partout où elle se montrait, et elle avouait naturellement que l'admiration avait un grand charme pour elle. Le génie inspire le besoin de la gloire, et il n'est d'ailleurs aucun bien

qui ne soit désiré par ceux à qui la nature a donné les moyens de l'obtenir. Néanmoins, dans sa situation actuelle, Corinne redoutait tout ce qui semblait en contraste avec les habitudes de la vie domestique, si chères à lord Nelvil,

Corinne avait tort, pour son bonheur, de s'attacher à un homme qui devait contrarier son existence naturelle, et réprimer plutôt qu'exciter ses talens; mais il est aisé de comprendre comment une femme qui s'est beaucoup occupée des lettres et des beaux-arts, peut aimer dans un homme des qualités et même des goûts qui diffèrent des siens. L'on est si souvent lassé de soi-même, qu'on ne peut être séduit par ce qui nous ressemble : il faut de l'harmonie dans les sentimens et de l'opposition dans les caractères pour que l'amour naisse tout à la fois de la sympathie et de la diversité. Lord Nelvil possédait au suprême degré ce double charme. On était un avec lui dans l'habitude de la vie, par la

douceur et la facilité de son entretien, et néanmoins, ce qu'il avait d'irritable et d'ombrageux dans l'ame ne permettait jamais de se blaser sur la grace et la complaisance de ses manières. Quoique la profondeur et l'étendue de ses idées le rendissent propre à tout, ses opinions politiques et ses goûts militaires lui inspiraient plus de penchant pour la carrière des actions que pour celle des lettres; il pensait que les actions sont toujours plus poétiques que la poésie elle-même. Il se montrait supérieur aux succès de son esprit, et parlait de lui, sous ce rapport, avec une grande indifférence. Corinne, pour lui plaire, cherchait à cet égard à l'imiter, et commençait à dédaigner ses propres succès littéraires, afin de ressembler davantage aux femmes modestes et retirées dont la patrie d'Oswald offrait le modèle.

Cependant les hommages que Corinne reçut à Venise ne firent à lord

Nelvil qu'une impression agréable. Il y avait tant de bienveillance dans l'accueil des Vénitiens; ils exprimaient avec tant de grâce et de vivacité le plaisir qu'ils trouvaient dans l'entretien de Corinne, qu'Oswald jouissait vivement d'être aimé par une femme d'un charme si séducteur et si généralement admiré. Il n'était plus jaloux de la gloire de Corinne, certain qu'il était qu'elle le préférait à tout, et son amour semblait encore augmenté par ce qu'il entendait dire d'elle. Il oubliait même l'Angleterre; il prenait quelque chose de l'insouciance des Italiens sur l'avenir. Corinne s'apercevait de ce changement, et son cœur imprudent en jouissait, comme s'il avait pu durer toujours.

L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différens aient un génie à part. On peut faire des vers et écrire des livres dans chacun de ces dialectes, qui s'écartent plus ou moins de l'italien classique; mais, parmi les

différens langages des divers états de l'Italie, il n'y a pourtant que le napolitain, le sicilien et le vénitien qui aient l'honneur d'être comptés; et c'est le vénitien qui passe pour le plus original et le plus gracieux de tous. Corinne le prononçait avec une douceur charmante, et la manière dont elle chantait quelque *barcaroles*, dans le genre gai, prouvait qu'elle devait jouer la comédie, aussi bien que la tragédie. On la tourmenta beaucoup pour prendre un rôle dans un opéra comique qu'on devait représenter en société la semaine suivante. Corinne, depuis qu'elle aimait Oswald, n'avait jamais voulu lui faire connaître son talent en ce genre; elle ne s'était pas sentie assez de liberté d'esprit pour cet amusement, et quelquefois même elle s'était dit qu'un tel abandon de gaieté pouvait porter malheur; mais cette fois, par une singulière confiance, elle y consentit. Oswald l'en pressa vivement, et

il fut convenu qu'elle jouerait *la Fille de l'air*, c'est ainsi que s'appelait la pièce que l'on choisit.

Cette pièce, comme la plupart de celles de Gozzi, était composée de féeries extravagantes, très-originales et très-gaies (7. Truffaldin et Pantalon paraissent souvent, dans ces drames burlesques, à côté des plus grands rois de la terre. Le merveilleux y sert à la plaisanterie; mais le comique y est relevé par ce merveilleux même qui ne peut jamais avoir rien de vulgaire ni de bas. *La Fille de l'air*, ou *Sémiramis dans sa jeunesse*, est la coquette douée par l'enfer et le ciel pour subjuguer le monde. Elevée dans un antre comme une sauvage, habile comme une enchanteresse, impérieuse comme une reine, elle réunit la vivacité naturelle à la grâce préméditée, le courage guerrier à la frivolité d'une femme, et l'ambition à l'étourderie. Ce rôle demande une verve d'i-

magination et de gaïeté que l'inspiration seule du moment peut donner. Toute la société se réunit pour prier Corinne de s'en charger.

CHAPITRE II.

Il y a quelquefois dans la destinée un jeu bizarre et cruel ; on dirait qu'elle est une puissance qui veut inspirer la crainte, et repousse la familiarité confiante ; souvent, quand on se livre le plus à l'espérance, et surtout lorsqu'on a l'air de plaisanter avec le sort, et de compter sur le bonheur, il se passe quelque chose de redoutable dans le tissu de notre histoire, et les fatales sœurs viennent y mêler leur fil noir et brouiller l'œuvre de nos mains.

C'était le dix-sept de novembre que Corinne s'éveilla tout enchantée de jouer le soir la comédie. Elle choisit, pour paraître dans le premier acte en sauvage, un vêtement très-pittoresque. Ses cheveux, qui devaient être épars,

étaient pourtant arrangés avec un soin qui montrait un vif désir de plaire, et son habit élégant, léger et fantasque, donnait à sa noble figure un caractère de coquetterie et de malice singulièrement gracieux. Elle arriva dans le palais où la comédie devait être jouée. Tout le monde y était rassemblé; Oswald seul n'était pas encore arrivé. Corinne retarda tant qu'elle le put le spectacle, et commençait à s'inquiéter de son absence. Enfin, comme elle entrait sur le théâtre, elle l'aperçut dans un coin très-obscur du salon; mais enfin elle l'aperçut; et la peine même que lui avait causée l'attente, redoublant sa joie, elle fut inspirée par la gaieté, comme elle l'était au Capitole par l'enthousiasme.

Le chant et les paroles étaient entremêlés, et la pièce était faite de manière qu'il était permis d'improviser le dialogue; ce qui donnait à Corinne un grand avantage, et rendait la scène plus

animée. Lorsqu'elle chantait, elle faisait sentir l'esprit des airs *bouffes* italiens avec une élégance particulière. Ses gestes, accompagnés par la musique, étaient comiques et nobles tout à la fois; elle faisait rire sans cesser d'être imposante, et son rôle et son talent dominaient les acteurs et les spectateurs, en se moquant avec grâce des uns et des autres.

Ah! qui n'aurait pas eu pitié de ce spectacle, si l'on avait su que ce bonheur si confiant allait attirer la foudre, et que cette gaieté si triomphante ferait bientôt place aux plus amères douleurs!

Les applaudissemens des spectateurs étaient si multipliés et si vrais, que leur plaisir se communiquait à Corinne; elle éprouvait cette sorte d'émotion que cause l'amusement, quand il donne un sentiment vif de l'existence, quand il inspire l'oubli de la destinée, et dégage pour un moment l'esprit de

tout lien, comme de tout nuage. Oswald avait vu Corinne représenter la plus profonde douleur dans un temps où il se flattait de la rendre heureuse : il la voyait maintenant exprimer une joie sans mélange, quand il venait de recevoir une nouvelle bien fatale pour tous deux. Plusieurs fois il eut la pensée d'arracher Corinne à cette gaieté téméraire ; mais il goûtait un triste plaisir à voir encore quelques instans sur cet aimable visage la brillante expression du bonheur.

A la fin de la pièce Corinne parut élégamment habillée en reine amazone ; elle commandait aux hommes, et déjà presqu'aux élémens, par cette confiance dans ses charmes qu'une belle personne peut avoir quand elle n'est pas sensible ; car il suffit d'aimer pour qu'aucun don de la nature ou du sort ne puisse rassurer entièrement. Mais cette souveraine coquette, cette fée couronnée que représentait Corinne,

mêlant d'une façon toute merveilleuse la colère à la plaisanterie, l'insouciance au désir de plaire et la grâce au despotisme, semblait régner sur la destinée autant que sur les cœurs; et quand elle monta sur le trône, elle sourit à ses sujets en leur ordonnant la soumission avec une douce arrogance. Tous les spectateurs se levèrent pour applaudir Corinne comme la véritable reine. Ce moment était peut-être celui de sa vie où la crainte de la douleur avait été le plus loin d'elle; mais tout à coup elle vit Oswald qui, ne pouvant plus se contenir, cachait sa tête dans ses mains pour dérober ses larmes. A l'instant elle se troubla, et la toile n'était pas encore baissée, que, descendant de ce trône déjà funeste, elle se précipita dans la chambre voisine.

Oswald l'y suivit, et quand elle remarqua de près sa pâleur, elle fut saisie d'un tel effroi, qu'elle fut obligée de s'appuyer contre la muraille pour se sou-

tenir; et, tremblante, elle lui dit: — Oswald! ô mon Dieu! qu'avez-vous? — Il faut que je parte cette nuit pour l'Angleterre, lui répondit-il, sans savoir ce qu'il faisait; car il ne devait pas exposer sa malheureuse amie, en lui apprenant ainsi cette nouvelle. Elle s'avança vers lui tout-à-fait hors d'elle-même, et s'écria: — Non! il ne se peut pas que vous me causiez cette douleur! Qu'ai-je fait pour la mériter? Vous m'emmenez donc avec vous? — Quittons en ce moment cette foule cruelle, répondit Oswald; viens avec moi, Corinne. — Elle le suivit, ne comprenant plus ce qu'on lui disait, répondant au hasard, chancelante, et le visage déjà si altéré, que chacun la crut saisie par quelque mal subit.

CHAPITRE III.

Dès qu'ils furent ensemble dans la gondole, Corinne, dans son égarement, dit à lord Nelvil : — Hé bien ! ce que vous venez de m'apprendre est mille fois plus cruel que la mort. Soyez généreux ; jetez-moi dans ces flots, pour que j'y perde le sentiment qui me déchire. Oswald, faites-le avec courage ; il en faut moins pour cela que vous ne venez d'en montrer. —Si vous dites un mot de plus, répondit Oswald, je vais me précipiter dans le canal à vos yeux. Ecoutez-moi, attendez que nous soyons arrivés chez vous, alors vous prononcerez sur mon sort et sur le vôtre. Au nom du ciel, calmez-vous. —Il y avait tant de malheur dans l'accent d'Oswald, que Corinne se tut,

et seulement elle tremblait avec une telle violence qu'elle put à peine monter les escaliers qui conduisaient à son appartement. Quand elle y fut arrivée, elle arracha sa parure avec effroi. Lord Nelvil, en la voyant dans cet état, elle qui était si brillante il y avait quelques instans, se jeta sur une chaise en fondant en pleurs, et s'écria : —Suis-je un barbare, Corinne, juste ciel! Corinne, le crois-tu? — Non, lui dit-elle, non je ne puis le croire. N'avez-vous pas encore ce regard qui chaque jour me donnait le bonheur! Oswald, vous dont la présence était pour moi comme un rayon du ciel, se peut-il que je vous craigne, que je n'ose lever les yeux sur vous, que je sois là devant vous comme devant un assassin, Oswald, Oswald? —Et en achevant ces mots elle tomba suppliante à ses genoux.

—Que vois-je? s'écria-t-il en la relevant avec fureur, tu veux que je me

déshonore. Eh bien, je le ferai. Mon régiment s'embarque dans un mois, je viens d'en recevoir la nouvelle. Je resterai, prends-y garde, je resterai si tu me montres cette douleur, cette douleur toute-puissante sur moi; mais je ne survivrai point à ma honte. —Je ne vous demande point de rester, reprit Corinne; mais quel mal vous fais-je en vous suivant? —Mon régiment part pour les îles, et il n'est permis à aucun officier d'emmener sa femme avec lui. — Au moins laissez-moi vous accompagner jusques en Angleterre. — Les mêmes lettres que je viens de recevoir, reprit Oswald, m'apprennent que le bruit de notre liaison s'est répandu en Angleterre, que les papiers publics en ont parlé, qu'on a commencé à soupçonner qui vous êtes, et que votre famille, excitée par lady Edgermond, a déclaré qu'elle ne vous reconnaîtrait jamais. Laissez-moi le temps de la ramener, de forcer votre belle-mère à

ce qu'elle vous doit; mais si j'arrive avec vous et que je sois contraint à vous quitter avant de vous avoir fait rendre votre nom, je vous livre à toute la sévérité de l'opinion, sans être là pour vous défendre. — Ainsi vous me refusez tout, dit Corinne; et en achevant ces mots elle tomba sans connaissance, et sa tête heurtant avec violence contre terre, le sang en rejaillit. Oswald, à ce spectacle, poussa des cris déchirans. Thérésine arriva dans un trouble extrême; elle rappela sa maîtresse à la vie. Mais quand Corinne revint à elle, elle aperçut dans une glace son visage pâle et défait, ses cheveux épars et teints de sang. —Oswald, dit-elle, Oswald, ce n'est pas ainsi que j'étais lorsque vous m'avez rencontrée au Capitole; je portais sur mon front la couronne de l'espérance et de la gloire, maintenant il est souillé de sang et de poussière; mais il ne vous est pas permis de me mépriser pour cet état dans le-

quel vous m'avez mise. Les autres le peuvent, mais vous, vous ne le pouvez pas : il faut avoir pitié de l'amour que vous m'avez inspiré, il le faut. —

— Arrête! s'écria lord Nelvil, c'en est trop. — Et faisant signe à Thérésine de s'éloigner, il prit Corinne dans ses bras, et lui dit : — Je suis décidé à rester : tu feras de moi ce que tu voudras. Je subirai ce que le ciel me destine, mais je ne t'abandonnerai point dans ce malheur, et je ne te conduirai point en Angleterre, avant d'y avoir assuré ton sort. Je ne t'y laisserai point exposée aux insultes d'une femme hautaine. Je reste ; oui, je reste, car je ne puis te quitter. — Ces paroles rappelèrent Corinne à elle-même, mais la jetèrent dans un abattement plus cruel encore que le désespoir qu'elle venait d'éprouver. Elle sentit la nécessité qui pesait sur elle, et, la tête baissée, elle resta long-temps dans un profond silence. — Parle, chère amie, lui dit Oswald,

fais-moi donc entendre le son de ta voix; je n'ai plus qu'elle pour me soutenir. Je veux me laisser guider par elle. — Non, répondit Corinne, non, vous partirez, il le faut. — Et des torrens de pleurs annoncèrent sa résignation. — Mon amie, s'écria lord Nelvil, je prends à témoin ce portrait de ton père, qui est là devant nos yeux; et tu sais si le nom d'un père est sacré pour moi! Je le prends à témoin que ma vie est en ta puissance, tant qu'elle sera nécessaire à ton bonheur. A mon retour des îles, je verrai si je puis te rendre ta patrie et t'y faire retrouver le rang et l'existence qui te sont dus; mais si je n'y réussissais pas, je reviendrais en Italie vivre et mourir à tes pieds. — Hélas! reprit Corinne, et ces dangers de la guerre que vous allez braver.... — Ne les crains pas, reprit Oswald, j'y échapperai : mais si je périssais cependant, moi, le plus inconnu des hommes, mon souvenir resterait

dans ton cœur : tu n'entendrais peut-être jamais prononcer mon nom, sans que tes yeux se remplissent de larmes, n'est-il pas vrai, Corinne? tu dirais : *Je l'ai connu, il m'a aimée.* — Ah! laisse-moi, laisse-moi, s'écria-t-elle, tu te trompes à mon calme apparent, demain, quand le soleil reviendra, et que je me dirai : *Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus!* il se peut que je cesse de vivre, et ce serait bien heureux! — Pourquoi, s'écria lord Nelvil, pourquoi, Corinne? crains-tu de ne pas me revoir? Cette promesse solennelle de nous réunir à jamais n'est-elle rien pour toi? ton cœur en peut-il douter? — Non; je vous respecte trop pour ne pas vous croire, dit Corinne; il m'en coûterait plus encore de renoncer à mon admiration pour vous, qu'à mon amour. Je vous regarde comme un être angélique, comme le caractère le plus pur et le plus noble qui ait paru sur la terre : ce n'est pas seulement votre

charme qui me captive, c'est l'idée que jamais tant de vertus n'ont été réunies dans un même objet; et votre céleste regard ne vous a été donné que pour les exprimer toutes : loin de moi donc un doute sur vos promesses. Je fuirais à l'aspect de la figure humaine; elle ne m'inspirerait plus que de la terreur, si lord Nelvil pouvait tromper : mais la séparation livre à tant de hasards, mais ce mot terrible, *adieu!*... — Jamais, interrompit-il, jamais Oswald ne peut te dire un dernier adieu que sur son lit de mort. — Et son émotion était si profonde en prononçant ces mots, que Corinne, commençant à craindre l'effet de cette émotion sur sa santé, essaya de se contenir, elle qui était la plus à plaindre.

Ils commencèrent donc à parler de ce cruel départ, des moyens de s'écrire, et de la certitude de se rejoindre. Un an fut le terme fixé pour cette absence. Oswald se croyait sûr que

l'expédition ne devait pas durer plus long-temps ; enfin il leur restait encore quelques heures, et Corinne espérait qu'elle aurait de la force. Mais lorsque Oswald lui eut dit que la gondole viendrait le prendre à trois heures du matin, et qu'elle vit à sa pendule que ce moment n'était pas très-éloigné, elle frémit de tous ses membres ; et sûrement l'approche de l'échafaud ne lui aurait pas causé plus d'effroi. Oswald aussi semblait perdre à chaque instant sa résolution, et Corinne, qui l'avait toujours vu maître de lui-même, avait le cœur déchiré par le spectacle de ses angoisses. Pauvre Corinne! elle le consolait, tandis qu'elle devait être mille fois plus malheureuse que lui !

— Écoutez, dit-elle à lord Nelvil, quand vous serez à Londres, ils vous diront, les hommes légers de cette ville, que des promesses d'amour ne lient pas l'honneur ; que tous les Anglais du monde ont aimé des Italiennes dans

leurs voyages, et les ont oubliées au retour; que quelques mois de bonheur n'engagent ni celle qui les reçoit, ni celui qui les donne, et qu'à votre âge la vie entière ne peut dépendre du charme que vous avez trouvé pendant quelque temps dans la société d'une étrangère. Ils auront l'air d'avoir raison, raison selon le monde : mais vous, qui avez connu ce cœur dont vous vous êtes rendu le maître, vous, qui savez comme il vous aime, trouverez-vous des sophismes pour excuser une blessure mortelle? Et les plaisanteries frivoles et barbares des hommes du jour empêcheront-elles que votre main ne tremble en enfonçant un poignard dans mon sein? — Ah! que me dis-tu? s'écria lord Nelvil, ce n'est pas ta douleur seule qui me retient, c'est la mienne. Où trouverais-je un bonheur semblable à celui que j'ai goûté près de toi? qui, dans l'univers, m'entendrait comme tu m'as entendu? L'amour, Corinne, l'amour,

c'est toi seule qui l'éprouves, c'est toi seule qui l'inspires : cette harmonie de l'ame, cette intime intelligence de l'esprit et du cœur, avec quelle autre femme peut-elle exister qu'avec toi? Corinne, ton ami n'est pas un homme léger, tu le sais; il s'en faut qu'il le soit. Tout est sérieux pour lui dans la vie; est-ce donc pour toi seule qu'il démentirait sa nature?

— Non, non, reprit Corinne, non; vous ne traiterez pas avec dédain une ame sincère. Et ce n'est pas vous, Oswald, ce n'est pas vous que mon désespoir trouverait insensible. Mais un ennemi redoutable me menace auprès de vous, c'est la sévérité despotique, c'est la dédaigneuse médiocrité de ma belle-mère. Elle vous dira tout ce qui peut flétrir ma vie passée. Epargnez-moi de vous répéter d'avance ses impitoyables discours. Loin que les talens que je puis avoir soient une excuse à ses yeux, ils seront, je le sais, le plus grand de

mes torts. Elle ne comprend point leurs charmes, elle ne voit que leurs dangers. Elle trouve inutile, et peut-être coupable, tout ce qui ne s'accorde pas avec la destinée qu'elle s'est tracée, et toute la poésie du cœur lui semble un caprice importun qui s'arroge le droit de mépriser sa raison. C'est au nom des vertus que je respecte autant que vous, qu'elle condamnera mon caractère et mon sort. Oswald, elle vous dira que je suis indigne de vous. — Et comment pourrais-je l'entendre? interrompit Oswald; quelles vertus oserait-on élever plus haut que ta générosité, ta franchise, ta bonté, ta tendresse? Céleste créature! que les femmes communes soient jugées par les règles communes! Mais honte à celui que tu aurais aimé, et qui ne te respecterait pas autant qu'il t'adore! Rien, dans l'univers, n'égale ton esprit ni ton cœur. A la source divine où tes sentimens sont puisés, tout est amour et vérité. Corinne, Corinne, ah! je ne

puis te quitter. Je sens mon courage défaillir. Si tu ne me soutiens pas, je ne partirai point; et c'est de toi qu'il faut que je reçoive la force de t'affliger? — Hé bien, dit Corinne, encore quelques instans avant de recommander mon ame à Dieu, pour qu'il me donne la force d'entendre sonner l'heure fixée pour ton départ. Nous nous sommes aimés, Oswald, avec une tendresse profonde. Je t'ai confié les secrets de ma vie : ce n'est rien que les faits; mais les sentimens les plus intimes de mon être, tu les sais tous. Je n'ai pas une idée qui ne soit unie à toi. Si j'écris quelques lignes où mon ame se répande, c'est toi seul qui m'inspires; c'est à toi que j'adresse toutes mes pensées, comme mon dernier souffle sera pour toi. Où serait donc mon asile, si tu m'abandonnais? Les beaux-arts me retracent ton image; la musique, c'est ta voix; le ciel, ton regard. Tout ce génie, qui jadis enflammait ma pensée,

n'est plus que de l'amour. Enthousiasme, réflexion, intelligence, je n'ai plus rien qu'en commun avec toi.

Dieu puissant qui m'entendez! dit-elle, en levant ses regards vers le ciel, Dieu! qui n'êtes point impitoyable pour les peines du cœur, les plus nobles de toutes! ôtez-moi la vie, quand il cessera de m'aimer, ôtez-moi le déplorable reste d'existence, qui ne me servirait plus qu'à souffrir. Il emporte avec lui ce que j'ai de plus généreux et de plus tendre; s'il laisse éteindre ce feu déposé dans son sein, que, dans quelque lieu du monde que je sois, ma vie aussi s'éteigne. Grand Dieu! vous ne m'avez pas faite pour survivre à tous les nobles sentimens; et que me resterait-il, quand j'aurais cessé de l'estimer? Car lui aussi doit m'aimer, il le doit. Je sens au fond de mon cœur une affection qui commande la sienne. Oh, mon Dieu! s'écria-t-elle encore une fois, la mort, ou son amour. — En achevant cette

prière, elle se retourna vers Oswald, et le trouva prosterné devant elle, dans des convulsions effrayantes : l'excès de son émotion avait surpassé ses forces : il repoussait les secours de Corinne, il voulait mourir, et sa tête semblait absolument perdue. Corinne, avec douceur, serra ses mains dans les siennes, en lui répétant tout ce quil lui avait dit lui-même. Elle l'assura qu'elle le croyait, qu'elle se fiait à son retour, et qu'elle se sentait beaucoup plus calme : ces douces paroles firent quelque bien à lord Nelvil. Cependant plus il sentait approcher l'heure de sa séparation, plus il lui semblait impossible de s'y décider.

—Pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi n'irions-nous pas au temple avant mon départ, pour prononcer le serment d'une union éternelle?—Corinne tressaillit à ces mots, regarda lord Nelvil, et le plus grand trouble agita son cœur; elle se souvint qu'Oswald, en lui ra-

contant son histoire, lui avait dit que la douleur d'une femme était toute-puissante sur sa conduite; mais qu'il avait ajouté que son sentiment se refroidissait par les sacrifices mêmes que cette douleur obtenait de lui. Toute la fermeté, toute la fierté de Corinne se réveillèrent à cette idée, et après quelques instans de silence, elle répondit : — Il faut que vous ayez revu vos amis et votre patrie avant de prendre la résolution de m'épouser. Je la devrais dans ce moment, mylord, à l'émotion du départ, je n'en veux pas ainsi. — Oswald n'insista plus : au moins, dit-il, en saisissant la main de Corinne, je le jure de nouveau, ma foi est attachée à cet anneau que je vous ai donné. Tant que vous le conserverez, jamais une autre n'aura des droits sur mon sort; si vous le dédaignez une fois, si vous me le renvoyez... — Cessez, cessez, interrompit Corinne, d'exprimer une inquiétude que vous ne pouvez

éprouver. Ah! ce n'est pas moi qui romprai la première l'union sacrée de nos cœurs, vous le savez bien que ce n'est pas moi, et je rougirais presque d'assurer ce qui n'est que trop certain. —

Cependant l'heure avançait : Corinne pâlissait à chaque bruit, et lord Nelvil restait plongé dans une douleur profonde, et n'avait plus la force de prononcer un seul mot. Enfin la lumière fatale parut dans l'éloignement à travers sa fenêtre, et bientôt après la barque noire s'arrêta devant la porte. Corinne à cette vue fit un cri en reculant avec effroi, et tomba dans les bras d'Oswald, en s'écriant : — Les voilà, les voilà ! adieu, partez, c'en est fait. — Oh mon dieu ! dit lord Nelvil, oh mon père ! l'exigez-vous de moi ! et la serrant contre son cœur, il la couvrit de ses larmes. — Partez, lui dit-elle, partez, il le faut. — Faites venir Thérésine, répondit Oswald, je ne puis vous laisser seule ainsi. — Seule, hélas ! dit Co-

rinne, ne le suis-je pas jusqu'à votre retour! — Je ne puis sortir de cette chambre, s'écria lord Nelvil, non je ne le puis. — Et en prononçant ces paroles, son désespoir était tel, que ses regards et ses vœux appelaient la mort. — Hé bien, dit Corinne, je le donnerai ce signal; j'irai moi-même ouvrir cette porte, mais accordez-moi quelques instans. — Oh oui! s'écria lord Nelvil, restons encore ensemble, restons; ces cruels combats valent encore mieux que cesser de te voir. —

On entendit alors sous les fenêtres de Corinne les bateliers qui appelaient les gens de lord Nelvil; ils répondirent, et l'un d'eux vint frapper à la porte de Corinne, en annonçant que *tout était prêt*. — Oui, tout est prêt, répondit Corinne, et s'éloignant d'Oswald, elle alla prier, la tête appuyée contre le portrait de son père. Sans doute en ce moment sa vie passée s'offrait en entier à elle; sa conscience exagéra toutes ses

fautes; elle craignit de ne pas mériter la miséricorde divine, et cependant elle se sentait si malheureuse, qu'elle devait croire à la pitié du ciel. Enfin en se relevant elle tendit la main à lord Nelvil, et lui dit : — Partez, je le veux à présent; et peut-être que dans un instant je ne le pourrai plus : partez, que Dieu bénisse vos pas, et qu'il me protège aussi, car j'en ai bien besoin. — Oswald se précipita encore une fois dans ses bras, et la pressant contre son cœur avec une passion inexprimable, tremblant et pâle comme un homme qui marche au supplice, il sortit de cette chambre, où pour la dernière fois, peut-être, il avait aimé, il s'était senti aimé comme la destinée n'en offre pas un second exemple.

Quand Oswald disparut aux regards de Corinne, une palpitation horrible qui ne lui laissait plus le pouvoir de respirer la saisit, ses yeux étaient tellement troublés, que les objets qu'elle voyait per-

daient à ses yeux toute réalité, et semblaient errer tantôt près, tantôt loin de ses regards; elle croyait sentir que la chambre où elle était se balançait comme dans un tremblement de terre, et elle s'appuyait pour résister à ce mouvement. Pendant un quart d'heure encore elle entendit le bruit que faisaient les gens d'Oswald en achevant les préparatifs de son départ. Il était encore là dans la gondole; elle pouvait encore le revoir; mais elle se craignait elle-même; et lui, de son côté, était couché dans cette gondole presque sans connaissance. Enfin il partit, et dans ce moment Corinne s'élança hors de sa chambre pour le rappeler; Thérésine l'arrêta. Une pluie terrible commençait alors; le vent le plus violent se faisait entendre, et la maison où demeurait Corinne était ébranlée presque comme un vaisseau au milieu de la mer. Elle ressentit une vive inquiétude pour Oswald, traversant les lagunes dans ce

temps affreux, et elle descendit sur le bord du canal dans le dessein de s'embarquer, et de le suivre au moins jusques à la terre ferme. Mais la nuit était si obscure qu'il n'y avait pas une seule barque. Corinne marchait avec une agitation cruelle sur les pierres étroites qui séparent le canal des maisons. L'orage augmentait toujours, et sa frayeur pour Oswald redoublait à chaque instant. Elle appelait au hasard des bateliers, qui prenaient ses cris pour les cris de détresse des malheureux qui se noyaient pendant la tempête, et néanmoins personne n'osait approcher, tant les ondes agitées du grand canal étaient redoutables.

Corinne attendit le jour dans cette situation. Le temps se calma cependant, et le gondolier qui avait conduit Oswald lui apporta de sa part, la nouvelle qu'il avait heureusement passé les lagunes. Ce moment encore ressemblait presqu'au bonheur, et ce ne fut

qu'après quelques heures que l'infortunée Corinne ressentit de nouveau l'absence, et les longues heures, et les tristes jours, et l'inquiète et dévorante peine qui devait seule l'occuper désormais.

CHAPITRE IV.

Oswald, pendant les premiers jours de son voyage, fut prêt vingt fois à retourner pour rejoindre Corinne ; mais les motifs qui l'entraînaient triomphèrent de ce désir. C'est un pas solennel de fait dans l'amour que de l'avoir vaincu une fois : le prestige de sa toute-puissance est fini.

En approchant de l'Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l'ame d'Oswald ; l'année qu'il venait de passer en Italie n'était en relation avec aucune autre époque de sa vie. C'était comme une apparition brillante qui avait frappé son imagination, mais n'avait pu changer entièrement les opinions ni les goûts dont son existence s'était composée jusqu'alors. Il se re-

trouvait lui-même; et, bien que le regret d'être séparé de Corinne l'empêchât d'éprouver aucune impression de bonheur, il reprenait pourtant une sorte de fixité dans les idées, que le vague enivrant des beaux-arts et de l'Italie avait fait disparaître. Dès qu'il eut mis le pied sur la terre d'Angleterre, il fut frappé de l'ordre et de l'aisance, de la richesse et de l'industrie qui s'offraient à ses regards; les penchans, les habitudes, les goûts nés avec lui se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité, et les femmes tant de modestie, où le bonheur domestique est le lien du bonheur public, Oswald pensait à l'Italie pour la plaindre. Il lui semblait que dans sa patrie la raison humaine était partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappelaient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la faiblesse et l'ignorance. Les ta-

bleaux séduisans, les impressions poétiques faisaient place dans son cœur au profond sentiment de la liberté et de la morale ; et, bien qu'il chérît toujours Corinne, il la blâmait doucement de s'être ennuyée de vivre dans une contrée qu'il trouvait si noble et si sage. Enfin, s'il avait passé d'un pays où l'imagination est divinisée dans un pays aride ou frivole, tous ses souvenirs, toute son ame l'auraient vivement ramené vers l'Italie; mais il échangeait le désir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité. Il rentrait dans l'existence qui convient aux hommes, l'action avec un but. La rêverie est plutôt le partage des femmes, de ces êtres faibles et résignés dès leur naissance : l'homme veut obtenir ce qu'il souhaite, et l'habitude du courage, le sentiment de la force l'irritent contre sa destinée, s'il ne parvient pas à la diriger selon son gré.

Oswald, en arrivant à Londres, retrouva ses amis d'enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée qui semble indiquer bien plus de sentimens encore qu'elle n'en exprime; il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout à coup quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les cœurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs; enfin il se sentit dans sa patrie, et ceux qui n'en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère. Cependant Oswald ne séparait le souvenir de Corinne d'aucune des impressions qu'il recevait, et comme il se rattachait plus que jamais à l'Angleterre, et se sentait beaucoup d'éloignement pour la quitter de nouveau, toutes ses réflexions le ramenaient à la résolution d'épouser Corinne et de se fixer en Ecosse avec elle.

Il était impatient de s'embarquer

pour revenir plus vite, lorsque l'ordre arriva de suspendre le départ de l'expédition dont son régiment faisait partie; mais on annonçait en même temps que d'un jour à l'autre ce retard pourrait cesser, et l'incertitude à cet égard était telle qu'aucun officier ne pouvait disposer de quinze jours. Cette situation rendait lord Nelvil très-malheureux. Il souffrait cruellement d'être séparé de Corinne, et de n'avoir ni le temps ni la liberté nécessaires pour former ou pour suivre aucun plan stable. Il passa six semaines à Londres sans aller dans le monde, uniquement occupé du moment où il pourrait revoir Corinne, et souffrant beaucoup du temps qu'il était obligé de perdre loin d'elle. Enfin il résolut d'employer ces jours d'attente à se rendre dans le Northumberland pour y voir lady Edgermond, et la déterminer à reconnaître authentiquement que Corinne était la fille de lord Edgermond, et

que le bruit de sa mort s'était faussement répandu ; ses amis lui montrèrent les papiers publics où l'on avait mis des insinuations très-défavorables sur l'existence de Corinne, et il se sentit un ardent désir de lui rendre et le rang et la considération qui lui étaient dûs.

CHAPITRE V.

OSWALD partit pour la terre de lady Edgermond. Il pensait avec émotion qu'il allait voir le séjour où Corinne avait passé tant d'années. Il sentait aussi quelque embarras par la nécessité de faire comprendre à lady Edgermond qu'il était résolu à renoncer à sa fille ; et le mélange de ces divers sentimens l'agitait et le faisait rêver. Les lieux qu'il voyait en s'avançant vers le nord de l'Angleterre lui rappelaient toujours plus l'Ecosse ; et le souvenir de son père, sans cesse présent à sa mémoire, pénétrait encore plus avant dans son cœur. Lorsqu'il arriva chez lady Edgermond, il fut frappé du bon goût qui régnait dans l'arrangement du jardin et du château ; et comme la mai-

tresse de la maison n'était pas encore prête pour le recevoir, il se promena dans le parc et aperçut de loin, à travers les feuilles, une jeune personne de la taille la plus élégante, avec des cheveux blonds d'une admirable beauté, qui étaient à peine retenus par son chapeau. Elle lisait avec beaucoup de recueillement. Oswald la reconnut pour Lucile, bien qu'il ne l'eût pas vue depuis trois ans, et qu'ayant passé, dans cet intervalle, de l'enfance à la jeunesse, elle fût étonnamment embellie. Il s'approcha d'elle, la salua, et oubliant qu'il était en Angleterre, il voulut lui prendre la main pour la baiser respectueusement, selon l'usage d'Italie; la jeune personne recula deux pas, rougit extrêmement, lui fit une profonde révérence, et lui dit : —Monsieur, je vais prévenir ma mère que vous désirez la voir — et s'éloigna. Lord Nelvil resta frappé de cet air imposant et modeste, et de cette figure vraiment angélique.

C'était Lucile qui entrait à peine dans sa seizième année. Ses traits étaient d'une délicatesse remarquable : sa taille était presque trop élancée, car un peu de faiblesse se faisait remarquer dans sa démarche ; son teint était d'une admirable beauté, et la pâleur et la rougeur s'y succédaient en un instant. Ses yeux bleus étaient si souvent baissés que sa physionomie consistait surtout dans cette délicatesse de teint qui trahissait à son insçu les émotions que sa profonde réserve cachait de toute autre manière. Oswald, depuis qu'il voyageait dans le midi, avait perdu l'idée d'une telle figure et d'une telle expression. Il fut saisi d'un sentiment de respect, il se reprocha vivement de l'avoir abordée avec une sorte de familiarité ; et regagnant le château, lorsqu'il vit que Lucile y était entrée, il rêvait à la pureté céleste d'une jeune fille qui ne s'est jamais éloignée de sa mère, et ne

connaît de la vie que la tendresse filiale.

Lady Edgermond était seule quand elle reçut lord Nelvil : il l'avait vue deux fois avec son père quelques années auparavant ; mais il l'avait très-peu remarquée alors, il l'observa cette fois avec attention, pour la comparer au portrait que Corinne lui en avait fait ; il le trouva vrai, à beaucoup d'égards ; mais cependant il lui sembla qu'il y avait dans les regards de lady Edgermond plus de sensibilité que Corinne ne lui en attribuait, et il pensa qu'elle n'avait pas aussi bien que lui l'habitude de deviner les physionomies contenues. Son premier intérêt auprès de lady Edgermond était de la décider à reconnaître Corinne, en annulant tout ce qu'on avait arrangé pour la faire croire morte. Il commença l'entretien en parlant de l'Italie et du plaisir qu'il y avait trouvé. — C'est un séjour amusant pour un homme, répondit lady Edgermond ;

mais je serais bien fâchée qu'une femme qui m'intéressât pût s'y plaire longtemps.—J'y ai pourtant trouvé, répondit lord Nelvil, déjà blessé de cette insinuation, la femme la plus distinguée que j'aie connue en ma vie. — Cela se peut sous les rapports de l'esprit, reprit lady Edgermond ; mais un honnête homme cherche d'autres qualités que celles-là dans la compagne de sa vie. —Et il les trouve aussi, interrompit Oswald avec chaleur. — Il allait continuer et prononcer clairement ce qui n'était qu'indiqué de part et d'autre, mais Lucile entra et s'approcha de l'oreille de sa mère pour lui parler. — Non, ma fille, répondit tout haut lady Edgermond, vous ne pouvez aller chez votre cousine aujourd'hui ; il faut dîner ici avec lord Nelvil. — Lucile, à ces mots, rougit plus vivement encore que dans le jardin, puis s'assit à côté de sa mère, et prit sur la table un ouvrage de broderie dont elle s'oc-

cupa, sans jamais lever les yeux, ni se mêler de la conversation.

Lord Nelvil fut presque impatienté de cette conduite : car il était vraisemblable que Lucile n'ignorait pas qu'il avait été question de leur union, et quoique la figure ravissante de Lucile le frappât toujours plus, il se rappela tout ce que Corinne lui avait dit sur l'effet probable de l'éducation sévere que lady Edgermond donnait à sa fille. En Angleterre, en général, les jeunes filles ont plus de liberté que les femmes mariées, et la raison comme la morale expliquent cet usage ; mais lady Edgermond y dérogeait, non pour les femmes mariées, mais pour les jeunes personnes : elle était d'avis que dans toutes les situations, la plus rigoureuse réserve convenait aux femmes. Lord Nelvil voulait déclarer à lady Edgermond ses intentions relativement à Corinne dès qu'il se trouverait encore une fois seul avec elle ; mais Lucile ne s'en alla point, et

lady Edgermond soutint, jusqu'au dîner, l'entretien sur divers sujets, avec une raison simple et ferme qui inspira du respect à lord Nelvil. Il aurait voulu combattre des opinions si arrêtées sur tous les points, et qui souvent n'étaient pas d'accord avec les siennes; mais il sentait que s'il disait un mot à lady Edgermond qui ne fût pas dans le sens de ses idées, il lui donnerait une opinion de lui que rien ne pourrait effacer, et il hésitait à ce premier pas, tout-à-fait irréparable auprès d'une personne qui n'admettait point de nuances ni d'exceptions, et jugeait tout par des règles générales et positives.

On annonça que le dîner était servi. Lucile s'approcha de sa mère pour lui donner le bras. Oswald alors observa que lady Edgermond marchait avec une grande difficulté. — J'ai, dit-elle à lord Nelvil, une maladie très-douloureuse, et peut-être mortelle. — Lucile pâlit à ces mots. Lady Edgermond le

remarqua et reprit avec douceur : — Les soins de ma fille, néanmoins, m'ont déjà sauvé la vie une fois, et me la sauveront peut-être encore long-temps. — Lucile baissa la tête pour que son attendrissement ne fût pas observé. Quand elle la releva, ses yeux étaient encore humides de pleurs ; mais elle n'avait pas osé seulement prendre la main de sa mère ; tout s'était passé dans le fond de son cœur, et elle n'avait songé aux autres que pour leur cacher ce qu'elle éprouvait. Cependant Oswald était profondément ému par cette réserve, par cette contrainte; et son imagination, naguères ébranlée par l'éloquence et la passion, se plaisait à contempler le tableau de l'innocence ; et croyait voir autour de Lucile je ne sais quel nuage modeste qui reposait délicieusement les regards.

Pendant le dîner, Lucile voulant épargner les moindres fatigues à sa mère, servait tout avec un soin conti-

nuel, et lord Nelvil entendit le son de sa voix seulement quand elle lui offrait les différens mets ; mais ces paroles insignifiantes étaient prononcées avec une douceur enchanteresse, et lord Nelvil se demandait comment il était possible que les mouvemens les plus simples et les mots les plus communs pussent révéler toute une ame. — Il faut, se répétait-il à lui-même, ou le génie de Corinne qui dépasse tout ce que l'imagination peut désirer, ou ces voiles mystérieux du silence et de la modestie, qui permettent à chaque homme de supposer les vertus et les sentimens qu'il souhaite. —Lady Edgermond et sa fille se levèrent de table, et lord Nelvil voulut les suivre; mais lady Edgermond était si scrupuleusement fidèle à l'habitude de sortir au dessert, qu'elle lui dit de rester à table, jusques à ce qu'elle et sa fille eussent préparé le thé dans le salon, et lord Nelvil les rejoignit un quart d'heure

après. La soirée se passa sans qu'il pût être un moment seul avec lady Edgermond, car Lucile ne la quitta pas. Il ne savait ce qu'il devait faire, et il allait partir pour la ville voisine, se proposant de revenir le lendemain parler à lady Edgermond, lorsqu'elle lui offrit de demeurer chez elle cette nuit. Il accepta tout de suite, sans y attacher aucune importance, et néanmoins il se repentit ensuite de l'avoir fait, parce qu'il crut remarquer dans les regards de lady Edgermond qu'elle considérait ce consentement comme une raison de croire qu'il pensait encore à sa fille. Ce fut un motif de plus pour le décider à lui demander, dès ce moment, un entretien, qu'elle désigna pour la matinée du jour suivant.

Lady Edgermond se fit porter dans son jardin. Oswald s'offrit pour l'aider à faire quelques pas. Lady Edgermond le regarda fixement, puis elle dit : — Je le veux bien. — Lucile lui remit le bras

de sa mère et lui dit à voix très-basse, dans la crainte que sa mère ne l'entendît : — Mylord, marchez doucement. — Lord Nelvil tressaillit à ces mots dits en secret. C'est ainsi qu'une parole sensible aurait pu lui être adressée par cette figure angélique qui ne semblait pas faite pour les affections de la terre. Oswald ne crut point que son émotion en cet instant fut une offense pour Corinne; il lui sembla que c'était seulement un hommage à la pureté céleste de Lucile. Ils rentrèrent au moment de la prière du soir, que lady Edgermond faisait chaque jour dans sa maison avec tous ses domestiques réunis. Ils étaient rassemblés dans la grande salle d'en bas. La plupart d'entre eux étaient infirmes et vieux; ils avaient servi le père de lady Edgermond et celui de son époux. Oswald fut vivement touché par ce spectacle, qui lui rappelait ce qu'il avait souvent vu dans la maison paternelle. Tout

le monde se mit à genoux, excepté lady Edgermond que sa maladie en empêchait, mais qui joignit les mains et baissa les yeux avec un recueillement respectable.

Lucile était à genoux à côté de sa mère, et c'était elle qui était chargée de la lecture. Ce fut d'abord un chapitre de l'Evangile, et puis une prière adaptée à la vie rurale et domestique. Cette prière était composée par lady Edgermond ; et il y avait dans les expressions une sorte de sévérité qui contrastait avec le son de voix doux et timide de sa fille qui les lisait; mais cette sévérité même augmenta l'effet des dernières paroles que Lucile prononça en tremblant. Après avoir prié pour les domestiques de la maison, pour les parens, pour le roi, pour la patrie, il y avait : « Fais-nous aussi la « grâce, ô mon Dieu, que la jeune fille « de cette maison vive et meure sans « que son ame ait été souillée par une

« seule pensée, par un seul sentiment
« qui ne soit pas conforme à ses de-
« voirs ; et que sa mère, qui doit bien-
« tôt retourner près de toi, puisse ob-
« tenir le pardon de ses propres fautes
« au nom des vertus de son unique
« enfant. »

Lucile répétait tous les jours cette prière. Mais ce soir-là, en présence d'Oswald, elle fut plus touchée que de coutume, et des larmes tombèrent de ses yeux avant qu'elle en eût fini la lecture et qu'elle pût, couvrant son visage de ses mains, dérober ses pleurs à tous les regards. Mais Oswald les avait vus couler ; et un attendrissement mêlé de respect remplissait son cœur : il contemplait cet air de jeunesse qui tenait de si près à l'enfance, ce regard qui semblait conserver encore le souvenir récent du ciel. Un visage aussi charmant, au milieu de ces visages qui peignaient tous la vieillesse ou la maladie, semblait l'image de la

pitié divine. Lord Nelvil réfléchissait à cette vie si austère et si retirée que Lucile avait menée, à cette beauté sans pareille, privée ainsi de tous les plaisirs comme de tous les hommages du monde, et son ame fut pénétrée de l'émotion la plus pure. La mère aussi de Lucile méritait le respect et l'obtenait. C'était une personne plus sévère encore pour elle-même que pour les autres. Les bornes de son esprit devaient être attribuées plutôt à l'extrême rigueur de ses principes qu'à un défaut d'intelligence naturelle; et au milieu de tous les liens qu'elle s'était imposés, de toute sa roideur acquise et naturelle, il y avait une passion pour sa fille d'autant plus profonde que l'âpreté de son caractère venait d'une sensibilité réprimée, et donnait une nouvelle force à l'unique affection qu'elle n'avait pas étouffée.

A dix heures du soir le plus profond silence régnait dans la maison. Oswald

put réfléchir à son aise sur la journée qui venait de se passer. Il ne s'avouait point à lui-même que Lucile avait fait impression sur son cœur. Peut-être cela n'était-il pas même encore vrai; mais, bien que Corinne enchantât l'imagination de mille manières, il y avait pourtant un genre d'idées, un son musical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ne s'accordait qu'avec Lucile. Les images du bonheur domestique s'unissaient plus facilement à la retraite de Northumberland qu'au char triomphant de Corinne : enfin Oswald ne pouvait se dissimuler que Lucile était la femme que son père aurait choisie pour lui; mais il aimait Corinne; mais il en était aimé : il avait fait serment de ne jamais former d'autres liens, c'en était assez pour persister dans le dessein de déclarer le lendemain à lady Edgermond qu'il voulait épouser Corinne. Il s'endormit en pensant à l'Italie; et néanmoins, pendant son sommeil, il crut

voir Lucile qui passait légèrement devant lui sous la forme d'un ange : il se réveilla, et voulut écarter ce songe; mais le même songe revint encore, et la dernière fois qu'il s'offrit à lui, cette figure parut s'envoler; il se réveilla de nouveau, regrettant cette fois de ne pouvoir retenir l'objet qui disparaissait à ses yeux. Le jour commençait alors à paraître; Oswald descendit pour se promener.

CHAPITRE VI.

Le soleil venait de se lever, et lord Nelvil croyait que personne n'était encore éveillé dans la maison. Il se trompait : Lucile dessinait déjà sur le balcon. Ses cheveux, qu'elle n'avait point encore rattachés, étaient soulevés par le vent. Elle ressemblait ainsi au songe de lord Nelvil, et il fut un moment ému en la voyant, comme par une apparition surnaturelle. Mais il eut honte bientôt après d'être troublé à ce point par une circonstance si simple. Il resta quelque temps devant ce balcon. Il salua Lucile ; mais il ne pût être remarqué, car elle ne détournait pas les yeux de son travail. Il continua sa promenade, et il eût alors souhaité, plus que jamais, de voir Corinne, pour qu'elle

dissipât les impressions vagues qu'il ne pouvait s'expliquer : Lucile lui plaisait comme le mystère, comme l'inconnu ; il aurait désiré que l'éclat du génie de Corinne fît disparaître cette image légère qui prenait successivement toutes les formes à ses yeux.

Il revint au salon, et il y trouva Lucile qui plaçait le dessin qu'elle venait de faire dans un petit cadre brun, en face de la table à thé de sa mère. Oswald vit ce dessin ; ce n'était qu'une rose blanche sur sa tige, mais dessinée avec une grace parfaite. — Vous savez donc peindre, dit Oswald à Lucile. — Non, mylord, je ne sais absolument qu'imiter les fleurs, et encore les plus faciles de toutes : il n'y a pas de maître ici, et le peu que j'ai appris, je le dois à une sœur qui m'a donné des leçons. — En prononçant ces mots, elle soupira. Lord Nelvil rougit beaucoup et lui dit : — Et cette sœur qu'est-elle devenue ? — Elle ne vit plus, reprit Lucile ; mais

je la regretterai toujours. — Oswald comprit que Lucile était trompée, comme le reste du monde, sur le sort de sa sœur; mais ce mot, *je la regretterai toujours*, lui parut révéler un aimable caractère, et il en fut attendri. Lucile allait se retirer, s'apercevant tout à coup qu'elle était seule avec lord Nelvil, lorsque lady Edgermond entra. Elle regarda sa fille avec étonnement et sévérité tout à la fois, et lui fit signe de sortir. Ce regard avertit Oswald de ce qu'il n'avait pas remarqué, c'est que Lucile avait fait quelque chose de fort extraordinaire, selon ses habitudes, en restant avec lui quelques minutes sans sa mère; et il en fut touché, comme il l'aurait été d'un témoignage d'intérêt très-marquant donné par une autre.

Lady Edgermond s'assit, et renvoya ses gens qui l'avaient soutenue jusques à son fauteuil. Elle était fort pâle, et ses lèvres tremblaient en offrant une tasse de thé à lord Nelvil. Il observa

cette agitation; et l'embarras qu'il éprouvait lui-même s'en accrut; cependant, animé par le désir de rendre service à celle qu'il aimait, il commença l'entretien. — Madame, dit-il à lady Edgermond, j'ai beaucoup vu en Italie une femme qui vous intéresse particulièrement. — Je ne le crois pas, répondit lady Edgermond avec sécheresse, car personne ne m'intéresse dans ce pays-là. — J'imaginais cependant, continua lord Nelvil, que la fille de votre époux avait des droits sur votre affection. — Si la fille de mon époux, reprit lady Edgermond, était une personne indifférente à ses devoirs, comme à sa considération, je ne lui souhaiterais sûrement pas du mal, mais je serais bien-aise de n'en jamais entendre parler. — Et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, était la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talens en tout genre, la dédaigneriez-

vous toujours ? — Également, reprit lady Edgermond, je ne fais aucun cas des talens qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin pour amuser le monde; mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfans. — Quoi! reprit lord Nelvil, ces talens qui viennent de l'ame, et ne peuvent exister sans le caractère le plus élevé, sans le cœur le plus sensible, ces talens qui sont unis à la bonté la plus touchante, au cœur le plus généreux, vous les blâmeriez, parce qu'ils étendent la pensée, parce qu'ils donnent à la vertu même un empire plus vaste, une influence plus générale. — A la vertu? reprit lady Edgermond avec un sourire amer; je ne sais pas bien ce que vous entendez par ce mot ainsi appliqué. La vertu d'une personne qui s'est enfuie de la maison paternelle, la vertu d'une

personne qui s'est établie en Italie, menant la vie la plus indépendante, recevant tous les hommages, pour ne rien dire de plus, donnant un exemple plus pernicieux encore pour les autres que pour elle-même, abdiquant son rang, sa famille, le propre nom de son père... — Madame, interrompit Oswald, c'est un sacrifice généreux qu'elle a fait à vos désirs, à votre fille; elle a craint de vous nuire en conservant votre nom...... — Elle l'a craint, s'écria lady Edgermond, elle sentait donc qu'elle le déshonorait. — C'en est trop, interrompit Oswald avec violence, Corinne Edgermond sera bientôt lady Nelvil; et nous verrons alors, madame, si vous rougirez de reconnaître en elle la fille de votre époux! Vous confondez dans les règles vulgaires une personne douée comme aucune femme ne l'a jamais été, un ange d'esprit et de bonté; un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide; une imagination

sublime, une générosité sans bornes, une personne qui peut avoir eu des torts, parce qu'une supériorité si étonnante ne s'accorde pas toujours avec la vie commune, mais qui possède une ame si belle, qu'elle est au-dessus de ses fautes, et qu'une seule de ses actions ou de ses paroles les efface toutes. Elle honore celui qu'elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourrait le faire la reine du monde en se désignant un époux. — Vous pourrez peut-être, mylord, répondit lady Edgermond en faisant effort sur elle-même pour se contenir, accuser les bornes de mon esprit, mais il n'y a rien dans tout ce que vous venez de me dire qui soit à ma portée. Je n'entends par moralité que l'exacte observation des règles établies : hors de là, je ne comprends que des qualités mal employées, qui méritent tout au plus de la pitié. — Le monde eût été bien aride, madame, répondit Oswald, si l'on n'avait jamais conçu ni le génie,

ni l'enthousiasme, et qu'on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. Mais, sans continuer davantage une inutile discussion, je viens vous demander formellement si vous ne reconnaîtrez pas pour votre belle-fille miss Edgermond, lorsqu'elle sera lady Nelvil. —Encore moins, reprit lady Edgermond; car je dois à la mémoire de votre père d'empêcher, si je le puis, l'union la plus funeste. — Comment, mon père? dit Oswald, que ce nom troublait toujours. — Ignorez-vous, continua lady Edgermond, qu'il refusa la main de miss Edgermond pour vous, lorsqu'elle n'avait encore fait aucune faute, lorsqu'il prévoyait seulement, avec la sagacité parfaite qui le caractérisait, ce qu'elle serait un jour? — Quoi! vous savez... — La lettre de votre père à mylord Edgermond, sur ce sujet, est entre les mains de M. Dickson, son ancien ami, interrompit lady Edgermond; je la lui ai remise, quand

j'ai su vos relations avec Corinne en Italie, afin qu'il vous la fît lire à votre retour; il ne me convenait pas de m'en charger. —

Oswald se tut quelques instans, puis il reprit : — Ce que je vous demande, madame, c'est ce qui est juste, c'est ce que vous vous devez à vous-même : détruisez les bruits que vous avez accrédités sur la mort de votre belle-fille, et reconnaissez-la honorablement pour ce qu'elle est, pour la fille de lord Edgermond. — Je ne veux contribuer en aucune manière, répondit lady Edgermond, au malheur de votre vie; et si l'existence actuelle de Corinne, cette existence sans nom et sans appui peut être cause que vous ne l'épousiez point, Dieu et votre père me préservent d'éloigner cet obstacle! — Madame, répondit lord Nelvil, le malheur de Corinne serait un lien de plus entre elle et moi. — Hé bien! reprit lady Edgermond avec une vivacité à laquelle elle

ne s'était jamais livrée, et qui venait sans doute du regret qu'elle éprouvait en perdant pour sa fille un époux qui lui convenait à tant d'égards, hé bien, continua-t-elle, rendez-vous donc malheureux tous les deux; car elle aussi le sera : ce pays lui est odieux; elle ne peut se plier à nos mœurs, à notre vie sévère. Il lui faut un théâtre où elle puisse montrer tous ces talens que vous prisez tant, et qui rendent la vie si difficile. Vous la verrez s'ennuyer dans ce pays, désirer de retourner en Italie; elle vous y entraînera : vous quitterez vos amis, votre patrie, celle de votre père, pour une étrangère aimable, j'y consens, mais qui vous oublierait si vous le vouliez, car il n'y a rien de plus mobile que ces têtes exaltées. Les profondes douleurs ne sont faites que pour ce que vous appelez les femmes médiocres, c'est-à-dire celles qui ne vivent que pour leur époux et leurs enfans. — La violence du mouvement qu

avait fait parler ainsi lady Edgermond, elle qui, toujours habituée à la contrainte, ne s'était peut-être pas une fois dans toute sa vie laissée aller à ce point, ébranla ses nerfs déjà malades, et en finissant de parler elle se trouva mal. Oswald la voyant dans cet état sonna vivement pour appeler du secours.

Lucile arriva très-effrayée, s'empressa de soulager sa mère, et jeta seulement sur Oswald un regard inquiet qui semblait lui dire : *Est-ce vous qui avez fait mal à ma mère ?* Ce regard attendrit profondément lord Nelvil. Lorsque lady Edgermond revint à elle, il cherchait à lui montrer l'intérêt qu'elle lui inspirait ; mais elle le repoussa avec froideur, et rougit en pensant que par son émotion elle avait peut-être manqué de fierté pour sa fille, et trahi le désir qu'elle avait eu de lui donner lord Nelvil pour époux. Elle fit signe à Lucile de s'éloigner, et dit :

— Mylord, vous devez, dans tous les cas, vous considérer comme libre de l'espèce d'engagement qui pouvait exister entre nous. Ma fille est si jeune qu'elle n'a pu s'attacher au projet que nous avions formé, votre père et moi. Mais il est plus convenable cependant, ce projet étant changé, que vous ne reveniez pas chez moi, tant que ma fille ne sera pas mariée. —Je me bornerai donc, reprit Oswald en s'inclinant devant elle, à vous écrire pour traiter avec vous du sort d'une personne que je n'abandonnerai jamais. —Vous en êtes le maître, répondit lady Edgermond avec une voix étouffée; — et lord Nelvil partit.

En passant à cheval dans l'avenue, il aperçut de loin, dans le bois, l'élégante figure de Lucile. Il ralentit les pas de son cheval pour la voir encore, et il lui parut que Lucile suivait la même direction que lui, en se cachant derrière les arbres. Le grand chemin

passait devant un pavillon à l'extrémité du parc. Oswald remarqua que Lucile entrait dans ce pavillon : il passa devant avec émotion, mais sans pouvoir la découvrir. Il retourna plusieurs fois la tête après avoir passé, et remarqua dans un autre endroit, d'où l'on pouvait apercevoir tout le grand chemin, une légère agitation dans les feuilles d'un des arbres placés près du pavillon. Il s'arrêta vis-à-vis de cet arbre, mais il n'y aperçut plus le moindre mouvement. Incertain s'il avait bien deviné, il partit; puis tout à coup il revint sur ses pas avec la rapidité de l'éclair, comme s'il avait laissé tomber quelque chose sur la route. Alors il vit Lucile sur le bord du chemin, et la salua respectueusement. Lucile baissa son voile avec précipitation et s'enfonça dans le bois, ne réfléchissant pas que se cacher ainsi, c'était avouer le motif qui l'avait amenée : la pauvre enfant n'avait rien éprouvé de si vif, ni de si coupable en

sa vie, que le sentiment qui l'avait conduite à désirer de voir passer lord Nelvil; et loin de penser à le saluer tout simplement, elle se croyait perdue dans son esprit pour avoir été devinée. Oswald comprit tous ces mouvemens, et se sentit doucement flatté par cet innocent intérêt si timidement et si sincèrement exprimé. — Personne, pensait-il, ne pouvait être plus vraie que Corinne, mais personne aussi ne connaissait mieux elle-même et les autres : il faudrait apprendre à Lucile, et l'amour qu'elle éprouverait et celui qu'elle inspirerait. Mais ce charme d'un jour peut-il suffire à la vie? Et puisque cette aimable ignorance de soi-même ne dure pas, puisqu'il faut enfin pénétrer dans son ame, et savoir ce que l'on sent, la candeur qui survit à cette découverte ne vaut-elle pas mieux encore que la candeur qui la précède?—

Il comparait ainsi dans ses réflexions Corinne et Lucile : mais cette compa-

raison n'était encore, du moins il le croyait, qu'un simple amusement de son esprit, et il ne supposait pas qu'elle pût jamais l'occuper davantage.

CHAPITRE VII.

Après avoir quitté la maison de lady Edgermond, Oswald se rendit en Ecosse. Le trouble que lui avait laissé la présence de Lucile, le sentiment qu'il conservait pour Corinne, tout fit place à l'émotion qu'il ressentit à l'aspect des lieux où il avait passé sa vie avec son père : il se reprochait les distractions auxquelles il s'était livré depuis une année ; il craignait de n'être plus digne d'entrer dans la demeure qu'il eût voulu n'avoir jamais quittée. Hélas ! après la perte de ce qu'on aimait le plus au monde, comment être content de soi-même, si l'on n'est pas resté dans la plus profonde retraite ! Il suffit de vivre dans la société pour négliger de quelque manière le culte de ceux qui ne

sont plus. C'est en vain que leur souvenir habite au fond du cœur. On se prête à cette activité des vivans, qui écarte l'idée de la mort, ou comme pénible, ou comme inutile, ou seulement même comme fatigante. Enfin, si la solitude ne prolonge pas les regrets et la rêverie, l'existence telle qu'elle est s'empare de nouveau des ames les plus tendres, et leur rend des intérêts, des désirs et des passions. C'est une misérable condition de la nature humaine, que cette nécessité de se distraire, et, bien que la Providence ait voulu que l'homme fût ainsi, pour qu'il pût supporter la mort et pour lui-même et pour les autres, souvent, au milieu de ces distractions, on se sent saisi par le remords d'en être capable, et il semble qu'une voix touchante et résignée nous dise: *Vous que j'aimais, m'avez-vous donc oublié?*

Ces sentimens occupaient Oswald en retournant dans sa demeure; il n'é-

prouva pas en y revenant alors le même désespoir que la première fois, mais un profond sentiment de tristesse. Il vit que le temps avait accoutumé tout le monde à la perte de celui qu'il pleurait : les domestiques ne croyaient plus devoir prononcer devant lui le nom de son père; chacun était rentré dans ses occupations habituelles. On avait serré les rangs, et la génération des enfans croissait pour remplacer celle des pères. Oswald alla s'enfermer dans la chambre de son père, où il retrouvait son manteau, sa canne, son fauteuil, tout à la même place : mais qu'était devenue la voix qui répondait à la sienne, et le cœur de père qui palpitait en revoyant son fils! Lord Nelvil resta plongé dans des méditations profondes. — O destinée humaine, s'écria-t-il, le visage baigné de pleurs, que voulez-vous de nous! Tant de vie pour périr, tant de pensées pour que tout cesse! Non, non, il m'entend, mon unique

ami, il est présent ici même, à mes larmes, et nos ames immortelles s'attendent. O mon père! ô mon Dieu! guidez-moi dans la vie. Elles ne connaissent pas ni les indécisions, ni les repentirs, ces ames de fer qui semblent posséder en elles-mêmes les immuables qualités de la nature physique; mais les êtres composés d'imagination, de sensibilité, de conscience, peuvent-ils faire un pas sans craindre de s'égarer! Ils cherchent le devoir pour guide; et le devoir lui-même s'obscurcit à leurs regards, si la divinité ne le révèle pas au fond du cœur. —

Le soir, Oswald alla se promener dans l'allée favorite de son père; il suivit son image à travers les arbres. Hélas! qui n'a pas espéré quelquefois, dans l'ardeur de ses prières, qu'une ombre chérie nous apparaîtrait; qu'un miracle enfin s'obtiendrait à force d'aimer! Vaine espérance! avant le tombeau nous ne saurons rien. Incertitude des

incertitudes, vous n'occupez point le vulgaire. Mais plus la pensée s'ennoblit, plus elle est invinciblement attirée vers les abîmes de la réflexion. Pendant qu'Oswald s'y livrait tout entier, il entendit une voiture dans l'avenue, et il en descendit un vieillard qui s'avança lentement vers lui : cet aspect d'un vieillard, à cette heure et dans ce lieu, l'émut profondément. Il reconnut M. Dickson, l'ancien ami de son père, et le reçut avec une émotion qu'il n'eût jamais ressentie pour lui dans aucun autre moment.

CHAPITRE VIII.

M. Dickson n'égalait en rien le père d'Oswald : il n'avait ni son esprit ni son caractère ; mais au moment de sa mort il était auprès de lui ; et, né la même année, on eût dit qu'il restait encore quelques jours en arrière pour lui porter des nouvelles de ce monde. Oswald lui donna le bras pour monter l'escalier ; il sentait quelque charme dans ces soins donnés à la vieillesse, seule ressemblance avec son père qu'il pût trouver dans M. Dickson. Ce vieillard avait vu naître Oswald, et ne tarda pas à lui parler sans contrainte de tout ce qui le concernait. Il blâma fortement sa liaison avec Corinne ; mais ses faibles argumens auraient eu sur l'esprit d'Oswald bien moins d'ascendant

encore que ceux de lady Edgermond, si M. Dickson ne lui avait pas remis la lettre que son père, lord Nelvil, écrivit à lord Edgermond, lorsqu'il voulut rompre le mariage projeté entre son fils et Corinne, alors miss Edgermond. Voici quelle était cette lettre, écrite en 1791, pendant le premier voyage d'Oswald en France. Il la lut en tremblant.

Lettre du père d'Oswald à lord Edgermond.

« Me pardonnerez-vous, mon ami,
« si je vous propose un changement
« dans les projets d'union entre nos
« deux familles ? Mon fils a dix-huit
« mois de moins que votre fille aînée; il
« vaut mieux lui destiner Lucile, votre
« seconde fille, qui est plus jeune que
« sa sœur de douze années. Je pour-
« rais m'en tenir à ce motif; mais
« comme je savais l'âge de miss Ed-

« germond quand je vous l'ai de-
« mandée pour Oswald, je croirais
« manquer à la confiance de l'amitié,
« si je ne vous disais pas quelles sont
« les raisons qui me font désirer que
« ce mariage n'ait pas lieu. Nous som-
« mes liés depuis vingt ans, nous pou-
« vons nous parler avec franchise sur
« nos enfans, d'autant plus qu'ils sont
« assez jeunes pour pouvoir être encore
« modifiés par nos conseils. Votre fille
« est charmante; mais il me semble
« voir en elle une de ces belles Grec-
« ques qui enchantaient et subju-
« guaient le monde. Ne vous offensez
« pas de l'idée que cette comparaison
« peut suggérer. Sans doute votre fille
« n'a reçu de vous, n'a trouvé dans son
« cœur que les principes et les senti-
« mens les plus purs; mais elle a besoin
« de plaire, de captiver, de faire effet.
« Elle a plus de talens encore que d'a-
« mour-propre; mais des talens si rares
« doivent nécessairement exciter le

« désir de les développer; et je ne sais
« pas quel théâtre peut suffire à cette
« activité d'esprit, à cette impétuosité
« d'imagination, à ce caractère ardent
« enfin qui se fait sentir dans toutes
« ses paroles; elle entraînerait néces-
« sairement mon fils hors de l'Angle-
« terre; car une telle femme ne peut y
« être heureuse; et l'Italie seule lui
« convient.

« Il lui faut cette existence indépen-
« dante qui n'est soumise qu'à la fan-
« taisie. Notre vie de campagne, nos
« habitudes domestiques contrarie-
« raient nécessairement tous ses goûts.
« Un homme né dans notre heureuse
« patrie doit être Anglais avant tout :
« il faut qu'il remplisse ses devoirs de
« citoyen, puisqu'il a le bonheur de
« l'être; et dans les pays où les insti-
« tutions politiques donnent aux hom-
« mes des occasions honorables d'agir
« et de se montrer, les femmes doivent
« rester dans l'ombre. Comment voulez-

« vous qu'une personne aussi distin-
« guée que votre fille se contente d'un
« tel sort? Croyez-moi, mariez-la en
« Italie : sa religion, ses goûts et ses
« talens l'y appellent. Si mon fils épou-
« sait miss Edgermond, il l'aimerait
« sûrement beaucoup, car il est im-
« possible d'être plus séduisante ; et il
« essaierait alors, pour lui plaire,
« d'introduire dans sa maison les cou-
« tumes étrangères. Bientôt il perdrait
« cet esprit national, ces préjugés, si
« vous le voulez, qui nous unissent
« entre nous et font de notre nation
« un corps, une association libre mais
« indissoluble, qui ne peut périr qu'a-
« vec le dernier de nous. Mon fils se
« trouverait bientôt mal en Angle-
« terre, en voyant que sa femme n'y
« serait pas heureuse. Il a, je le sais,
« toute la faiblesse que donne la sen-
« sibilité; il irait donc s'établir en Italie,
« et cette expatriation, si je vivais en-
« core, me ferait mourir de douleur.

« Ce n'est pas seulement parce qu'elle
« me priverait de mon fils, c'est parce
« qu'elle lui ravirait l'honneur de ser-
« vir son pays.

« Quel sort pour un habitant de nos
« montagnes, que de traîner une vie
« oisive au sein des plaisirs de l'Italie!
« Un Ecossais *sigisbé* de sa femme, s'il
« ne l'est pas de celle d'un autre! Inu-
« tile à sa famille, dont il n'est plus
« ni le guide ni l'appui! Tel que je
« connais Oswald, votre fille prendrait
« un grand empire sur lui. Je m'ap-
« plaudis donc de ce que son séjour
« actuel en France lui a évité l'occasion
« de voir miss Edgermond; et j'ose
« vous conjurer, mon ami, si je mou-
« rais avant le mariage de mon fils, de
« ne pas lui faire connaître votre fille
« aînée avant que votre fille cadette
« soit en âge de le fixer. Je crois notre
« liaison assez ancienne, assez sacrée
« pour attendre de vous cette marque
« d'affection. Dites à mon fils, s'il le

« fallait, mes volontés à cet égard; je
« suis sûr qu'il les respectera, et plus
« encore si j'avais cessé de vivre.

« Donnez aussi, je vous prie, tous
« vos soins à l'union d'Oswald avec
« Lucile. Quoiqu'elle soit bien enfant,
« j'ai démêlé dans ses traits, dans l'ex-
« pression de sa physionomie, dans le
« son de sa voix, la modestie la plus
« touchante. Voilà quelle est la femme
« vraiment Anglaise qui fera le bon-
« heur de mon fils; si je ne vis pas
« assez pour être témoin de cette
« union, je m'en réjouirai dans le ciel;
« quand nous y serons un jour réunis,
« mon cher ami, notre bénédiction et
« nos prières protègeront encore nos
« enfans.

« Tout à vous.

« NELVIL. »

Après cette lecture, Oswald garda le plus profond silence, ce qui laissa le

temps à M. Dickson de continuer ses longs discours sans être interrompu. Il admira la sagacité de son ami, qui avait si bien jugé miss Edgermond, quoiqu'il fût loin, disait-il, de pouvoir s'imaginer encore la conduite condamnable qu'elle a tenue depuis. Il prononça, au nom du père d'Oswald, qu'un tel mariage serait une offense mortelle à sa mémoire. Oswald apprit par lui que pendant son fatal séjour en France, un an après que cette lettre avait été écrite, en 1792, son père n'avait trouvé de consolations que chez lady Edgermond où il avait passé tout un été, et qu'il s'était occupé de l'éducation de Lucile qui lui plaisait singulièrement. Enfin sans art, mais aussi sans ménagement, M. Dickson attaqua le cœur d'Oswald par les endroits les plus sensibles.

C'était ainsi que tout se réunissait pour renverser le bonheur de Corinne absente, et n'ayant pour se défendre

que ses lettres qui la rappelaient de temps en temps au souvenir d'Oswald. Elle avait à combattre la nature des choses, l'influence de la patrie, le souvenir d'un père, la conjuration des amis en faveur des résolutions faciles et de la route commune, et le charme naissant d'une jeune fille qui semblait si bien en harmonie avec les espérances pures et calmes de la vie domestique.

LIVRE XVII.

CORINNE EN ÉCOSSE.

CHAPITRE PREMIER.

Corinne, pendant ce temps, s'était établie près de Venise dans une campagne sur le bord de la Brenta; elle voulait rester dans les lieux où elle avait vu Oswald pour la dernière fois, et d'ailleurs elle se croyait là plus près qu'à Rome des lettres d'Angleterre. Le prince Castel-Forte lui avait écrit pour lui offrir de venir la voir, et elle s'y était refusée. L'amitié qui régnait entre eux commandait la confiance; et s'il avait essayé de la détacher d'Oswald, s'il lui avait dit ce qui se dit, c'est que l'absence doit refroidir le sentiment, un tel mot prononcé sans réflexion eût

été pour Corinne comme un coup de poignard: elle aima donc mieux ne voir personne. Mais ce n'est pas une chose facile que de vivre seule, quand l'ame est ardente et la situation malheureuse. Les occupations de la solitude exigent toutes du calme dans l'esprit, et lorsqu'on est agité par l'inquiétude, une distraction forcée, quelqu'importune qu'elle pût être, vaudrait mieux que la continuité de la même impression. Si l'on peut deviner comment on arrive à la folie, c'est sûrement lorsqu'une seule pensée s'empare de l'esprit, et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées. Corinne était d'ailleurs une personne d'une imagination si vive, qu'elle se consumait elle-même quand ses facultés n'avaient plus d'aliment au dehors.

Quelle vie succédait à celle qu'elle venait de mener pendant près d'une année! Oswald était auprès d'elle presque tout le jour: il suivait tous ses mou-

vemens ; il accueillait avidement chacune de ses paroles ; son esprit excitait celui de Corinne. Ce qu'il y avait d'analogie, ce qu'il y avait de différence entre eux, animait également leur entretien ; enfin Corinne voyait sans cesse ce regard si tendre, si doux et si constamment occupé d'elle. Quand la moindre inquiétude la troublait, Oswald prenait sa main, il la serrait contre son cœur, et le calme, et plus que le calme, une espérance vague et délicieuse renaissait dans l'ame de Corinne. Maintenant rien que d'aride au dehors, rien que de sombre au fond du cœur ; elle n'avait d'autre événement, d'autre variété dans sa vie que les lettres d'Oswald, et l'irrégularité de la poste pendant l'hiver excitait chaque jour en elle le tourment de l'attente ; et souvent cette attente était trompée. Elle se promenait tous les matins sur le bord du canal, dont les eaux sont assoupies sous le poids des larges feuilles appelées

CHAPITRE II.

QUAND Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M. Dickson, il fut long-temps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le cœur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c'était une alternative si cruelle, qu'il invoqua mille fois la mort pour y échapper; enfin il fit encore ce qu'il avait fait tant de fois, il recula l'instant de la décision, et se dit qu'il irait en Italie, pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourmens et du parti qu'il devait prendre. Il croyait que son devoir l'obligeait à ne pas épouser Corinne. Il était libre de ne jamais s'unir à Lucile. Mais de quelle manière pou-

vait-il passer sa vie avec son amie? Fallait-il lui sacrifier son pays ou l'entraîner en Angleterre, sans égard pour sa réputation ni pour son sort? Dans cette perplexité douloureuse, il serait parti pour Venise, si, de mois en mois, on n'avait pas répandu le bruit que son régiment allait être embarqué; il serait parti pour apprendre à Corinne ce qu'il ne pouvait encore se résoudre à lui écrire.

Cependant le ton de ses lettres fut nécessairement altéré. Il ne voulait pas écrire ce qui se passait dans son ame; mais il ne pouvait plus s'exprimer avec le même abandon. Il avait résolu de cacher à Corinne les obstacles qu'il rencontrait dans le projet de la faire reconnaître, parce qu'il espérait y réussir encore avec le temps, et ne voulait pas l'aigrir inutilement contre sa belle-mère. Divers genres de réticences rendaient ses lettres plus courtes : il les remplissait de sujets étrangers, il ne

disait rien sur ses projets futurs; enfin, une autre que Corinne eût été certaine de ce qui se passait dans le cœur d'Oswald; mais un sentiment passionné rend à la fois plus pénétrante et plus crédule. Il semble que dans cet état on ne puisse rien voir que d'une manière surnaturelle. On découvre ce qui est caché, et l'on se fait illusion sur ce qui est clair : car l'on est révolté de l'idée que l'on souffre à ce point, sans que rien d'extraordinaire en soit la cause, et qu'un tel désespoir est produit par des circonstances très-simples.

Oswald était très-malheureux et de sa situation personnelle et de la peine qu'il devait causer à celle qu'il aimait; et ses lettres exprimaient de l'irritation, sans en dire la cause. Il reprochait à Corinne, par une bizarrerie singulière, la douleur qu'il éprouvait, comme si elle n'eût pas été mille fois plus à plaindre que lui; enfin il bouleversait entièrement l'ame de son amie. Elle n'était

plus maîtresse d'elle-même : son esprit se troublait, ses nuits étaient remplies par les images les plus funestes; le jour elles ne se dissipaient pas, et l'infortunée Corinne ne pouvait croire que cet Oswald, qui écrivait des lettres si dures, si agitées, si amères, fût celui qu'elle avait connu si généreux et si tendre : elle ressentait un désir irrésistible de le revoir encore et de lui parler. —Que je l'entende, s'écriait-elle, qu'il me dise que c'est lui qui peut déchirer ainsi sans pitié celle dont la moindre peine affligeait jadis si vivement son cœur; qu'il me le dise, et je me soumettrai à la destinée. Mais une puissance infernale inspire sans doute un tel langage. Ce n'est pas Oswald, non, ce n'est pas Oswald qui m'écrit. On m'a calomniée dans son cœur; enfin il y a quelque perfidie, quand il y a tant de malheur. —

Un jour, Corinne prit la résolution d'aller en Ecosse, si toutefois l'on peut

appeler une résolution la douleur impétueuse qui force à changer de situation à tout prix; elle n'osait écrire à personne qu'elle partait; elle n'avait pu se déterminer à le dire même à Thérésine, et elle se flattait toujours d'obtenir, de sa propre raison, de rester. Seulement elle soulageait son imagination par le projet d'un voyage, par une pensée différente de celle de la veille, par un peu d'avenir mis à la place des regrets. Elle était incapable d'aucune occupation. La lecture lui était devenue impossible, la musique ne lui causait qu'un tressaillement douloureux, et le spectacle de la nature, qui porte à la rêverie, redoublait encore sa peine. Cette personne si vive passait les jours entiers immobile, ou du moins sans aucun mouvement extérieur. Les tourmens de son ame ne se trahissaient plus que par sa mortelle pâleur. Elle regardait sa montre à chaque instant, espérant qu'une heure

était passée, et ne sachant pas cependant pourquoi elle désirait que l'heure changeât de nom, puisqu'elle n'amenait rien de nouveau qu'une nuit sans sommeil, suivie d'un jour plus douloureux encore.

Un soir qu'elle se croyait prête à partir, une femme fit demander à la voir : elle la reçut, parce qu'on lui dit que cette femme paraissait le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite, le visage défiguré par une affreuse maladie, vêtue de noir et couverte d'un voile, pour dérober, s'il était possible, sa vue à ceux dont elle approchait. Cette femme ainsi maltraitée par la nature se chargeait de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement et avec une sécurité touchante des secours pour les pauvres; Corinne lui donna beaucoup d'argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme qui s'était résignée à son sort

regardait avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui semblait cependant accablée par le malheur. — Mon Dieu! madame, lui dit-elle, je voudrais bien que vous fussiez aussi calme que moi. — Quel mot adressé par une femme, dans cet état, à la plus brillante personne d'Italie, qui succombait au désespoir !

Ah! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les ames ardentes! Qu'elles sont heureuses celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitans de la terre ne sont pas dignes! Mais le temps n'en était pas encore venu pour Corinne; il lui fallait encore des illusions, elle voulait encore du bonheur; elle priait, mais elle n'était pas encore résignée. Ses rares talens, la gloire qu'elle avait acquise, lui donnaient encore trop d'intérêt pour elle-même. Ce n'est qu'en se détachant de tout dans

ce monde qu'on peut renoncer à ce qu'on aime; tous les autres sacrifices précèdent celui-là, et la vie peut être depuis long-temps un désert, sans que le feu qui l'a dévastée soit éteint.

Enfin, au milieu des doutes et des combats qui renversaient et renouvelaient sans cesse le plan de Corinne, elle reçut une lettre d'Oswald, qui lui annonçait que son régiment devait s'embarquer dans six semaines, et qu'il ne pouvait profiter de ce temps pour aller à Venise, parce qu'un colonel qui s'éloignerait dans un pareil moment se perdrait de réputation. Il ne restait à Corinne que le temps d'arriver en Angleterre avant que lord Nelvil s'éloignât d'Europe, et peut-être pour toujours. Cette crainte acheva de décider son départ. Il faut plaindre Corinne, car elle n'ignorait pas tout ce qu'il y avait d'inconsidéré dans sa démarche : elle se jugeait plus sévèrement que personne; mais quelle femme aurait le droit de je-

ter *la première pierre* à l'infortunée qui ne justifie point sa faute, qui n'en espère aucune jouissance, mais fuit d'un malheur à l'autre, comme si des fantômes effrayans la poursuivaient de toutes parts?

Voici les dernières lignes de sa lettre au prince Castel-Forte : « Adieu, mon « fidèle protecteur, adieu, mes amis « de Rome, adieu, vous tous avec qui « j'ai passé des jours si doux et si fa- « ciles. C'en est fait, la destinée m'a « frappée; je sens en moi sa blessure « mortelle : je me débats encore ; mais « je succomberai. Il faut que je le re- « voie, croyez-moi, je ne suis pas res- « ponsable de moi-même; il y a dans « mon sein des orages que ma volonté « ne peut gouverner. Cependant j'ap- « proche du terme où tout finira pour « moi; ce qui se passe à présent est le « dernier acte de mon histoire, après « viendra la pénitence et la mort. Bi- « zarre confusion du cœur humain!

« Dans ce moment même où je me con-
« duis comme une personne si passion-
« née, j'aperçois cependant les ombres
« du déclin dans l'éloignement, et je
« crois entendre une voix divine qui
« me dit : — *Infortunée, encore ces*
« *jours d'agitation et d'amour, et je*
« *t'attends dans le repos éternel.* — O
« mon Dieu ! accordez-moi la présence
« d'Oswald encore une fois, une der-
« nière fois. Le souvenir de ses traits
« s'est comme obscurci par mon déses-
« poir. Mais n'avait-il pas quelque chose
« de divin dans le regard ? Ne semblait-
« il pas, quand il entrait, qu'un air bril-
« lant et pur annonçait son approche ?
« Mon ami, vous l'avez vu se placer
« près de moi, m'entourer de ses soins,
« me protéger par le respect qu'il ins-
« pirait pour son choix. Ah ! comment
« exister sans lui ? Pardonnez mon in-
« gratitude. Dois-je reconnaître ainsi la
« constante et noble affection que vous
« m'avez toujours témoignée ? Mais

« je ne suis plus digne de rien, et je
« passerais pour insensée, si je n'avais
« pas le triste don d'observer moi-
« même ma folie. Adieu donc,
« adieu. »

CHAPITRE III.

Combien elle est malheureuse la femme délicate et sensible qui commet une grande imprudence, qui la commet pour un objet dont elle se croit moins aimée, et n'ayant qu'elle-même pour soutien de ce qu'elle fait! Si elle hasardait sa réputation et son repos pour rendre un grand service à celui qu'elle aime, elle ne serait point à plaindre. Il est si doux de se dévouer; il y a dans l'ame tant de délices quand on brave tous les périls pour sauver une vie qui nous est chère, pour soulager la douleur qui déchire un cœur ami du nôtre; mais traverser ainsi seule des pays inconnus, arriver sans être attendue, rougir d'abord, devant ce qu'on aime, de la preuve même d'amour qu'on lui

donne; risquer tout parce qu'on le veut, et non parce qu'un autre vous le demande, quel pénible sentiment! quelle humiliation digne pourtant de pitié! car tout ce qui vient d'aimer en mérite. Que serait-ce si l'on compromettait ainsi l'existence des autres, si l'on manquait à des devoirs envers des liens sacrés? Mais Corinne était libre; elle ne sacrifiait que sa gloire et son repos. Il n'y avait point de raison, point de prudence dans sa conduite, mais rien qui pût offenser une autre destinée que la sienne, et son funeste amour ne perdait qu'elle-même.

En débarquant en Angleterre, Corinne sut par les papiers publics que le départ du régiment de lord Nelvil était encore retardé. Elle ne vit à Londres que la société du banquier auquel elle était recommandée sous un nom supposé. Il s'intéressa d'abord à elle, et s'empressa, ainsi que sa femme et sa fille, à lui rendre tous les services

imaginables. Elle tomba dangereusement malade en arrivant, et pendant quinze jours ses nouveaux amis la soignèrent avec la bienveillance la plus tendre. Elle apprit que lord Nelvil était en Ecosse, mais qu'il devait revenir dans peu de jours à Londres, où son régiment se trouvait alors. Elle ne savait comment se résoudre à lui annoncer qu'elle était en Angleterre. Elle ne lui avait point écrit son départ; et son embarras était tel à cet égard, que depuis un mois Oswald n'avait point reçu de ses lettres. Il commençait à s'en inquiéter vivement : il l'accusait de légèreté, comme s'il avait eu le droit de s'en plaindre En arrivant à Londres, il alla d'abord chez son banquier, où il espérait trouver des lettres d'Italie; on lui dit qu'il n'y en avait point. Il sortit, et comme il réfléchissait avec peine sur ce silence, il rencontra M. Edgermond qu'il avait vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne. —

Je n'en sais point, répondit lord Nelvil avec humeur. — Oh! je le crois bien, reprit M. Edgermond, ces Italiennes oublient toujours les étrangers dès qu'elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s'en affliger; elles seraient trop aimables si elles avaient de la constance unie à tant d'imagination. Il faut bien qu'il reste quelque avantage à nos femmes. — Il lui serra la main en parlant ainsi, et prit congé de lui pour retourner dans la principauté de Galles, son séjour habituel; mais il avait en peu de mots pénétré de tristesse le cœur d'Oswald. — J'ai tort, se disait-il à lui-même, j'ai tort de vouloir qu'elle me regrette, puisque je ne puis me consacrer à son bonheur. Mais oublier si vite ce qu'on a aimé, c'est flétrir le passé au moins autant que l'avenir. —

Au moment où lord Nelvil avait su la volonté de son père, il s'était résolu à ne point épouser Corinne; mais il avait

aussi formé le dessein de ne pas revoir Lucile. Il était mécontent de l'impression trop vive qu'elle avait faite sur lui, et se disait qu'étant condamné à faire tant de mal à son amie, il fallait au moins lui garder cette fidélité de cœur qu'aucun devoir ne lui ordonnait de sacrifier. Il se contenta d'écrire à Lady Edgermond pour lui renouveler ses sollicitations, relativement à l'existence de Corinne ; mais elle refusa constamment de lui répondre à cet égard, et lord Nelvil comprit par ses entretiens avec M. Dickson, l'ami de lady Edgermond, que le seul moyen d'obtenir d'elle ce qu'il désirait serait d'épouser sa fille ; car elle pensait que Corinne pouvait nuire au mariage de sa sœur, si elle reprenait son vrai nom, et si sa famille la reconnaissait. Corinne ne se doutait point encore de l'intérêt que Lucile avait inspiré à lord Nelvil. La destinée lui avait jusqu'alors épargné cette douleur. Jamais cependant elle n'avait été plus digne de lord Nelvil,

que dans le moment même où le sort la séparait de lui. Elle avait pris pendant sa maladie, au milieu des négocians simples et honnêtes chez qui elle était, un véritable goût pour les mœurs et les habitudes anglaises. Le petit nombre de personnes qu'elle voyait dans la famille qui l'avait reçue, n'étaient distinguées d'aucune manière, mais possédaient une force de raison et une justesse d'esprit remarquables. On lui témoignait une affection moins expansive que celle à laquelle elle était accoutumée, mais qui se faisait connaître à chaque occasion par de nouveaux services. La sévérité de lady Edgermond, l'ennui d'une petite ville de province lui avaient fait une cruelle illusion sur tous ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avait renoncé, et elle s'y rattachait dans une circonstance où, pour son bonheur du moins, il n'était peut-être plus à désirer qu'elle éprouvât ce sentiment.

CHAPITRE III.

Un soir la famille qui comblait Corinne de marques d'amitié et d'intérêt, la pressa vivement de venir voir jouer madame Siddons dans *Isabelle ou le fatal Mariage*, l'une des pièces du théâtre anglais où cette actrice déploie le plus admirable talent. Corinne s'y refusa long-temps. Mais enfin se rappelant que lord Nelvil avait souvent comparé sa manière de déclamer avec celle de madame Siddons, elle eut la curiosité de l'entendre, et se rendit voilée dans une petite loge d'où elle pouvait tout voir sans être vue. Elle ne savait pas que lord Nelvil était arrivé la veille à Londres; mais elle craignait d'être aperçue par un Anglais qui l'aurait connue en Italie. La noble figure et

la profonde sensibilité de l'actrice captivèrent tellement l'attention de Corinne, que, pendant les premiers actes, ses yeux ne se détournèrent pas du théâtre. La déclamation anglaise est plus propre qu'aucune autre à remuer l'ame, quand un beau talent en fait sentir la force et l'originalité. Il y a moins d'art, moins de convenu qu'en France; l'impression qu'elle produit est plus immédiate; le désespoir véritable s'exprimerait ainsi; et la nature des pièces et le genre de la versification, plaçant l'art dramatique à moins de distance de la vie réelle, l'effet qu'il produit est plus déchirant. Il faut d'autant plus de génie pour être un grand acteur en France, qu'il y a fort peu de liberté pour la manière individuelle, tant les règles générales prennent d'espace (8. Mais en Angleterre on peut tout risquer, si la nature l'inspire. Ces longs gémissemens, qui paraissent ridicules quand on les raconte, font tressaillir quand

on les entend. L'actrice la plus noble dans ses manières, madame Siddons, ne perd rien de sa dignité quand elle se prosterne contre terre. Il n'y a rien qui ne puisse être admirable, quand une émotion intime y entraîne, une émotion qui part du centre de l'ame et domine celui qui la ressent plus encore que celui qui en est témoin. Il y a chez les diverses nations une façon différente de jouer la tragédie ; mais l'expression de la douleur s'entend d'un bout du monde à l'autre ; et depuis le sauvage jusqu'au roi, il y a quelque chose de semblable dans tous les hommes, alors qu'ils sont vraiment malheureux.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, Corinne remarqua que tous les regards se tournaient vers une loge, et dans cette loge elle vit lady Edgermond et sa fille; car elle ne douta pas que ce ne fût Lucile, bien que depuis sept ans elle fût singulièrement embellie.

La mort d'un parent très-riche de lord Edgermond avait obligé lady Edgermond à venir à Loudres pour y régler les affaires de la succession. Lucile s'était plus parée qu'à l'ordinaire en venant au spectacle; et depuis long-temps, même en Angleterre où les femmes sont si belles, il n'avait paru une personne aussi remarquable. Corinne fut douloureusement surprise en la voyant : il lui parut impossible qu'Oswald pût résister à la séduction d'une telle figure. Elle se compara dans sa pensée avec elle, et se trouva tellement inférieure, elle s'exagéra tellement, s'il était possible de se l'exagérer, le charme de cette jeunesse, de cette blancheur, de ces cheveux blonds, de cette innocente image du printemps de la vie, qu'elle se sentit presque humiliée de lutter par le talent, par l'esprit, par les dons acquis enfin, ou du moins perfectionnés, avec ces grâces prodiguées par la nature elle-même.

Tout à coup elle aperçut, dans la loge opposée, lord Nelvil dont les regards étaient fixés sur Lucile. Quel moment pour Corinne! Elle revoyait, pour la première fois, ces traits qui l'avaient tant occupée; ce visage qu'elle cherchait dans son souvenir à chaque instant, bien qu'il n'en fût jamais effacée; elle le revoyait, et c'était lorsque Lucile occupait seule Oswald. Sans doute il ne pouvait soupçonner la présence de Corinne; mais si ses yeux s'étaient dirigés par hasard sur elle, l'infortunée en aurait tiré quelques présages de bonheur. Enfin mad. Siddons reparut, et lord Nelvil se tourna vers le théâtre pour la considérer. Corinne alors respira plus à l'aise, et se flatta qu'un simple mouvement de curiosité avait attiré l'attention d'Oswald sur Lucile. La pièce devenait à tous les momens plus touchante, et Lucile était baignée de pleurs, qu'elle cherchait à cacher en se retirant dans le fond de sa loge. Alors

Oswald la regarda de nouveau avec plus d'intérêt encore que la première fois. Enfin il arriva ce moment terrible où Isabelle, s'étant échappée des mains des femmes qui veulent l'empêcher de se tuer, rit, en se donnant un coup de poignard, de l'inutilité de leurs efforts. Ce rire du désespoir est l'effet le plus difficile et le plus remarquable que le jeu dramatique puisse produire; il émeut bien plus que les larmes : cette amère ironie du malheur est son expression la plus déchirante. Qu'elle est terrible la souffrance du cœur, quand elle inspire une si barbare joie, quand elle donne, à l'aspect de son propre sang, le contentement féroce d'un sauvage ennemi qui se serait vengé !

Alors sans doute Lucile fut tellement attendrie que sa mère s'en alarma, car on la vit se retourner avec inquiétude de son côté : Oswald se leva comme s'il voulait aller vers elle; mais bientôt après il se rassit. Corinne eut

quelque joie de ce second mouvement; mais elle se dit en soupirant : — Lucile ma sœur, qui m'était si chère autrefois, est jeune et sensible; dois-je vouloir lui ravir un bien dont elle pourrait jouir sans obstacle, sans que celui qu'elle aimerait lui fît aucun sacrifice? — La pièce finie, Corinne voulut laisser sortir tout le monde avant de s'en aller, de peur d'être reconnue, et elle se mit derrière une petite ouverture de sa loge d'où elle pouvait apercevoir ce qui se passait dans le corridor. Au moment où Lucile sortit, la foule se rassembla pour la voir, et l'on entendait de tous les côtés des exclamations sur sa ravissante figure. Lucile se troublait de plus en plus. Lady Edgermond, infirme et malade, avait de la peine à fendre la presse, malgré les soins de sa fille et les égards qu'on leur témoignait; mais elles ne connaissaient personne, et nul homme par conséquent n'osait les aborder. Lord Nelvil voyant leur em-

barras se hâta de s'approcher d'elles. Il offrit un bras à Lady Edgermond et l'autre à Lucile, qui le prit timidement en baissant la tête et rougissant à l'excès. Ils passèrent ainsi devant Corinne : Oswald n'imaginait pas que sa pauvre amie fût témoin d'un spectacle si douloureux pour elle ; car il avait une légère nuance d'orgueil en conduisant ainsi la plus belle personne d'Angleterre à travers les admirateurs sans nombre qui suivaient ses pas.

CHAPITRE V.

Corinne revint chez elle cruellement troublée, et ne sachant point quelle résolution elle prendrait, comment elle ferait connaître à lord Nelvil son arrivée, et ce qu'elle lui dirait pour la motiver; car à chaque instant elle perdait de sa confiance dans le sentiment de son ami, et il lui semblait quelquefois que c'était un étranger qu'elle allait revoir, un étranger qu'elle aimait avec passion, mais qui ne la reconnaîtrait plus. Elle envoya chez lord Nelvil le lendemain au soir, et elle apprit qu'il était chez lady Edgermond: le jour suivant, la même réponse lui fut rapportée; mais on lui dit aussi que lady Edgermond était malade, et qu'elle repartirait pour sa terre dès qu'elle se-

rait guérie. Corinne attendait ce moment pour faire savoir à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre; mais tous les soirs elle sortait, passait devant la maison de lady Edgermond, et voyait à sa porte la voiture d'Oswald. Un inexprimable serrement de cœur l'oppressait; et retournant chez elle, elle recommençait le lendemain la même course pour éprouver la même douleur. Corinne avait tort cependant, quand elle se persuadait qu'Oswald allait chez lady Edgermond dans l'intention d'épouser sa fille.

Le jour du spectacle, lady Edgermond lui avait dit, pendant qu'il la conduisait à sa voiture, que la succession du parent de lord Edgermond, qui était mort dans l'Inde, concernait Corinne autant que sa fille, et qu'elle le priait en conséquence de passer chez elle pour se charger de faire parvenir en Italie les divers arrangemens qu'elle voulait prendre à cet égard. Oswald

promit d'y aller, et il lui sembla que, dans cet instant, la main de Lucile qu'il tenait avait tremblé. Le silence de Corinne pouvait lui faire croire qu'il n'était plus aimé, et l'émotion de cette jeune fille devait lui donner l'idée qu'il l'intéressait au fond du cœur. Cependant il n'avait pas l'idée de manquer à la promesse qu'il avait donnée à Corinne, et l'anneau qu'elle possédait était un gage assuré que jamais il n'en épouserait une autre sans son consentement. Il retourna chez lady Edgermond le lendemain pour soigner les intérêts de Corinne; mais lady Edgermond était si malade, et sa fille tellement inquiète de se trouver ainsi seule à Londres, sans aucun parent (M. Edgermond n'y étant pas), sans savoir seulement à quel médecin il fallait s'adresser, qu'Oswald crut de son devoir envers l'amie de son père de consacrer tout son temps à la soigner.

Lady Edgermond, naturellement

âpre et fière, semblait ne s'adoucir que pour Oswald : elle le laissait venir tous les jours chez elle, sans qu'il prononçât un seul mot qui pût faire supposer l'intention d'épouser sa fille. Le nom et la beauté de Lucile en faisaient l'un des plus brillans partis de l'Angleterre; et depuis qu'elle avait paru au spectacle, et qu'on la savait à Londres, sa porte était assiégée par les visites des plus grands seigneurs du pays. Lady Edgermond refusait constamment de recevoir personne : elle ne sortait jamais et ne recevait que lord Nelvil. Comment n'aurait-il pas été flatté d'une conduite si délicate? Cette générosité silencieuse qui s'en remettait à lui sans rien demander, sans se plaindre de rien, le touchait vivement, et cependant chaque fois qu'il allait dans la maison de lady Edgermond, il craignait que sa présence ne fût interprétée comme un engagement. Il aurait cessé d'y aller, dès que les intérêts de Co-

rinne ne l'y attiraient plus, si lady Edgermond avait recouvré sa santé. Mais au moment où on la croyait mieux, elle retomba malade de nouveau, plus dangereusement que la première fois; et si elle était morte dans ce moment, Lucile n'aurait eu à Londres d'autre appui qu'Oswald, puisque sa mère ne formait de relations avec personne.

Lucile ne s'était pas permise un seul mot qui pût faire croire à lord Nelvil qu'elle le préférait; mais il pouvait le supposer quelquefois par une altération légère et subite dans la couleur de son teint, par des yeux trop promptement baissés, par une respiration plus rapide; enfin il étudiait le cœur de cette jeune fille avec un intérêt curieux et tendre, et sa complète réserve lui laissait toujours du doute et de l'incertitude sur la nature de ses sentimens. Le plus haut point de la passion, et l'éloquence qu'elle inspire, ne suffisent pas encore à l'imagination; on désire toujours

quelque chose de plus, et, ne pouvant l'obtenir, l'on se refroidit et on se lasse, tandis que la faible lueur qu'on aperçoit à travers les nuages, tient long-temps la curiosité en suspens, et semble promettre dans l'avenir de nouveaux sentimens et des découvertes nouvelles. Cette attente cependant n'est point satisfaite; et quand on sait à la fin ce que cache tout ce charme du silence et de l'inconnu, le mystère aussi se flétrit, et l'on en revient à regretter l'abandon et le mouvement d'un caractère animé. Hélas! de quelle manière prolonger cet enchantement du cœur, ces délices de l'ame, que la confiance et le doute, le bonheur et le malheur dissipent également à la longue, tant les jouissances célestes sont étrangères à notre destinée! Elles traversent notre cœur quelquefois, seulement pour nous rappeler notre origine et notre espoir.

Lady Edgermond se trouvant mieux fixa son départ à deux jours de là, pour

aller en Écosse, où elle voulait visiter la terre de lord Edgermond, qui était voisine de celle de lord Nelvil. Elle s'attendait qu'il lui proposerait de l'y accompagner, puisqu'il avait annoncé le projet de retourner en Écosse avant le départ de son régiment. Mais il n'en dit rien. Lucile le regarda dans ce moment, et néanmoins il se tut. Elle se hâta de se lever, et s'approcha de la fenêtre. Peu de momens après, lord Nelvil prit un prétexte pour aller vers elle, et il lui sembla que ses yeux étaient mouillés de pleurs: il en fut ému, soupira, et l'oubli dont il accusait son amie revenant de nouveau à sa mémoire, il se demanda si cette jeune fille n'était pas plus capable que Corinne d'un sentiment fidèle.

Oswald cherchait à réparer la peine qu'il venait de causer à Lucile. On a tant de plaisir à ramener la joie sur un visage encore enfant! Le chagrin n'est pas fait pour ces physionomies où la

réflexion même n'a point encore laissé de traces. Le régiment de lord Nelvil devait être passé en revue le lendemain matin à Hydepark; il demanda donc à lady Edgermond si elle voulait y aller en calèche avec sa fille, et si elle lui permettrait, après la revue, de faire une promenade à cheval avec Lucile, à côté de sa voiture. Lucile avait dit une fois qu'elle avait grande envie de monter à cheval. Elle regarda sa mère avec une expression toujours soumise, mais où l'on pouvait remarquer cependant le désir d'obtenir un consentement. Lady Edgermond se recueillit quelques instans; puis tendant à lord Nelvil sa faible main qui dépérissait chaque jour davantage, elle lui dit: — Si vous le demandez, mylord, j'y consens. —Ces mots firent tant d'impression sur Oswald, qu'il allait renoncer lui-même à ce qu'il avait proposé : mais tout à coup Lucile, avec une vivacité qu'elle n'avait pas encore montrée, prit la

main de sa mère, et la baisa pour la remercier. Lord Nelvil alors n'eut pas le courage de priver d'un amusement cette innocente créature, qui menait une vie si solitaire et si triste.

CHAPITRE VI.

Corinne, depuis quinze jours, ressentait l'anxiété la plus cruelle : chaque matin elle hésitait si elle écrirait à lord Nelvil pour lui apprendre où elle était, et chaque soir se passait dans l'inexprimable douleur de le savoir chez Lucile. Ce qu'elle souffrait le soir la rendait plus timide pour le lendemain. Elle rougissait d'apprendre à celui qui ne l'aimait peut-être plus la démarche inconsidérée qu'elle avait faite pour lui. — Peut-être, se disait-elle souvent, tous les souvenirs d'Italie sont-ils effacés de sa mémoire? Peut-être n'a-t-il plus besoin de trouver dans les femmes un esprit supérieur, un cœur passionné? Ce qui lui plaît à présent, c'est l'admirable beauté de seize ans, l'expression

angélique de cet âge, l'ame timide et neuve qui consacre à l'objet de son choix les premiers sentimens qu'elle ait jamais éprouvés. —

L'imagination de Corinne était tellement frappée des avantages de sa sœur, qu'elle avait presque honte de lutter avec de tels charmes. Il lui semblait que le talent même était une ruse, l'esprit une tyrannie, la passion une violence à côté de cette innocence désarmée; et bien que Corinne n'eût pas encore vingt-huit ans, elle pressentait déjà cette époque de la vie où les femmes se défient avec tant de douleur de leurs moyens de plaire. Enfin la jalousie et une timidité fière se combattaient dans son ame; elle renvoyait de jour en jour le moment tant craint, et tant désiré, où elle devait revoir Oswald. Elle apprit que son régiment serait passé en revue le lendemain à Hydepark, et elle résolut d'y aller. Elle pensa qu'il était possible que Lucile

s'y trouvât, et elle s'en fiait à ses propres yeux pour juger des sentimens d'Oswald. D'abord elle avait l'idée de se parer avec soin, et de se montrer ensuite subitement à lui; mais en commençant sa toilette, ses cheveux noirs, son teint un peu bruni par le soleil d'Italie, ses traits prononcés, mais dont elle ne pouvait pas juger l'expression en se regardant, lui inspirèrent du découragement sur ses charmes. Elle voyait toujours dans son miroir le visage aërien de sa sœur, et rejetant loin d'elle toutes les parures qu'elle avait essayées, elle se revêtit d'une robe noire à la vénitienne, couvrit son visage et sa taille avec la mante qu'on porte dans ce pays, et se jeta ainsi dans le fond d'une voiture.

A peine fut-elle dans Hydepark, qu'elle vit paraître Oswald à la tête de son régiment. Il avait dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure du monde; il conduisait son

cheval avec une grâce et une dextérité parfaites. La musique qu'on entendait avait quelque chose de fier et de doux tout à la fois, qui conseillait noblement le sacrifice de la vie. Une multitude d'hommes élégamment et simplement vêtus, des femmes belles et modestes portaient sur leur visage, les uns l'empreinte des vertus mâles, les autres des vertus timides. Les soldats du régiment d'Oswald semblaient le regarder avec confiance et dévouement. On joua le fameux air, *Dieu sauve le roi*, qui touche si profondément tous les cœurs en Angleterre. Et Corinne s'écria : — Oh! respectable pays qui deviez être ma patrie, pourquoi vous ai-je quitté? Qu'importait plus ou moins de gloire personnelle, au milieu de tant de vertus; et quelle gloire valait celle, ô Nelvil, d'être ta digne épouse! —

Les instrumens militaires qui se firent entendre retracèrent à Corinne les dangers qu'Oswald allait courir. Elle

le regarda long-temps sans qu'il pût l'apercevoir, et se disait, les yeux pleins de larmes : — Qu'il vive, quand ce ne serait pas pour moi. O mon Dieu! c'est lui qu'il faut conserver. — Dans ce moment, la voiture de lady Edgermond arriva; lord Nelvil la salua respectueusement, en baissant devant elle la pointe de son épée. Cette voiture passa et repassa plusieurs fois. Tous ceux qui voyaient Lucile l'admiraient; Oswald la considérait avec des regards qui perçaient le cœur de Corinne. L'infortunée les connaissait ces regards : ils avaient été tournés sur elle.

Les chevaux que lord Nelvil avait prêtés à Lucile parcouraient avec la plus brillante vitesse les allées de Hydepark, tandis que la voiture de Corinne s'avançait lentement, presque comme un convoi funèbre, derrière les coursiers rapides et leur bruit tumultueux. — Ah! ce n'était pas ainsi, pensait Corinne, non, ce n'était pas

ainsi que je me rendais au Capitole la première fois que je l'ai rencontré : il m'a précipitée du char de triomphe dans l'abîme des douleurs. Je l'aime, et toutes les joies de la vie ont disparu. Je l'aime, et tous les dons de la nature sont flétris. Pardonnez-lui, mon Dieu! quand je ne serai plus. — Oswald passait à cheval, à côté de la voiture où était Corinne. La forme italienne de l'habit noir qui l'enveloppait le frappa singulièrement. Il s'arrêta, fit le tour de cette voiture, revint sur ses pas pour la revoir encore, et tâcha d'apercevoir quelle était la femme qui s'y tenait cachée. Le cœur de Corinne battait pendant ce temps avec une extrême violence, et tout ce qu'elle redoutait, c'était de s'évanouir, et d'être ainsi découverte; mais elle résista cependant à son émotion, et lord Nelvil perdit l'idée qui l'avait d'abord occupé. Quand la revue fut finie, Corinne, pour ne pas attirer davantage l'attention d'Os-

wald, descendit de voiture pendant qu'il ne pouvait la voir, et se plaça derrière les arbres et la foule, de manière à n'être pas aperçue. Oswald alors s'approcha de la calèche de lady Edgermond, et lui montrant un cheval très-doux que ses gens avaient amené, il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit, en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil était descendu de cheval, il parlait chapeau bas, à la portière de lady Edgermond, avec une expression si respectueuse et si sensible en même temps, que Corinne n'y voyait que trop un attachement pour la mère, animé par l'attrait qu'inspirait la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avait un habit de cheval qui dessinait à ravir l'élégance de sa taille; sur sa tête, un chapeau noir, orné de plumes blanches, et ses beaux cheveux blonds,

légers comme l'air, tombaient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main de manière que Lucile pût y poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s'attendait que ce serait un de ses gens qui lui rendrait ce service. Elle rougit en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant, et s'élança si légèrement à cheval, que tous ses mouvemens donnaient l'idée d'une de ces sylphides que l'imagination nous peint avec des couleurs si délicates. Elle partit au galop. Oswald la suivit, et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. A l'instant lord Nelvil l'arrêta, examina la bride et le mords avec une aimable anxiété. Une autre fois il crut à tort que le cheval s'emportait, il devint pâle comme la mort, et poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur, dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit et se précipita devant elle.

Lucile, ne pouvant plus retenir son cheval, frémissait à son tour de renverser Oswald; mais d'une main il saisit la bride, et de l'autre il soutint Lucile, qui en sautant s'appuya légèrement sur lui.

Que fallait-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d'Oswald pour Lucile? Ne voyait-elle pas tous les signes d'intérêt qu'il lui avait autrefois prodigués? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyait-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu'il n'en avait dans le temps de son amour pour elle? Deux fois elle tira l'anneau de son doigt; elle était prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d'Oswald; et l'espoir de mourir à l'instant même l'encourageait dans cette résolution. Mais quelle est la femme, née même sous le soleil du midi, qui peut, sans frissonner, attirer sur ses sentimens l'attention de la multitude. Bien-

5

tôt Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant, et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture. Comme elle traversait une allée solitaire, Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l'avait frappé, et l'impression qu'elle produisit sur lui cette fois fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l'émotion qu'il en ressentait au remords d'avoir été dans ce jour, pour la première fois, infidèle au fond de son cœur à l'image de Corinne; et, rentré chez lui, il prit à l'instant la résolution de repartir pour l'Écosse, puisque son régiment ne s'embarquait pas encore de quelque temps.

CHAPITRE VII.

Corinne retourna chez elle dans un état de douleur qui troublait sa raison, et dès ce moment ses forces furent pour jamais affaiblies. Elle résolut d'écrire à lord Nelvil pour lui apprendre, et son arrivée en Angleterre, et tout ce qu'elle avait souffert depuis qu'elle y était. Elle commença cette lettre d'abord remplie des plus amers reproches, et puis elle la déchira. — Que signifient les reproches en amour, s'écria-t-elle ; ce sentiment serait-il le plus intime, le plus pur, le plus généreux des sentimens, s'il n'était pas en tout involontaire ! Que ferai-je donc avec mes plaintes ? Une autre voix, un autre regard ont le secret de son ame ; tout n'est-il donc pas dit ? —Elle recommença sa lettre, et cette fois elle

voulut peindre à lord Nelvil la monotonie qu'il pourrait trouver dans son union avec Lucile. Elle essayait de lui prouver que, sans une parfaite harmonie de l'ame et de l'esprit, aucun bonheur de sentiment n'était durable; et puis elle déchira cette lettre encore plus vivement que la première. — S'il ne sait pas ce que je vaux, disait-elle, est-ce moi qui le lui apprendrai ? Et d'ailleurs dois-je parler ainsi de ma sœur? Est-il vrai qu'elle me soit inférieure autant que je cherche à me le persuader? Et quand elle le serait, est-ce à moi qui, comme une mère, l'ai pressée dans son enfance contre mon cœur, est-ce à moi qu'il appartiendrait de le dire? Ah! non, il ne faut pas vouloir ainsi son propre bonheur à tout prix. Elle passe, cette vie pendant laquelle on a tant de désirs; et, long-temps même avant la mort, quelque chose de doux et de rêveur nous détache par degrés de l'existence. —

Elle reprit encore une fois la plume, et ne parla que de son malheur ; mais en l'exprimant elle éprouvait une telle pitié d'elle-même, qu'elle couvrait son papier de ses larmes ! — Non, dit-elle encore, il ne faut pas envoyer cette lettre ; s'il y résiste, je le haïrai ; s'il y cède, je ne saurai pas s'il n'a pas fait un sacrifice, s'il ne conserve pas le souvenir d'une autre. Il vaut mieux le voir, lui parler, lui remettre cet anneau, gage de ses promesses ; et elle se hâta de l'envelopper dans une lettre où elle n'écrivit que ces mots : *Vous êtes libre*. Et mettant la lettre dans son sein, elle attendit que le soir approchât pour aller chez Oswald. Il lui sembla qu'en plein jour elle eût rougi devant tous ceux qui l'auraient regardée, et cependant elle voulait devancer le moment où lord Nelvil avait coutume d'aller chez lady Edgermond. A six heures donc elle partit, mais en tremblant comme une esclave condamnée. On a si peur de

ce qu'on aime quand une fois la confiance est perdue! Ah! l'objet d'une affection passionnée est à nos yeux, ou le protecteur le plus sûr, ou le maître le plus redoutable.

Corinne fit arrêter sa voiture devant la porte de lord Nelvil, et demanda d'une voix tremblante à l'homme qui ouvrait cette porte s'il était chez lui. *Depuis une demi-heure*, madame, répondit-il, *mylord est parti pour l'Ecosse.* Cette nouvelle serra le cœur de Corinne, elle tremblait de voir Oswald; mais cependant son ame allait au-devant de cette inexprimable émotion. L'effort était fait, elle se croyait près d'entendre sa voix, et il fallait maintenant prendre une nouvelle résolution pour le retrouver, attendre encore plusieurs jours, et condescendre à une démarche de plus. Néanmoins, à tout prix alors, Corinne voulait le revoir. Le lendemain donc, elle partit pour Edimbourg.

CHAPITRE VIII.

Avant de quitter Londres, lord Nelvil était retourné chez son banquier, et quand il sut qu'aucune lettre de Corinne n'était arrivée, il se demanda avec amertume s'il devait sacrifier un bonheur domestique, certain et durable, à une personne qui peut-être ne se ressouvenait plus de lui. Cependant il résolut d'écrire encore en Italie, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois depuis six semaines, pour demander à Corinne la cause de son silence, et pour lui déclarer encore que, tant qu'elle ne lui renverrait pas son anneau, il ne serait jamais l'époux d'une autre. Il fit son voyage dans des dispositions très-pénibles : il aimait Lucile presque sans la connaître, car il ne

lui avait pas entendu prononcer vingt paroles; mais il regrettait Corinne, et s'affligeait des circonstances qui les séparaient; tour à tour le charme timide de l'une le captivait; et il se retraçait la grace brillante, l'éloquence sublime de l'autre. Si dans ce moment il avait su que Corinne l'aimait plus que jamais, qu'elle avait tout quitté pour le suivre, il n'aurait jamais revu Lucile; mais il se croyait oublié; et réfléchissant sur le caractère de Lucile et de Corinne, il se disait qu'un extérieur froid et réservé cachait souvent les sentimens les plus profonds : il se trompait. Les ames passionnées se trahissent de mille manières, et ce que l'on contient toujours est bien faible.

Une circonstance vint ajouter encore à l'intérêt que Lucile inspirait à lord Nelvil. En retournant dans sa terre il passa si près de celle qui appartenait à lady Edgermond, que la curiosité l'y

conduisit. Il se fit ouvrir le cabinet où Lucile avait coutume de travailler. Ce cabinet était rempli par les souvenirs du temps que le père d'Oswald y avait passé près de Lucile pendant que son fils était en France. Elle avait élevé un piédestal de marbre à la place même où peu de mois avant sa mort il lui donnait des leçons, et sur ce piédestal était gravé : *A la mémoire de mon second père*. Enfin un livre était posé sur la table. Oswald l'ouvrit; il y reconnut le recueil des pensées de son père, et sur la première page il trouva ces mots écrits par son père lui-même : *A celle qui m'a consolé dans mes peines, à l'ame la plus pure, à la femme angélique qui fera la gloire et le bonheur de son époux*. Avec quelle émotion Oswald lut ces lignes où l'opinion de celui qu'il révérait était si vivement exprimée ! Il s'étonna du silence de Lucile envers lui sur les témoignages d'affection qu'elle avait reçus de son père. Il crut voir dans ce

silence la délicatesse la plus rare, la crainte de forcer son choix par l'idée d'un devoir, enfin il fut frappé de ces paroles : *A celle qui m'a consolé dans mes peines !* — C'est donc Lucile, s'écria-t-il, c'est elle qui a adouci le mal que je faisais à mon père, et je l'abandonnerais quand sa mère est mourante, quand elle n'aura plus que moi pour consolateur ! Ah ! Corinne, vous si brillante, si recherchée, avez-vous besoin, comme Lucile, d'un ami fidèle et dévoué ? — Elle n'était plus brillante, elle n'était plus recherchée, cette Corinne qui errait seule d'auberge en auberge, ne voyant pas même celui pour qui elle avait tout quitté, et n'ayant pas la force de s'en éloigner. Elle était tombée malade dans une petite ville à moitié chemin d'Edimbourg, et n'avait pu, malgré ses efforts, continuer sa route. Elle pensait souvent, pendant les longues nuits de ses souffrances, que, si elle était morte dans ce lieu, Théré-

sine seule aurait su son nom et l'aurait inscrit sur sa tombe. Quel changement, quel sort pour une femme qui ne pouvait faire un pas en Italie sans que la foule des hommages se précipitât sur ses pas! Et faut-il qu'un seul sentiment dépouille ainsi toute la vie? Enfin, après huit jours d'angoisses inexprimables, elle reprit sa triste route; car, bien que l'espérance de voir Oswald en fût le terme, il y avait tant de pénibles sentimens confondus avec cette vive attente, que son cœur n'en éprouvait qu'une inquiétude douloureuse. Avant d'arriver à la demeure de lord Nelvil, Corinne eut le désir de s'arrêter quelques heures dans la terre de son père qui n'en était pas éloignée, et où lord Edgermond avait ordonné que son tombeau fût placé. Elle n'y avait point été depuis ce temps, et elle n'avait passé dans cette terre qu'un mois, seule avec son père. C'était l'époque la plus heureuse de son séjour en Angleterre. Ces souvenirs lui

inspiraient le besoin de revoir cette habitation, et elle ne croyait pas que lady Edgermond dût y être déjà.

A quelques milles du château, Corinne aperçut sur le grand chemin une voiture renversée. Elle fit arrêter la sienne, et vit sortir de celle qui était brisée un vieillard très-effrayé de la chute qu'il venait de faire. Corinne se hâta de le secourir, et lui offrit de le conduire elle-même jusqu'à la ville voisine. Il accepta avec reconnaissance, et dit qu'il se nommait M. Dickson. Corinne reconnut ce nom qu'elle avait souvent entendu prononcer à lord Nelvil. Elle dirigea l'entretien de manière à faire parler ce bon vieillard sur le seul objet qui l'intéressait dans la vie. M. Dickson était l'homme du monde qui causait le plus volontiers; et ne se doutant pas que Corinne, dont il ignorait le nom, et qu'il prenait pour une Anglaise, eût aucun intérêt particulier dans les questions qu'elle lui faisait, il

se mit à dire tout ce qu'il savait avec le plus grand détail ; et comme il désirait de plaire à Corinne, dont les soins l'avaient touché, il fut indiscret pour l'amuser.

Il raconta comment il avait appris lui-même à lord Nelvil que son père s'était opposé d'avance au mariage qu'il voulait contracter maintenant, et fit l'extrait de la lettre qu'il lui avait remise, en répétant plusieurs fois ces mots qui perçaient le cœur de Corinne: *Son père lui a défendu d'épouser cette Italienne ; ce serait outrager sa mémoire que de braver sa volonté.*

M. Dickson ne se borna point encore à ces cruelles paroles; il affirma de plus qu'Oswald aimait Lucile, que Lucile l'aimait; que lady Edgermond souhaitait vivement ce mariage, mais qu'un engagement pris en Italie empêchait lord Nelvil d'y consentir. — Quoi! dit Corinne à M. Dickson, en tâchant de contenir le trouble affreux qui l'agitait,

vous croyez que c'est seulement à cause de l'engagement qu'il a contracté, que lord Nelvil ne se marie pas avec miss Lucile Edgermond? — J'en suis bien sûr, reprit M. Dickson, charmé d'être interrogé de nouveau; il y a trois jours encore j'ai vu lord Nelvil, et, bien qu'il ne m'ait pas expliqué la nature des liens qu'il avait formés en Italie, il m'a dit ces propres paroles, que j'ai mandées à lady Edgermond : *Si j'étais libre, j'épouserais Lucile.* — S'il était libre! répéta Corinne; — et dans ce moment sa voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge où elle conduisait M. Dickson. Il voulut la remercier, lui demander dans quel lieu il pourrait la revoir. Corinne ne l'entendait plus. Elle lui serra la main sans pouvoir lui répondre, et le quitta sans avoir prononcé un seul mot. Il était tard cependant elle voulut aller encore dans les lieux où reposaient les cendres de son père. Le désordre de son esprit lui rendait ce pèlerinage sacré, plus nécessaire que jamais.

CHAPITRE IX.

LADY Edgermond était depuis deux jours à sa terre, et ce soir là même il y avait un grand bal chez elle. Tous ses voisins, tous ses vassaux lui avaient demandé de se réunir pour célébrer son arrivée; Lucile l'avait aussi désiré, peut-être dans l'espoir qu'Oswald y viendrait; en effet, il y était lorsque Corinne arriva. Elle vit beaucoup de voitures dans l'avenue, et fit arrêter la sienne à quelques pas; elle descendit, et reconnut le séjour où son père lui avait témoigné les sentimens les plus tendres. Quelle différence entre ces temps qu'elle croyait alors malheureux et sa situation actuelle! C'est ainsi que dans la vie on est puni des peines de l'imagination par

les chagrins réels, qui n'apprennent que trop à connaître le véritable malheur.

Corinne fit demander pourquoi le château était illuminé et quelles étaient les personnes qui s'y trouvaient dans ce moment. Le hasard fit que le domestique de Corinne interrogea l'un de ceux que lord Nelvil avait pris à son service en Angleterre, et qui se trouvait là dans ce moment. Corinne entendit sa réponse. — *C'est un bal*, dit-il, *que donne aujourd'hui lady Edgermond; et lord Nelvil mon maître*, ajouta-t-il, *a ouvert ce bal avec miss Lucile Edgermond, l'héritière de ce château*. En entendant ces mots, Corinne frémit, mais elle ne changea point de résolution. Une âpre curiosité l'entraînait à se rapprocher des lieux où tant de douleurs la menaçaient; elle fit signe à ses gens de s'éloigner, et elle entra seule dans le parc qui se trouvait ouvert, et dans lequel à cette heure l'obscurité permettait de se promener

long-temps sans être vue. Il était dix heures; et depuis que le bal avait commencé, Oswald dansait avec Lucile ces contredanses anglaises que l'on recommence cinq ou six fois dans la soirée; mais toujours le même homme danse avec la même femme, et la plus grande gravité règne quelquefois dans cette partie de plaisir.

Lucile dansait noblement, mais sans vivacité. Le sentiment même qui l'occupait ajoutait à son sérieux naturel: comme on était curieux dans le canton de savoir si elle aimait lord Nelvil, tout le monde la regardait avec plus d'attention encore que de coutume, ce qui l'empêchait de lever les yeux sur Oswald; et sa timidité était telle, qu'elle ne voyait ni n'entendait rien. Ce trouble et cette réserve touchèrent beaucoup lord Nelvil dans le premier moment; mais comme cette situation ne variait pas, il commençait un peu à s'en fatiguer, et comparait cette longue ran-

gée d'hommes et de femmes, et cette musique monotone, avec la grâce animée des airs et des danses d'Italie. Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie, et Corinne eût encore goûté quelques instans de bonheur si elle avait pu connaître alors les sentimens de lord Nelvil. Mais l'infortunée parcourait au hasard les sombres allées d'une demeure qu'elle pouvait considérer autrefois comme la sienne, étrangère maintenant sur le sol paternel, isolée près de celui qu'elle avait espéré pour époux. La terre manquait sous ses pas, et l'agitation de la douleur lui tenait seule lieu de force; peut-être pensait-elle qu'elle rencontrerait Oswald dans le jardin; mais elle ne savait pas elle-même ce qu'elle désirait.

Le château était placé sur une hauteur, au pied de laquelle coulait une rivière. Il y avait beaucoup d'arbres sur l'un des bords, mais l'autre n'of-

frait que des rochers arides et couverts de bruyère. Corinne en marchant se trouva près de la rivière ; elle entendit là tout à la fois la musique de la fête et le murmure des eaux. La lueur des lampions du bal se réfléchissait d'en haut jusqu'au milieu de la rivière, tandis que le pâle reflet de la lune éclairait seul les campagnes désertes de l'autre rive. On eût dit que dans ces lieux, comme dans la tragédie de Hamlet, les ombres erraient autour du palais où se donnaient les festins.

L'infortunée Corinne, seule, abandonnée, n'avait qu'un pas à faire pour se plonger dans l'éternel oubli. — Ah ! s'écria-t-elle, si demain, lorsqu'il se promènera sur ces bords avec la bande joyeuse de ses amis, ses pas triomphans se heurtaient contre les restes de celle qu'une fois pourtant il a aimée, n'aurait-il pas une émotion qui me vengerait, une douleur qui ressemblerait à ce que je souffre? Non, non, reprit-elle,

ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort, mais le repos. — Elle se tut, et contempla de nouveau cette rivière qui coulait si vite et néanmoins si régulièrement, cette nature si bien ordonnée, quand l'ame humaine est toute en tumulte; elle se rappela le jour où lord Nelvil se précipita dans la mer pour sauver un vieillard. — Qu'il était bon alors! s'écria Corinne; hélas! dit-elle en pleurant, peut-être l'est-il encore! Pourquoi le blâmer, parce que je souffre? peut-être ne le sait-il pas, peut-être s'il me voyait....... — Et tout à coup elle prit la résolution de faire demander lord Nelvil, au milieu de cette fête, et de lui parler à l'instant. Elle remonta vers le château avec l'espèce de mouvement que donne une décision nouvellement prise, une décision qui succède à de longues incertitudes; mais en approchant elle fut saisie d'un tel tremblement, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de

pierre qui était devant les fenêtres. La foule des paysans rassemblés pour voir danser empêcha qu'elle ne fût remarquée.

Lord Nelvil, dans ce moment, s'avança sur le balcon : il respira l'air frais du soir; quelques rosiers qui se trouvaient là lui rappelèrent le parfum que portait habituellement Corinne, et l'impression qu'il en ressentit le fit tressaillir. Cette fête longue et ennuyeuse le fatiguait; il se souvint du bon goût de Corinne dans l'arrangement d'une fête, de son intelligence dans tout ce qui tenait aux beaux-arts, et il sentit que c'était seulement dans la vie régulière et domestique qu'il se représentait avec plaisir Lucile pour compagne. Tout ce qui appartenait le moins du monde à l'imagination, à la poésie, lui retraçait le souvenir de Corinne, et renouvelait ses regrets. Pendant qu'il était dans cette disposition, un de ses amis s'approcha de lui, et ils s'entretin-

rent quelques momens ensemble. Corinne alors entendit la voix d'Oswald.

Inexprimable émotion que la voix de ce qu'on aime! Mélange confus d'attendrissement et de terreur! Car il est des impressions si vives que notre pauvre et faible nature se craint elle-même en les éprouvant.

Un des amis d'Oswald lui dit : — Ne trouvez-vous pas ce bal charmant ? — Oui, répondit-il avec distraction ; oui, en vérité, répéta-t-il en soupirant. — Ce soupir et l'accent mélancolique de sa voix causèrent à Corinne une vive joie : elle se crut certaine de retrouver le cœur d'Oswald, de se faire encore entendre de lui, et se levant avec précipitation, elle s'avança vers un des domestiques de la maison, pour le charger de demander lord Nelvil. Si elle avait suivi ce mouvement, combien sa destinée et celle d'Oswald eût été différente !

Dans cet instant Lucile s'approcha

de la fenêtre, et voyant passer dans le jardin, à travers l'obscurité, une femme vêtue de blanc, mais sans aucun ornement de fête, sa curiosité fut excitée. Elle avança la tête, et regardant attentivement, elle crut reconnaître les traits de sa sœur; mais comme elle ne doutait pas qu'elle ne fût morte depuis sept années, la frayeur que lui causa cette vue la fit tomber évanouie. Tout le monde courut à son secours. Corinne ne trouva plus le domestique auquel elle voulait parler, et se retira plus avant dans l'allée, afin de ne pas être remarquée.

Lucile revint à elle, et n'osa point avouer ce qui l'avait émue. Mais, comme dès l'enfance sa mère avait fortement frappé son esprit par toutes les idées qui tiennent à la dévotion, elle se persuada que l'image de sa sœur lui était apparue, marchant vers le tombeau de leur père, pour lui reprocher l'oubli de ce tombeau; le tort qu'elle

avait eu de recevoir une fête dans ces lieux, sans remplir au moins d'avance un pieux devoir envers des cendres révérées. Au moment donc où Lucile se crut sûre de n'être pas observée, elle sortit du bal. Corinne s'étonna de la voir seule ainsi dans le jardin, et s'imagina que lord Nelvil ne tarderait pas à la rejoindre, et que peut-être il lui avait demandé un entretien secret, pour obtenir d'elle la permission de faire connaître ses vœux à sa mère. Cette idée la rendit immobile; mais bientôt elle remarqua que Lucile tournait ses pas vers un bosquet qu'elle savait devoir être le lieu où le tombeau de son père avait été élevé, et s'accusant, à son tour, de n'avoir pas commencé par y porter ses regrets et ses larmes, elle suivit sa sœur à quelque distance, se cachant à l'aide des arbres et de l'obscurité. Elle aperçut enfin de loin le sarcophage noir élevé sur la place où les restes de lord Edgermond

étaient ensevelis. Une profonde émotion la força de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre. Lucile aussi s'arrêta et se pencha respectueusement à l'aspect du tombeau.

Dans ce moment Corinne était prête à se découvrir à sa sœur, à lui redemander, au nom de leur père, et son rang et son époux; mais Lucile fit quelques pas avec précipitation pour s'approcher du monument, et le courage de Corinne défaillit. Il y a dans le cœur d'une femme tant de timidité réunie à l'impétuosité des sentimens, qu'un rien peut la retenir comme un rien l'entraîner. Lucile se mit à genoux devant la tombe de son père : elle écarta ses blonds cheveux qu'une guirlande de fleurs tenait rassemblés, et leva les yeux au ciel pour prier avec un regard angélique. Corinne était placée derrière les arbres, et sans pouvoir être découverte, elle voyait facilement sa sœur qu'un rayon de la lune éclairait doucement;

elle se sentit tout à coup saisie par un attendrissement purement généreux. Elle contempla cette expression de piété si pure, ce visage si jeune, que les traits de l'enfance s'y faisaient remarquer encore; elle se retraça le temps où elle avait servi de mère à Lucile; elle réfléchit sur elle-même; elle pensa qu'elle n'était pas loin de trente ans, de ce moment où le déclin de la jeunesse commence, tandis que sa sœur avait devant elle un long avenir indéfini, un avenir qui n'était troublé par aucun souvenir, par aucune vie passée dont il fallût répondre ni devant les autres, ni devant sa propre conscience. — Si je me montre à Lucile, se dit-elle, si je lui parle, son ame encore paisible sera bientôt troublée, et la paix n'y rentrera peut-être jamais. J'ai déjà tant souffert, je saurai souffrir encore; mais l'innocente Lucile va passer, dans un instant, du calme à l'agitation la plus cruelle; et c'est moi qui l'ai tenue dans mes bras,

qui l'ai fait dormir sur mon sein ; c'est moi qui la précipiterais dans le monde des douleurs ! — Ainsi pensait Corinne. Cependant l'amour livrait dans son cœur un cruel combat à ce sentiment désintéressé, à cette exaltation de l'ame qui la portait à se sacrifier elle-même.

Lucile dit alors tout haut : — O mon père, priez pour moi. — Corinne l'entendit, et se laissant aussi tomber à genoux, elle demanda la bénédiction paternelle pour les deux sœurs à-la-fois, et répandit des pleurs qu'arrachaient de son cœur des sentimens plus purs encore que l'amour. Lucile, continuant sa prière, prononça distinctement ces paroles : —Oh ! ma sœur, intercédez pour moi dans le ciel ; vous m'avez aimée dans mon enfance, continuez à me protéger. — Ah ! combien cette prière attendrit Corinne ! Lucile enfin, d'une voix pleine de ferveur, dit : — Mon père, pardonnez-moi l'instant d'oubli dont un sentiment ordonné par vous-

même est la cause. Je ne suis point coupable en aimant celui que vous m'aviez destiné pour époux; mais achevez votre ouvrage, et faites qu'il me choisisse pour la compagne de sa vie : je ne puis être heureuse qu'avec lui; mais jamais il ne saura que je l'aime ; jamais ce cœur tremblant ne trahira son secret. Oh, mon Dieu! oh, mon père! consolez votre fille, et rendez-la digne de l'estime et de la tendresse d'Oswald. — Oui, répéta Corinne, à voix basse, exaucez-la, mon père, et pour l'autre de vos enfans une mort douce et tranquille. —

En achevant ce vœu solennel, le plus grand effort dont l'ame de Corinne fût capable, elle tira de son sein la lettre qui contenait l'anneau donné par Oswald, et s'éloigna rapidement. Elle sentait bien qu'en envoyant cette lettre et laissant ignorer à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre, elle brisait leurs liens et donnait Oswald à Lucile; mais,

en présence de ce tombeau, les obstacles qui la séparaient de lui s'étaient offerts à sa réflexion avec plus de force que jamais ; elle s'était rappelée les paroles de M. Dickson : *son père lui défend d'épouser cette Italienne*, et il lui sembla que le sien aussi s'unissait à celui d'Oswald et que l'autorité paternelle tout entière condamnait son amour. L'innocence de Lucile, sa jeunesse, sa pureté exaltaient son imagination, et elle était, un moment du moins, fière de s'immoler pour qu'Oswald fût en paix avec son pays, avec sa famille, avec lui-même.

La musique qu'on entendait en approchant du château soutenait le courage de Corinne. Elle aperçut un pauvre vieillard aveugle qui était assis au pied d'un arbre, écoutant le bruit de la fête. Elle s'avança vers lui en le priant de remettre la lettre qu'elle lui donnait à l'un des gens du château. Ainsi même elle ne courut pas le risque

que lord Nelvil pût découvrir qu'une femme l'avait apportée. En effet, qui eût vu Corinne remettant cette lettre aurait senti qu'elle contenait le destin de sa vie. Ses regards, sa main tremblante, sa voix solennelle et troublée, tout annonçait un de ces terribles momens où la destinée s'empare de nous, où l'être malheureux n'agit plus que comme l'esclave de la fatalité qui le poursuit.

Corinne observa de loin le vieillard, qu'un chien fidèle conduisait : elle le vit donner sa lettre à l'un des domestiques de lord Nelvil, qui par hasard, dans cet instant, en apportait d'autres au château. Toutes les circonstances se réunissaient pour ne plus laisser d'espoir. Corinne fit encore quelques pas en se retournant pour regarder ce domestique avancer vers la porte, et quand elle ne le vit plus, quand elle fut sur le grand chemin, quand elle n'entendit plus la musique, et que les

lumières mêmes du château ne se firent plus apercevoir, une sueur froide mouilla son front, un frissonnement de mort la saisit : elle voulut avancer encore, mais la nature s'y refusa, et elle tomba sans connaissance sur la route.

LIVRE XVIII.

LE SÉJOUR A FLORENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte d'Erfeuil, après avoir passé quelque temps en Suisse, et s'être ennuyé de la nature dans les Alpes, comme il s'était fatigué des beaux-arts à Rome, sentit tout à coup le désir d'aller en Angleterre où on l'avait assuré que se trouvait la profondeur de la pensée; et il s'était persuadé, un matin en s'éveillant, que c'était de cela dont il avait besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers, son attachement pour lord Nelvil se ranima tout à coup, et s'étant dit, aussi un matin, qu'il n'y avait de bonheur que dans l'amitié véritable, il

partit pour l'Ecosse. Il alla d'abord chez lord Nelvil, et ne le trouva pas chez lui ; mais ayant appris que c'était chez lady Edgermond qu'on pourrait le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval pour l'y chercher, tant il se croyait le besoin de le revoir. Comme il passait très-vite, il aperçut sur le bord du chemin une femme étendue sans mouvement, il s'arrêta, descendit de cheval, et se hâta de la secourir. Quelle fut sa surprise en reconnaissant Corinne à travers sa mortelle pâleur! Une vive pitié le saisit ; avec l'aide de son domestique il arrangea quelques branches pour la transporter, et son dessein était de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine qui était restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvait seul l'avoir plongée dans cet état, décida qu'il fallait aller à

la ville voisine. Le comte d'Erfeuil suivit Corinne, et pendant huit jours que l'infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point; ainsi c'était l'homme frivole qui la soignait, et l'homme sensible qui lui perçait le cœur.

Ce contraste frappa Corinne quand elle reprit ses sens, et elle remercia le comte d'Erfeuil avec une profonde émotion; il répondit en cherchant vite à la consoler : il était plus capable de nobles actions que de paroles sérieuses, et Corinne devait trouver en lui plutôt des secours qu'un ami. Elle essaya de rappeler sa raison, de se retracer ce qui s'était passé : long-temps elle eut de la peine à se souvenir de ce qu'elle avait fait, et des motifs qui l'avaient décidée. Peut-être commençait-elle à trouver son sacrifice trop grand, et pensait-elle à dire au moins un dernier adieu à lord Nelvil, avant de quitter l'Angleterre, lorsque le jour qui suivit celui où elle avait repris connaissance,

elle vit dans un papier public, que le hasard fit tomber sous ses yeux, cet article-ci :

« Lady Edgermond vient d'appren-
« dre que sa belle-fille, qu'elle croyait
« morte en Italie, vit et jouit à Rome,
« sous le nom de Corinne, d'une très-
« grande réputation littéraire. Lady
« Edgermond se fait honneur de la re-
« connaître et de partager avec elle
« l'héritage du frère de lord Edger-
« mond qui vient de mourir aux
« Indes.

« Lord Nelvil doit épouser dimanche
« prochain miss Lucile Edgermond,
« fille cadette de lord Edgermond, et
« fille unique de lady Edgermond, sa
« veuve. Le contrat a été signé hier. »

Corinne, pour son malheur, ne perdit point l'usage de ses sens en lisant cette nouvelle : il se fit en elle une révolution subite, tous les intérêts de la vie l'abandonnèrent; elle se sentit comme une personne condamnée à

mort, mais qui ne sait pas encore quand sa sentence sera exécutée; et depuis ce moment la résignation du désespoir fut le seul sentiment de son ame.

Le comte d'Erfeuil entra dans sa chambre; il la trouva plus pâle encore que quand elle était évanouie, et lui demanda de ses nouvelles avec anxiété. —Je ne suis pas plus mal, je voudrais partir après demain qui est dimanche, dit-elle avec solennité, j'irai jusqu'à Plymouth, et je m'embarquerai pour l'Italie. — Je vous accompagnerai, répondit vivement le comte d'Erfeuil, je n'ai rien qui me retienne en Angleterre. Je serai enchanté de faire ce voyage avec vous. — Vous êtes bon, reprit Corinne, vraiment bon, il ne faut pas juger sur les apparences....... puis s'arrêtant, elle reprit: j'accepte jusqu'à Plymouth votre appui, car je ne serais pas sûre de me guider jusques-là; mais quand une fois on est embarqué, le vaisseau vous emmène, dans quelque

état que vous soyez, c'est égal. — Elle fit signe au comte d'Erfeuil de la laisser seule, et pleura long-temps devant Dieu, en lui demandant la force de supporter sa douleur. Elle n'avait plus rien de l'impétueuse Corinne, les forces de sa puissante vie étaient épuisées, et cet anéantissement, dont elle ne pouvait elle-même se rendre compte, lui donnait du calme. Le malheur l'avait vaincue : ne faut-il pas tôt ou tard que les plus rebelles courbent la tête sous son joug ?

Le dimanche Corinne partit d'Ecosse avec le comte d'Erfeuil. — C'est aujourd'hui, dit-elle en se levant de son lit pour aller dans sa voiture, c'est aujourd'hui ! — Le comte d'Erfeuil voulut l'interroger, elle ne répondit point, et retomba dans le silence. Ils passèrent devant une église, et Corinne demanda la permission au comte d'Erfeuil d'y entrer un moment ; elle se mit à genoux devant l'autel, et s'imaginant

qu'elle y voyait Oswald et Lucile, elle pria pour eux ; mais l'émotion qu'elle ressentit fut si forte qu'en voulant se relever elle chancela, et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte d'Erfeuil qui vinrent au-devant d'elle. On se levait dans l'église pour la laisser passer, et l'on lui montrait une grande pitié. — J'ai donc l'air bien malade, dit-elle au comte d'Erfeuil; il y a des personnes plus jeunes et plus brillantes que moi qui sortent à cette heure d'un pas triomphant de l'église. —

Le comte d'Erfeuil n'entendit pas la fin de ces paroles; il était bon, mais il ne pouvait être sensible; aussi dans la route, tout en aimant Corinne était-il ennuyé de sa tristesse, et il essayait de l'en tirer, comme si, pour oublier tous les chagrins de la vie, il ne fallait que le vouloir. Quelquefois il lui disait : — *Je vous l'avais bien dit.* Singulière manière de consoler, satisfaction que

la vanité se donne aux dépens de la douleur !

Corinne faisait des efforts inouis pour dissimuler ce qu'elle souffrait, car on est honteux des affections fortes devant les ames légères ; un sentiment de pudeur s'attache à tout ce qui n'est pas compris, à tout ce qu'il faut expliquer, à ces secrets de l'ame enfin dont on ne vous soulage qu'en les devinant. Corinne aussi se savait mauvais gré de n'être pas assez reconnaissante des marques de dévouement que lui donnait le comte d'Erfeuil ; mais il y avait dans sa voix, dans son accent, dans ses regards, tant de distraction, tant de besoin de s'amuser, qu'on était sans cesse au moment d'oublier ses actions généreuses comme il les oubliait lui-même. Il est sans doute très-noble de mettre peu de prix à ses bonnes actions : mais il pourrait arriver que l'indifférence qu'on témoignerait pour ce qu'on aurait fait de bien, cette indiffé-

rence si belle en elle-même fût néanmoins, dans de certains caractères, l'effet de la frivolité.

Corinne pendant son délire avait trahi presque tous ses secrets, et les papiers publics avaient appris le reste au comte d'Erfeuil; plusieurs fois il aurait voulu que Corinne s'entretînt avec lui de ce qu'il appelait *ses affaires;* mais il suffisait de ce mot pour glacer la confiance de Corinne, et elle le supplia de ne pas exiger d'elle qu'elle prononçât le nom de lord Nelvil. Au moment de quitter le comte d'Erfeuil, Corinne ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance; car elle était à la fois bien aise de se trouver seule, et fâchée de se séparer d'un homme qui se conduisait si bien envers elle. Elle essaya de le remercier : mais il lui dit si naturellement de n'en plus parler, qu'elle se tut. Elle le chargea d'annoncer à lady Edgermond qu'elle refusait en entier l'héritage de son oncle, et le

pria de s'acquitter de cette commission comme s'il l'avait reçue d'Italie, sans apprendre à sa belle-mère qu'elle était venue en Angleterre.

— Et lord Nelvil doit-il le savoir? dit alors le comte d'Erfeuil. — Ces mots firent tressaillir Corinne. Elle se tut quelque temps; puis elle reprit: — Vous pourrez le lui dire bientôt; oui, bientôt. Mes amis de Rome vous manderont quand vous le pourrez. — Soignez au moins votre santé, dit le comte d'Erfeuil; savez-vous que je suis inquiet de vous? — Vraiment? répondit Corinne en souriant; mais je crois en effet que vous avez raison. — Le comte d'Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu'à son vaisseau: au moment de s'embarquer, elle se tourna vers l'Angleterre, vers ce pays qu'elle quittait pour toujours, et qu'habitait le seul objet de sa tendresse et de sa douleur: ses yeux se remplirent de larmes, les premières qui lui fussent échap

pées en présence du comte d'Erfeuil. — Belle Corinne, lui dit-il, oubliez un ingrat ; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés ; et croyez-moi, pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez. — Corinne, à ces mots, retira sa main au comte d'Erfeuil, et fit quelques pas loin de lui ; puis se reprochant le mouvement auquel elle s'était livrée, elle revint et lui dit doucement adieu. Le comte d'Erfeuil ne s'aperçut point de ce qui s'était passé dans l'ame de Corinne : il entra dans la chaloupe avec elle, la recommanda vivement au capitaine, s'occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvaient rendre sa traversée plus agréable, et revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir, aussi long-temps qu'il le put. Corinne répondit avec reconnaissance au comte d'Erfeuil : mais, hélas! était-ce donc là l'ami sur lequel elle devait compter?

Les sentimens légers ont souvent une longue durée, rien ne les brise parce que rien ne les resserre; ils suivent les circonstances, disparaissent et reviennent avec elles, tandis que les affections profondes se déchirent sans retour, et ne laissent à leur place qu'une douloureuse blessure.

CHAPITRE II.

Un vent favorable transporta Corinne à Livourne en moins d'un mois. Elle eut presque toujours la fièvre pendant ce temps; et son abattement était tel, que la douleur de l'ame se mêlant à la maladie, toutes ses impressions se confondaient ensemble, et ne laissaient en elle aucune trace distincte. Elle hésita, en arrivant, si elle se rendrait d'abord à Rome; mais bien que ses meilleurs amis l'y attendissent, une répugnance insurmontable l'empêchait d'habiter les lieux où elle avait connu Oswald. Elle se retraçait sa propre demeure, la porte qu'il ouvrait deux fois par jour en venant chez elle, et l'idée de se retrouver là sans lui la faisait frissonner. Elle résolut donc de se rendre à Flo-

rence; et comme elle avait le sentiment que sa vie ne résisterait pas long-temps à ce qu'elle souffrait, il lui convenait assez de se détacher par degrés de l'existence, et de commencer d'abord par vivre seule loin de ses amis, loin de la ville témoin de ses succès, loin du séjour où l'on essaierait de ranimer son esprit, où on lui demanderait de se montrer ce qu'elle était autrefois, quand un découragement invincible lui rendait tout effort odieux.

En traversant la Toscane, ce pays si fertile, en approchant de cette Florence, si parfumée de fleurs, en retrouvant enfin l'Italie, Corinne n'éprouva que de la tristesse; toutes ces beautés de la campagne qui l'avaient enivrée dans un autre temps la remplissaient de mélancolie. *Combien est terrible*, dit Milton, *le désespoir que cet air si doux ne calme pas!* Il faut l'amour ou la religion pour goûter la nature; et, dans ce moment, la triste Corinne avait

perdu le premier bien de la terre, sans avoir encore retrouvé ce calme que la dévotion seule peut donner aux ames sensibles et malheureuses.

La Toscane est un pays très-cultivé et très-riant, mais il ne frappe point l'imagination comme les environs de Rome. Les Romains ont si bien effacé les institutions primitives du peuple qui habitait jadis la Toscane, qu'il n'y reste presque plus aucune des antiques traces qui inspirent tant d'intérêt pour Rome et pour Naples. Mais on y remarque un autre genre de beautés historiques, ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. A Sienne, la place publique où le peuple se rassemblait, le balcon d'où son magistrat le haranguait, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique.

C'est une jouissance véritable que d'entendre les Toscans, de la classe

même la plus inférieure; leurs expressions, pleines d'imagination et d'élégance, donnent l'idée du plaisir qu'on devait goûter dans la ville d'Athènes, quand le peuple parlait ce grec harmonieux qui était comme une musique continuelle. C'est une sensation très-singulière de se croire au milieu d'une nation dont tous les individus seraient également cultivés, et paraîtraient tous de la classe supérieure; c'est du moins l'illusion que fait, pour quelques momens, la pureté du langage.

L'aspect de Florence rappelle son histoire avant l'élévation des Médicis à la souveraineté; les palais des familles principales sont bâtis comme des espèces de forteresse d'où l'on pouvait se défendre; on voit encore à l'extérieur les anneaux de fer auxquels les étendards de chaque parti devaient être attachés; enfin tout y était arrangé bien plus pour maintenir les forces individuelles que pour les réunir toutes dans l'in-

térêt commun. On dirait que la ville est bâtie pour la guerre civile. Il y a des tours au palais de justice d'où l'on pouvait apercevoir l'approche de l'ennemi et s'en défendre. Les haines entre les familles étaient telles qu'on voit des palais bizarrement construits, parce que leurs possesseurs n'ont pas voulu qu'ils s'étendissent sur le sol où des maisons ennemies avaient été rasées. Ici les Pazzi ont conspiré contre les Médicis; là les Guelfes ont assassiné les Gibelins, enfin les traces de la lutte et de la rivalité sont partout; mais à présent tout est rentré dans le sommeil et les pierres des édifices ont seules conservé quelque physionomie. On ne se hait plus parce qu'il n'y a plus rien à prétendre, et qu'un état sans gloire comme sans puissance n'est plus disputé par ses habitans. La vie qu'on mène à Florence de nos jours est singulièrement monotone; on va se promener toutes les après-midi sur les bords de

l'Arno, et le soir l'on se demande les uns aux autres si l'on y a été.

Corinne s'établit dans une maison de campagne à peu de distance de la ville. Elle manda au prince Castel-Forte qu'elle voulait s'y fixer; cette lettre fut la seule que Corinne écrivit, car elle avait pris une telle horreur pour toutes les actions communes de la vie, que la moindre résolution à prendre, le moindre ordre à donner lui causait un redoublement de peine. Elle ne pouvait passer les jours que dans une inactivité complète; elle se levait, se couchait, se relevait, ouvrait un livre sans pouvoir en comprendre une ligne. Souvent elle restait des heures entières à sa fenêtre, puis elle se promenait avec rapidité dans son jardin : une autrefois elle prenait un bouquet de fleurs, cherchant à s'étourdir par leur parfum. Enfin le sentiment de l'existence la poursuivait comme une douleur sans relâche, et elle essayait mille ressources

pour calmer cette dévorante faculté de penser qui ne lui présentait plus, comme jadis, les réflexions les plus variées, mais une seule idée, mais une seule image armée de pointes cruelles qui déchiraient son cœur.

CHAPITRE III.

Un jour Corinne résolut d'aller voir à Florence les belles églises qui décorent cette ville ; elle se rappelait qu'à Rome quelques heures passées dans St.-Pierre calmaient toujours son ame, et elle espérait le même secours des temples de Florence. Pour se rendre à la ville elle traversa le bois charmant qui est sur les bords de l'Arno : c'était une soirée ravissante du mois de juin, l'air était embaumé par une inconcevable abondance de roses, et les visages de tous ceux qui se promenaient exprimaient le bonheur. Corinne sentit un redoublement de tristesse en se voyant exclue de cette félicité générale que la Providence accorde à la plupart des êtres, mais cependant elle la bénit avec douceur de

faire du bien aux hommes. — Je suis une exception à l'ordre universel, se disait-elle, il y a du bonheur pour tous, et cette terrible faculté de souffrir, qui me tue, c'est une manière de sentir particulière à moi seule. O mon Dieu! cependant, pourquoi m'avez-vous choisie pour supporter cette peine? Ne pourrais-je pas aussi demander comme votre divin fils *que cette coupe s'éloignât de moi?* —

L'air actif et occupé des habitans de la ville étonna Corinne. Depuis qu'elle n'avait plus aucun intérêt dans la vie, elle ne concevait pas ce qui faisait avancer, revenir, se hâter; et traînant lentement ses pas sur les larges pierres du pavé de Florence, elle perdait l'idée d'arriver, ne se souvenant plus où elle avait l'intention d'aller: enfin elle se trouva devant les fameuses portes d'airain, sculptées par Ghiberti, pour le baptistère de Saint-Jean, qui est à côté de la cathédrale de Florence.

Elle examina quelque temps ce travail immense, où des nations de bronze, dans des proportions très-petites, mais très-distinctes, offrent une multitude de physionomies variées, qui toutes expriment une pensée de l'artiste, une conception de son esprit. — Quelle patience, s'écria Corinne, quel respect pour la postérité! et cependant combien peu de personnes examinent avec soin ces portes à travers lesquelles la foule passe avec distraction, ignorance ou dédain. Oh qu'il est difficile à l'homme d'échapper à l'oubli, et que la mort est puissante! —

C'est dans cette cathédrale que Julien de Médicis a été assassiné; non loin de là, dans l'église de Saint-Laurent, on voit la chapelle en marbre, enrichie de pierreries, où sont les tombeaux des Médicis et les statues de Julien et de Laurent, par Michel-Ange. Celle de Laurent de Médicis, méditant la vengeance de l'assassinat de son frère, a

mérité l'honneur d'être appelée *la pensée de Michel-Ange*. Au pied de ces statues sont l'Aurore et la Nuit ; le réveil de l'une, et surtout le sommeil de l'autre, ont une expression remarquable. Un poëte fit des vers sur la statue de la Nuit, qui finissaient par ces mots : *bien qu'elle dorme elle vit, réveille-la si tu ne le crois pas, elle te parlera*. Michel-Ange qui cultivait les lettres, sans lesquelles l'imagination en tout genre se flétrit vite, répondit au nom de la Nuit :

Grato m'è il sonno e più l'esser di sasso.
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'é gran ventura.
Però non mi destar, deh parla basso. (*a*)

Michel-Ange est le seul sculpteur des

(*a*) Il m'est doux de dormir, et plus doux d'être de marbre. Aussi long-temps que dure l'injustice et la honte, ce m'est un grand bonheur de ne pas voir et de ne pas entendre ; ainsi donc ne m'éveille point, de grace parle bas.

temps modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique ni à l'affectation de nos jours. On croit y voir l'esprit du moyen âge, une ame énergique et sombre, une activité constante, des formes très-prononcées, des traits qui portent l'empreinte des passions, mais ne retracent point l'idéal de la beauté. Michel-Ange est le génie de sa propre école, car il n'a rien imité, pas même les anciens.

Son tombeau est dans l'église de *Santa Croce*. Il a voulu qu'il fût placé en face d'une fenêtre, d'où l'on pouvait voir le dôme bâti par Filippo Brunelleschi, comme si ses cendres devaient tressaillir encore sous le marbre, à l'aspect de cette coupole, modèle de celle de Saint-Pierre. Cette église de Santa Croce contient la plus brillante assemblée de morts qui soit peut-être en Europe. Corinne se sentit profondément émue en marchant entre ces deux

rangées de tombeaux. Ici, c'est Galilée qui fut persécuté par les hommes, pour avoir découvert les secrets du ciel; plus loin, Machiavel, qui révéla l'art du crime, plutôt en observateur qu'en criminel, mais dont les leçons profitent davantage aux oppresseurs qu'aux opprimés; l'Aretin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n'a rien éprouvé, sur la terre, de sérieux que la mort; Bocace, dont l'imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre civile et de la peste; un tableau en l'honneur du Dante, comme si les Florentins, qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil, pouvaient encore se vanter de sa gloire; (9 enfin, plusieurs autres noms honorables se font aussi remarquer dans ce lieu; des noms célèbres pendant leur vie, mais qui retentissent plus faiblement de générations en générations, jusques à ce que leur bruit s'éteigne entièrement. (10

La vue de cette église, décorée par de si nobles souvenirs, réveilla l'enthousiasme de Corinne : l'aspect des vivans l'avait découragée, la présence silencieuse des morts ranima, pour un moment du moins, cette émulation de gloire dont elle était jadis saisie; elle marcha d'un pas plus ferme dans l'église, et quelques pensées d'autrefois traversèrent encore son ame; elle vit venir sous les voûtes des jeunes prêtres qui chantaient à voix basse et se promenaient lentement autour du chœur; elle demanda à l'un d'eux ce que signifiait cette cérémonie : *Nous prions pour nos morts*, lui répondit-il. — Oui, vous avez raison, pensa Corinne, de les appeler *vos morts* : c'est la seule propriété glorieuse qui vous reste. Oh! pourquoi donc Oswald a-t-il étouffé ces dons que j'avais reçus du ciel et que je devais faire servir à exciter l'enthousiasme dans les ames qui s'accordent avec la mienne? O mon

Dieu ! s'écria-t-elle en se mettant à genoux, ce n'est point par un vain orgueil que je vous conjure de me rendre les talens que vous m'aviez accordés. Sans doute ils sont les meilleurs de tous, ces saints obscurs qui ont su vivre et mourir pour vous; mais il est différentes carrières pour les mortels; et le génie qui célébrerait les vertus généreuses, le génie qui se consacrerait à tout ce qui est noble, humain et vrai, pourrait être reçu du moins dans les parvis extérieurs du ciel. — Les yeux de Corinne étaient baissés en achevant cette prière, et ses regards furent frappés par cette inscription d'un tombeau sur lequel elle s'était mise à genoux : — *Seule à mon aurore, seule à mon couchant, je suis seule encore ici.*

— Ah! s'écria Corinne, c'est la réponse à ma prière. Quelle émulation peut-on éprouver, quand on est seule sur la terre? Qui partagerait mes succès, si j'en pouvais obtenir? Qui s'in-

téresse à mon sort? Quel sentiment pourrait encourager mon esprit au travail? il me fallait son regard pour récompense. —

Une autre épitaphe aussi fixa son attention : *Ne me plaignez pas*, disait un homme mort dans sa jeunesse, *si vous saviez combien de peines ce tombeau m'a épargnées!* — Quel détachement de la vie ces paroles inspirent, dit Corinne, en versant des pleurs! tout à côté du tumulte de la ville, il y a cette église qui apprendrait aux hommes le secret de tout, s'ils le voulaient; mais on passe sans y entrer, et la merveilleuse illusion de l'oubli fait aller le monde. —

CHAPITRE IV.

Le mouvement d'émulation qui avait soulagé Corinne, pendant quelques instans, la conduisit encore le lendemain à la galerie de Florence; elle se flatta de retrouver son ancien goût pour les arts, et d'y puiser quelque intérêt pour ses occupations d'autrefois. Les beaux-arts sont encore très-républicains à Florence : les statues et les tableaux sont montrés à toutes les heures avec la plus grande facilité. Des hommes instruits, payés par le gouvernement, sont préposés, comme des fonctionnaires publics, à l'explication de tous ces chefs-d'œuvre. C'est un reste du respect pour les talens en tous genres, qui a toujours existé en Italie, mais plus particulièrement à Florence,

lorsque les Médicis voulaient se faire pardonner leur pouvoir par leur esprit, et leur ascendant sur les actions, par le libre essor qu'ils laissaient du moins à la pensée. Les gens du peuple aiment beaucoup les arts à Florence, et mêlent ce goût à la dévotion, qui est plus régulière en Toscane qu'en tout autre lieu de l'Italie; il n'est pas rare de les voir confondre les figures mythologiques avec l'histoire chrétienne. Un Florentin, homme du peuple, montrait aux étrangers une Minerve qu'il appelait Judith, un Apollon qu'il nommait David, et certifiait, en expliquant un bas-relief qui représentait la prise de Troie, que Cassandre *était une bonne chrétienne.*

C'est une immense collection que la galerie de Florence, et l'on pourrait y passer bien des jours, sans parvenir encore à la connaître. Corinne parcourait tous ces objets, et se sentait avec douleur distraite et indifférente. La

statue de Niobé réveilla son intérêt : elle fut frappée de ce calme, de cette dignité, à travers la plus profonde douleur. Sans doute dans une semblable situation la figure d'une véritable mère serait entièrement bouleversée ; mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir ; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'ame conserve sur ce malheur. Non loin de la statue de Niobé est la tête d'Alexandre mourant : ces deux genres de physionomie donnent beaucoup à penser. Il y a dans Alexandre l'étonnement et l'indignation de n'avoir pu vaincre la nature. Les angoisses de l'amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé: elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante ; la douleur exprimée par cette admirable figure porte le caractère de cette fatalité qui ne laissait, chez les anciens, aucun recours à l'ame

religieuse. Niobé lève les yeux au ciel, mais sans espoir : car les dieux mêmes y sont ses ennemis.

Corinne, en retournant chez elle, essaya de réfléchir sur ce qu'elle venait de voir, et voulut composer comme elle le faisait jadis; mais une distraction invincible l'arrêtait à chaque page. Combien elle était loin alors du talent d'improviser! Chaque mot lui coûtait à trouver, et souvent elle traçait des paroles sans aucun sens, des paroles qui l'effrayaient elle-même, quand elle se mettait à les relire, comme si l'on voyait écrit le délire de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner sa pensée de sa propre situation, elle peignait ce qu'elle souffrait; mais ce n'étaient plus ces idées générales, ces sentimens universels qui répondent au cœur de tous les hommes; c'était le cri de la douleur, cri monotone à la longue, comme celui des oiseaux de la nuit; il y avait trop d'ardeur dans les expres-

sions, trop d'impétuosité, trop peu de nuances : c'était le malheur, mais ce n'était plus le talent. Sans doute il faut, pour bien écrire, une émotion vraie, mais il ne faut pas qu'elle soit déchirante. Le bonheur est nécessaire à tout, et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n'a point de fécondité naturelle : ce qu'elle produit n'est qu'une agitation sombre qui ramène sans cesse aux mêmes pensées. Ainsi ce chevalier, poursuivi par un sort funeste, parcourait en vain mille détours et se retrouvait toujours à la même place.

Le mauvais état de la santé de Corinne achevait aussi de troubler son talent. L'on a trouvé dans ses papiers quelques-unes des réflexions qu'on va lire, et qu'elle écrivit dans ce temps où elle faisait d'inutiles efforts pour redevenir capable d'un travail suivi:

CHAPITRE V.

Fragmens des pensées de Corinne.

« MON talent n'existe plus ; je le « regrette. J'aurais aimé que mon nom « lui parvînt avec quelque gloire ; j'au- « rais voulu qu'en lisant un écrit de moi « il y sentît quelque sympathie avec « lui.

« J'avais tort d'espérer qu'en ren- « trant dans son pays, au milieu de ses « habitudes, il conserverait les idées « et les sentimens qui pouvaient seuls « nous réunir. Il y a tant à dire contre « une personne telle que moi, et il n'y « a qu'une réponse à tout cela, c'est « l'esprit et l'ame que j'ai ; mais quelle « réponse pour la plupart des hommes!

« On a tort cependant de craindre « la supériorité de l'esprit et de l'ame : « elle est très-morale cette supériorité ; « car tout comprendre rend très-in- « dulgent, et sentir profondément ins- « pire une grande bonté.

« Comment se fait-il que deux êtres « qui se sont confiés leurs pensées les « plus intimes, qui se sont parlé de « Dieu, de l'immortalité de l'ame, de « la douleur, redeviennent tout à coup « étrangers l'un à l'autre ? Étonnant « mystère que l'amour ! sentiment ad- « mirable ou nul ! religieux comme « l'étaient les martyrs, ou plus froid « que l'amitié la plus simple. Ce qu'il « y a de plus involontaire au monde « vient-il du ciel ou des passions ter- « restres ? Faut-il s'y soumettre ou le « combattre ? Ah ! qu'il se passe d'ora- « ges au fond du cœur !

« Le talent devrait être une res- « source ; quand Le Dominiquin fut « enfermé dans un couvent, il peignit

« des tableaux superbes sur les murs « de sa prison, et laissa des chefs-« d'œuvre pour trace de son séjour; « mais il souffrait par les circonstances « extérieures; le mal n'était pas dans « l'ame; quand il est là rien n'est pos-« sible, la source de tout est tarie.

« Je m'examine quelquefois comme « un étranger pourrait le faire, et j'ai « pitié de moi. J'étais spirituelle, vraie, « bonne, généreuse, sensible, pourquoi « tout cela tourne-t-il si fort à mal? « Le monde est-il vraiment méchant? « et de certaines qualités nous ôtent-« elles nos armes au lieu de nous « donner de la force?

« C'est dommage: j'étais née pour « être une personne distinguée; je « mourrai sans que l'on ait aucune « idée de moi, bien que je sois cé-« lèbre. Si j'avais été heureuse, si la « fièvre du cœur ne m'avait pas dé-« vorée, j'aurais contemplé de très-« haut la destinée humaine, j'y aurais

« découvert des rapports inconnus
« avec la nature et le ciel ; mais la
« serre du malheur me tient; com-
« ment penser librement, quand elle
« se fait sentir chaque fois qu'on essaie
« de respirer?

« Pourquoi n'a-t-il pas été tenté de
« rendre heureuse une personne dont
« il avait seul le secret, une personne
« qui ne parlait qu'à lui du fond du
« cœur? Ah! l'on peut se séparer de
« ces femmes communes qui aiment
« au hasard; mais celle qui a besoin
« d'admirer ce qu'elle aime, celle dont
« le jugement est pénétrant, bien que
« son imagination soit exaltée, il n'y
« a pour elle qu'un objet dans l'uni-
« vers.

« J'avais appris la vie dans les
« poëtes; elle n'est pas ainsi; il y a
« quelque chose d'aride dans la réalité,
« que l'on s'efforce en vain de changer.

« Quand je me rappelle mes succès,
« j'éprouve un sentiment d'irritation.

« Pourquoi me dire que j'étais char-
« mante, si je ne devais pas être aimée ?
« Pourquoi m'inspirer de la confiance
« pour qu'il me fût plus affreux d'être
« détrompée ? Trouvera-t-il dans une
« autre plus d'esprit, plus d'ame, plus
« de tendresse qu'en moi ? Non, il
« trouvera moins et sera satisfait; il se
« sentira d'accord avec la société.
« Quelles jouissances, quelles peines
« factices elle donne !

« En présence du soleil et des
« sphères étoilées, on n'a besoin que de
« s'aimer et de se sentir digne l'un de
« l'autre. Mais la société, la société!
« comme elle rend le cœur dur et
« l'esprit frivole! comme elle fait vivre
« pour ce que l'on dira de vous! Si les
« hommes se rencontraient un jour,
« dégagés chacun de l'influence de
« tous, quel air pur entrerait dans
« l'ame! que d'idées nouvelles, que de
« sentimens vrais la rafraîchiraient!

« La Nature aussi est cruelle. Cette

« figure que j'avais, elle va se flétrir ;
« et c'est en vain alors que j'éprouve-
« rais les affections les plus tendres ;
« des yeux éteints ne peindraient plus
« mon ame, n'attendriraient plus pour
« ma prière.

« Il y a des peines en moi que je n'ex-
« primerai jamais, pas même en écri-
« vant ; je n'en ai pas la force : l'amour
« seul pourrait sonder ces abîmes.

« Que les hommes sont heureux
« d'aller à la guerre, d'exposer leur
« vie, de se livrer à l'enthousiasme de
« l'honneur et du danger ! Mais il n'y
« a rien au dehors qui soulage les fem-
« mes ; leur existence, immobile en
« présence du malheur, est un bien
« long supplice !

« Quelquefois, quand j'entends la
« musique, elle me retrace les talens
« que j'avais, le chant, la danse et la
« poésie ; il me prend alors envie de
« me dégager du malheur, de repren-
« dre à la joie : mais tout à coup un

« sentiment intérieur me fait frisson-
« ner ; on dirait que je suis une ombre
« qui veut encore rester sur la terre,
« quand les rayons du jour, quand
« l'approche des vivans, la forcent à
« disparaître.

« Je voudrais être susceptible des
« distractions que donne le monde ;
« autrefois je les aimais, elles me fai-
« saient du bien : les réflexions de la
« solitude me menaient trop loin et
« trop avant; mon talent gagnait à la
« mobilité de mes impressions. Main-
« tenant j'ai quelque chose de fixe dans
« le regard, comme dans la pensée :
« gaieté, grace, imagination, qu'êtes-
« vous devenus? Ah! je voudrais, ne
« fût-ce que pour un moment, goûter
« encore de l'espérance! Mais c'en est
« fait, le désert est inexorable, la
« goutte d'eau comme la rivière sont
« taries, et le bonheur d'un jour est
« aussi difficile que la destinée de la
« vie entière.

« Je le trouve coupable envers moi ; « mais quand je le compare aux au- « tres hommes, combien ils me parais- « sent affectés, bornés, misérables ! « et lui, c'est un ange, mais un ange « armé de l'épée flamboyante qui a « consumé mon sort. Celui qu'on aime « est le vengeur des fautes qu'on a « commises sur cette terre, la divinité « lui prête son pouvoir.

« Ce n'est pas le premier amour qui « est ineffaçable, il vient du besoin « d'aimer ; mais lorsqu'après avoir « connu la vie, et dans toute la force « de son jugement, on rencontre l'es- « prit et l'ame que l'on avait jus- « qu'alors vainement cherchés, l'ima- « gination est subjuguée par la vérité, « et l'on a raison d'être malheu- « reuse.

« Que cela est insensé, diront au « contraire la plupart des hommes, de « mourir pour l'amour, comme s'il n'y « avait pas mille autres manières

« d'exister! L'enthousiasme en tout
« genre est ridicule pour qui ne l'é-
« prouve pas. La poésie, le dévoue-
« ment, l'amour, la religion, ont la
« même origine; et il y a des hommes
« aux yeux desquels ces sentimens
« sont de la folie. Tout est folie, si
« l'on veut, hors le soin que l'on prend
« de son existence; il peut y avoir
« erreur et illusion partout ailleurs.

« Ce qui fait mon malheur surtout,
« c'est que lui seul me comprenait, et
« peut-être trouvera-t-il une fois aussi
« que moi seule je savais l'entendre. Je
« suis la plus facile et la plus difficile
« personne du monde; tous les êtres
« bienveillans me conviennent comme
« société de quelques instans; mais
« pour l'intimité, pour une affection
« véritable, il n'y avait au monde
« qu'Oswald que je pusse aimer. Ima-
« gination, esprit, sensibilité, quelle
« réunion! où se trouve-t-elle dans l'u-
« nivers? Et le cruel possédait toutes

« ces qualités, ou du moins tout leur
« charme!

« Qu'aurais-je à dire aux autres? à
« qui pourrais-je parler? quel but,
« quel intérêt me reste-t-il? Les plus
« amères douleurs, les plus délicieux
« sentimens me sont connus, et le
« pâle avenir n'est plus pour moi que
« le spectre du passé.

« Pourquoi les situations heureuses
« sont-elles si passagères? qu'ont-elles
« de plus fragile que les autres? L'or-
« dre naturel est-il la douleur? C'est
« une convulsion que la souffrance
« pour le corps, mais c'est un état
« habituel pour l'ame.

« Ahi! null' altro che pianto al mondo dura.

PÉTRARQUE.

« *Ah! dans le monde, rien ne dure*
« *que les larmes!* »

« Une autre vie! une autre vie! voilà
« mon espoir; mais telle est la force
« de celle-ci qu'on cherche dans le ciel

« les mêmes sentimens qui ont occupé
« sur la terre. On peint dans les mythologies du Nord les ombres des chasseurs poursuivant les ombres des cerfs dans les nuages ; mais de quel droit disons-nous que ce sont des ombres? où est-elle la réalité? Il n'y a de sûr que la peine ; il n'y a qu'elle qui tienne impitoyablement ce qu'elle promet.

« Je rêve sans cesse à l'immortalité, non plus à celle que donnent les hommes ; ceux qui, selon l'expression du Dante, *appelleront antique le temps actuel*, ne m'intéressent plus ; mais je ne crois pas à l'anéantissement de mon cœur. Non, mon Dieu, je n'y crois pas. Il est pour vous ce cœur dont il n'a pas voulu, et que vous daignerez recevoir après les dédains d'un mortel.

« Je sens que je ne vivrai pas longtemps, et cette pensée met du calme dans mon ame. Il est doux de s'affai-

« blir dans l'état où je suis, c'est le « sentiment de la peine qui s'émousse.

« Je ne sais pourquoi dans le trouble « de la douleur on est plus capable « de superstition que de piété; je fais « des présages de tout, et je ne sais « point encore placer ma confiance en « rien. Ah! que la dévotion est douce « dans le bonheur! quelle reconnais« sance envers l'Être suprême doit « éprouver la femme d'Oswald!

« Sans doute la douleur perfectionne « beaucoup le caractère; on rattache « dans sa pensée ses fautes à ses mal« heurs, et toujours un lien visible, au « moins à nos yeux, semble les réu« nir; mais il est un terme à ce salu« taire effet.

« Un profond recueillement m'est « nécessaire avant d'obtenir,

« . . . . . Tranquillo varco
« A più tranquilla vita.

« *Un tranquille passage vers une* « *vie plus tranquille.*

« Quand je serai tout-à-fait malade, « le calme doit renaître en mon cœur ; « il y a beaucoup d'innocence dans les « pensées de l'être qui va mourir, et « j'aime les sentimens qu'inspire cette « situation.

« Inconcevable énigme de la vie, que « la passion, ni la douleur, ni le génie, « ne peuvent découvrir, vous révèlerez-« vous à la prière ? Peut-être l'idée la « plus simple de toutes explique-t-elle « ces mystères ! peut-être en avons-« nous approché mille fois dans nos « rêveries ? Mais ce dernier pas est im-« possible, et nos vains efforts en tout « genre donnent une grande fatigue à « l'ame. Il est bien temps que la « mienne se repose.

« Fermossi al fin il cor che balzò tanto (a).

HIPPOLITO PINDEMONTE.

(a) Il s'est enfin arrêté, ce cœur qui battait si vite.

CHAPITRE VI.

Le prince Castel-Forte quitta Rome pour venir s'établir à Florence près de Corinne : elle fut très-reconnaissante de cette preuve d'amitié; mais elle était un peu honteuse de ne pouvoir plus répandre dans la conversation le charme qu'elle y mettait autrefois. Elle était distraite et silencieuse; le dépérissement de sa santé lui ôtait la force nécessaire pour triompher, même pour un moment, des sentimens qui l'occupaient. Elle avait encore en parlant l'intérêt qu'inspire la bienveillance ; mais le désir de plaire ne l'animait plus. Quand l'amour est malheureux, il refroidit toutes les autres affections, on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'ame; mais autant

l'on avait gagné par le bonheur, autant l'on perd par la peine. Le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière se reporte sur tous les rapports de la vie et de la société; mais l'existence est si appauvrie quand cet immense espoir est détruit, qu'on devient incapable d'aucun mouvement spontané. C'est pour cela même que tant de devoirs commandent aux femmes, et surtout aux hommes, de respecter et de craindre l'amour qu'ils inspirent, car cette passion peut dévaster à jamais l'esprit comme le cœur.

Le prince Castel-Forte essayait de parler à Corinne des objets qui l'intéressaient autrefois; elle était quelquefois plusieurs minutes sans lui répondre, parce qu'elle ne l'entendait pas dans le premier moment, puis le son et l'idée lui parvenaient, et elle disait quelque chose qui n'avait ni la couleur ni le mouvement que l'on admirait jadis dans sa manière de parler, mais qui

ſaisait aller la conversation quelques instans, et lui permettait de retomber dans ses rêveries. Enfin, elle faisait encore un nouvel effort pour ne pas décourager la bonté du prince Castel-Forte, et souvent elle prenait un mot pour l'autre, ou disait le contraire de ce qu'elle venait de dire; alors elle souriait de pitié sur elle-même, et demandait pardon à son ami de cette sorte de folie dont elle avait la conscience.

Le prince Castel-Forte voulut se hasarder à lui parler d'Oswald, et il semblait même que Corinne prît à cette conversation un âpre plaisir; mais elle était dans un tel état de souffrance en sortant de cet entretien, que son ami se crut absolument obligé de se l'interdire. Le prince Castel-Forte avait une ame sensible; mais un homme, et surtout un homme qui a été vivement occupé d'une femme, ne sait, quelque généreux qu'il soit, comment la consoler du sentiment qu'elle éprouve pour un

autre. Un peu d'amour-propre en lui, et de timidité dans elle, empêchent que l'intimité de la confiance ne soit parfaite : d'ailleurs à quoi servirait-elle? il n'y a de remède qu'aux chagrins qui se guériraient d'eux-mêmes.

Corinne et le prince Castel-Forte se promenaient ensemble chaque jour sur les bords de l'Arno. Il parcourait tous les sujets d'entretien avec un aimable mélange d'intérêt et de ménagement : elle le remerciait en lui serrant la main; quelquefois elle essayait de parler sur les objets qui tiennent à l'ame : ses yeux se remplissaient de pleurs, et son émotion lui faisait mal; sa pâleur et son tremblement étaient pénibles à voir, et son ami cherchait bien vite à la détourner de ces idées. Une fois elle se mit tout à coup à plaisanter avec sa grace accoutumée; le prince Castel-Forte la regarda avec surprise et joie, mais elle s'enfuit aussitôt en fondant en larmes.

Elle revint à dîner, tendit la main à

son ami en lui disant : — Pardon, je voudrais être aimable, pour vous récompenser de votre bonté, mais cela m'est impossible, soyez assez généreux pour me supporter telle que je suis. — Ce qui inquiétait vivement le prince Castel-Forte, c'était l'état de la santé de Corinne. Un danger prochain ne la menaçait pas encore, mais il était impossible qu'elle vécût long-temps, si quelques circonstances heureuses ne ranimaient pas ses forces. Dans ce temps le prince Castel-Forte reçut une lettre de lord Nelvil, et bien qu'elle ne changeât rien à la situation, puisqu'il lui confirmait qu'il était marié, il y avait dans cette lettre des paroles qui auraient ému profondément Corinne. Le prince Castel-Forte réfléchissait des heures entières, pour concerter avec lui-même s'il devait ou non causer à son amie, en lui montrant cette lettre, l'impression la plus vive, et il la voyait si faible qu'il ne l'osait pas. Pendant qu'il délibérait

encore, il reçut une seconde lettre de lord Nelvil, également remplie de sentimens qui auraient attendri Corinne, mais contenant la nouvelle de son départ pour l'Amérique. Alors le prince Castel-Forte se décida tout-à-fait à ne rien dire. Il eut peut-être tort, car une des plus amères douleurs de Corinne, c'était que lord Nelvil ne lui écrivît point; elle n'osait l'avouer à personne; mais bien qu'Oswald fût pour jamais séparé d'elle, un souvenir, un regret de sa part lui auraient été bien chers; et ce qui lui paraissait le plus affreux, c'était ce silence absolu qui ne lui donnait pas même l'occasion de prononcer ou d'entendre prononcer son nom.

Une peine dont personne ne vous parle, une peine qui n'éprouve pas le moindre changement ni par les jours, ni par les années, et n'est susceptible d'aucun événement, d'aucune vicissitude, fait encore plus de mal que la diversité des impressions douloureuses.

Le prince Castel-Forte suivit la maxime commune qui conseille de tout faire pour amener l'oubli ; mais il n'y a point d'oubli pour les personnes d'une imagination forte, et il vaut mieux avec elles renouveler sans cesse le même souvenir, fatiguer l'ame de pleurs enfin, que l'obliger à se concentrer en elle-même.

LIVRE XIX.

LE RETOUR D'OSWALD EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

RAPPELONS maintenant les événemens qui se passèrent en Ecosse après le jour de cette triste fête où Corinne fit un si douloureux sacrifice. Le domestique de lord Nelvil lui remit ses lettres au bal : il sortit pour les lire ; il en ouvrit plusieurs que son banquier de Londres lui envoyait, avant de deviner celle qui devait décider de son sort ; mais quand il aperçut l'écriture de Corinne, mais quand il vit ces mots : *vous êtes libre*, et qu'il reconnut l'anneau, il sentit tout à la fois une amère douleur, et l'irritation la plus vive. Il y avait deux mois qu'il n'avait reçu de

lettres de Corinne, et ce silence était rompu par des paroles si laconiques, par une action si décisive! Il ne douta pas de son inconstance; il se rappela tout ce que lady Edgermond avait pu dire de la légèreté, de la mobilité de Corinne; il entra dans le sens de l'inimitié contre elle, car il l'aimait assez encore pour être injuste. Il oublia qu'il avait tout-à-fait renoncé depuis plusieurs mois à l'idée d'épouser Corinne, et que Lucile lui avait inspiré un goût assez vif. Il se crut un homme sensible trahi par une femme infidèle; il éprouva du trouble, de la colère, du malheur, mais surtout un mouvement de fierté qui dominait toutes les autres impressions, et lui inspirait le désir de se montrer supérieur à celle qui l'abandonnait. Il ne faut pas beaucoup se vanter de la fierté dans les attachemens du cœur; elle n'existe presque jamais que quand l'amour-propre l'emporte sur l'affection; et si lord Nelvil eût

aimé Corinne comme dans les jours de Rome et de Naples, le ressentiment contre les torts qu'il lui croyait ne l'eût point encore détaché d'elle.

Lady Edgermond s'aperçut du trouble de lord Nelvil : c'était une personne passionnée sous de froids dehors ; et la maladie mortelle dont elle se sentait menacée ajoutait à l'ardeur de son intérêt pour sa fille. Elle savait que la pauvre enfant aimait lord Nelvil, et tremblait d'avoir compromis son bonheur en le lui faisant connaître. Elle ne perdait donc pas Oswald un instant de vue, et pénétrait dans les secrets de son ame avec une sagacité que l'on attribue à l'esprit des femmes, mais qui tient uniquement à l'attention continuelle qu'inspire un vrai sentiment. Elle prit le prétexte des affaires de Corinne, c'est-à-dire de l'héritage de son oncle qu'elle voulait lui faire passer, pour avoir le lendemain matin un entretien avec lord Nelvil ; dans cet

entretien, elle devina bien vite qu'il était mécontent de Corinne, et flattant son ressentiment par l'idée d'une noble vengeance, elle lui proposa de la reconnaître pour sa belle-fille. Lord Nelvil fut étonné de ce changement subit dans les intentions de lady Edgermond; mais il comprit cependant, quoique cette pensée ne fût en aucune manière exprimée, que cette offre n'aurait son effet que s'il épousait Lucile; et dans l'un de ces momens où l'on agit plus vite que l'on ne pense, il la demanda en mariage à sa mère. Lady Edgermond ravie put à peine se contenir assez pour ne pas dire oui avec trop de rapidité; le consentement fut donné, et lord Nelvil sortit de cette chambre lié par un engagement qu'il n'avait pas eu l'idée de contracter en y entrant.

Pendant que lady Edgermond préparait Lucile à le recevoir, il se promenait dans le jardin avec une grande agitation. Il se disait que Lucile lui

avait plu, précisément parce qu'il la connaissait peu, et qu'il était bizarre de fonder tout le bonheur de sa vie sur le charme d'un mystère qui doit nécessairement être découvert. Il lui revint un mouvement d'attendrissement pour Corinne, et il se rappela les lettres qu'il lui avait écrites, et qui exprimaient trop bien les combats de son ame. — Elle a eu raison, s'écria-t-il, de renoncer à moi, je n'ai pas eu le courage de la rendre heureuse; mais il devait lui en coûter davantage, et cette ligne si froide....... Mais qui sait si ses larmes ne l'ont pas arrosée? — et en prononçant ces mots les siennes coulaient malgré lui. Ces rêveries l'entraînèrent tellement, qu'il s'éloigna du château, et fut long-temps cherché par les domestiques de lady Edgermond, qu'elle avait envoyés pour lui faire dire qu'il était attendu : il s'étonna lui-même de son peu d'empressement, et se hâta de revenir.

En entrant dans la chambre il vit Lucile à genoux, et la tête cachée dans le sein de sa mère; elle avait ainsi la grâce la plus touchante : lorsqu'elle entendit lord Nelvil, elle releva son visage baigné de pleurs, et lui dit en lui tendant la main : — N'est-il pas vrai, mylord, que vous ne me séparerez pas de ma mère? — Cette aimable manière d'annoncer son consentement intéressa beaucoup Oswald. Il se mit à genoux à son tour, et pria lady Edgermond de permettre que le visage de Lucile se penchât vers le sien; et c'est ainsi que cette innocente personne reçut la première impression qui la faisait sortir de l'enfance. Une vive rougeur couvrit son front; Oswald sentit en la regardant quel lien pur et sacré il venait de former, et la beauté de Lucile, quelque ravissante qu'elle fût en ce moment, lui fit moins d'impression encore que sa céleste modestie.

Les jours qui précédèrent le diman-

che qui avait été fixé pour la cérémonie se passèrent en arrangemens nécessaires pour le mariage. Lucile pendant ce temps, ne parla pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire; mais ce qu'elle disait était noble et simple; et lord Nelvil aimait et approuvait chacune de ses paroles. Il sentait bien cependant quelque vide auprès d'elle; la conversation consistait toujours dans une question et une réponse; elle ne s'engageait pas, elle ne se prolongeait pas; tout était bien, mais il n'y avait pas ce mouvement, cette vie inépuisable, dont il est difficile de se passer quand une fois on en a joui. Lord Nelvil se rappelait alors Corinne; mais comme il n'entendait plus parler d'elle, il espérait que ce souvenir deviendrait à la fin une chimère, objet seulement de ses vagues regrets.

Lucile, en apprenant par sa mère que sa sœur vivait encore, et qu'elle était en Italie, avait eu le plus grand désir d'interroger lord Nelvil à son sujet;

mais lady Edgermond le lui avait interdit, et Lucile s'était soumise, selon sa coutume, sans demander le motif de cet ordre. Le matin du jour du mariage, l'image de Corinne se retraça dans le cœur d'Oswald plus vivement que jamais, et il fut effrayé lui-même de l'impression qu'il en recevait. Mais il adressa ses prières à son père; il lui dit au fond de son cœur que c'était pour lui, que c'était pour obtenir sa bénédiction dans le ciel, qu'il accomplissait sa volonté sur la terre. Raffermi par ces sentimens, il arriva chez lady Edgermond, et se reprocha les torts qu'il avait eus dans sa pensée envers Lucile. Quand il la vit, elle était si charmante, qu'un ange qui serait descendu sur la terre n'aurait pu choisir une autre figure pour donner aux mortels l'idée des vertus célestes. Ils marchèrent à l'autel. La mère avait une émotion plus profonde encore que la fille; car il s'y mêlait cette crainte que fait éprouver tou-

jours une grande résolution, quelle qu'elle soit, à qui connaît la vie. Lucile n'avait que de l'espoir; l'enfance se mêlait en elle à la jeunesse, et la joie à l'amour. En revenant de l'autel, elle s'appuyait timidement sur le bras d'Oswald; elle s'assurait ainsi de son protecteur. Oswald la regardait avec attendrissement; on eût dit qu'il sentait au fond de son cœur un ennemi qui menaçait le bonheur de Lucile, et qu'il se promettait de l'en défendre.

Lady Edgermond, revenue au château, dit à son gendre: — Je suis tranquille à présent; je vous ai confié le bonheur de Lucile: il me reste si peu de temps encore à vivre, qu'il m'est doux de me sentir si bien remplacée. — Lord Nelvil fut très-attendri par ces paroles, et réfléchit, avec autant d'émotion que d'inquiétude, aux devoirs qu'elles lui imposaient. Peu de jours s'étaient écoulés, et Lucile commençait à peine à lever ses timides regards sur

son époux, et à prendre la confiance qui aurait pu lui permettre de se faire connaître à lui, lorsque des incidens malheureux vinrent troubler cette union; elle s'était annoncée d'abord sous des auspices plus favorables.

CHAPITRE II.

M. Dickson arriva pour voir les nouveaux mariés, et s'excusa de n'avoir point assisté à la noce, en racontant qu'il était resté long-temps malade de l'ébranlement causé par une chute violente. Comme on lui parlait de cette chute, il dit qu'il avait été secouru par une femme la plus séduisante du monde. Oswald, dans cet instant, jouait au volant avec Lucile. Elle avait beaucoup de grâce à cet exercice; Oswald la regardait et n'écoutait pas M. Dickson, lorsque celui-ci lui cria, d'un bout de la chambre à l'autre: — Mylord, elle a sûrement beaucoup entendu parler de vous, la belle inconnue qui m'a secouru, car elle m'a fait bien des questions sur votre sort. — De qui parlez-

vous? répondit lord Nelvil en continuant à jouer. — D'une femme charmante, reprit M. Dickson, bien qu'elle eût l'air déjà changée par la souffrance, et qui ne pouvait parler de vous sans émotion. — Ces mots attirèrent cette fois l'attention de lord Nelvil; et il se rapprocha de M. Dickson, en le priant de les répéter. Lucile, qui ne s'était point occupée de ce qu'on avait dit, alla rejoindre sa mère qui l'avait fait appeler. Oswald se trouva seul avec M. Dickson, et lui demanda quelle était cette femme dont il venait de lui parler. — Je n'en sais rien, répondit-il; sa prononciation m'a prouvé qu'elle était Anglaise. Mais j'ai rarement vu, parmi nos femmes, une personne si obligeante et d'une conversation si facile; elle s'est occupée de moi, pauvre vieillard, comme si elle eût été ma fille; et pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, je ne me suis pas aperçu de toutes les contusions que j'avais

reçues. Mais, mon cher Oswald, seriez-vous donc aussi un infidèle en Angleterre, comme vous l'avez été en Italie? car ma charmante bienfaitrice pâlissait et tremblait en prononçant votre nom. —Juste ciel! de qui parlez-vous? Une Anglaise, dites-vous? — Oui, sans doute, répondit M. Dickson, vous savez bien que les étrangers ne prononcent jamais notre langue sans accent. — Et sa figure? — Oh! la plus expressive que j'aie vue, quoiqu'elle fût pâle et maigre à faire de la peine. —La brillante Corinne ne ressemblait point à cette description; mais ne pouvait-elle pas être malade? ne devait-elle pas avoir beaucoup souffert, si elle était venue en Angleterre, et si elle n'y avait pas vu celui qu'elle venait chercher? Ces craintes frappèrent tout à coup Oswald; et il continua ses questions avec une inquiétude extrême. — M. Dickson lui disait toujours que l'inconnue parlait avec une grâce et une

élégance qu'il n'avait rencontrées dans aucune autre femme; qu'une expression de bonté céleste se peignait dans ses regards, mais qu'elle semblait languissante et triste. Ce n'était pas la manière accoutumée de Corinne; mais encore une fois, ne pouvait-elle pas être changée par la peine? —De quelle couleur sont ses yeux et ses cheveux, dit lord Nelvil? — Du plus beau noir du monde. — Lord Nelvil pâlit. — Est-elle animée en parlant? — Non, continua M. Dickson; elle disait quelques paroles de temps en temps pour m'interroger et me répondre; mais le peu de mots qu'elle prononçait avait beaucoup de charmes. —Il allait continuer, quand lady Edgermond et Lucile rentrèrent: il se tut, et lord Nelvil cessa de le questionner, mais tomba dans la plus profonde rêverie, et sortit pour se promener, jusqu'à ce qu'il pût retrouver M. Dickson seul.

Lady Edgermond, que sa tristesse

avait frappée, renvoya Lucile pour demander à M. Dickson s'il s'était passé quelque chose dans leur conversation qui pût affliger son gendre : il lui raconta naïvement ce qu'il avait dit. Lady Edgermond devina dans l'instant la vérité et frémit de la douleur qu'Oswald ressentirait, s'il savait avec certitude que Corinne était venue le chercher en Écosse ; et prévoyant bien qu'il interrogerait de nouveau M. Dickson, elle lui dit ce qu'il devait répondre pour détourner lord Nelvil de ses soupçons. En effet, dans un second entretien M. Dickson n'accrut pas son inquiétude à cet égard ; mais il ne la dissipa point, et la première idée d'Oswald fut de demander à son domestique si toutes les lettres qu'il lui avait remises depuis environ trois semaines venaient de la poste, et s'il ne se souvenait pas d'en avoir reçu autrement. Le domestique assura que non ; mais comme il sortait de la chambre, il re-

vint sur ses pas, et dit à lord Nelvil : *Il me semble cependant que le jour du bal un aveugle m'a remis une lettre pour votre seigneurie; mais c'était sans doute pour implorer ses secours.* — Un aveugle, reprit Oswald; non, je n'ai point reçu de lettre de lui : pourriez-vous me le retrouver ? — Oui, très-facilement, reprit le domestique, il demeure dans le village. —Allez le chercher, dit lord Nelvil; et ne pouvant pas attendre patiemment l'arrivée de l'aveugle, il alla au-devant de lui, et le rencontra au bout de l'avenue.

— Mon ami, lui dit-il, on vous a donné une lettre pour moi le jour du bal au château : qui vous l'avait remise? — Mylord voit que je suis aveugle, comment pourrais-je le lui dire? — Croyez-vous que ce soit une femme? — Oui, mylord, car elle avait un son de voix très-doux, autant qu'on pouvait le remarquer, malgré ses larmes, car j'entendais bien qu'elle pleurait.

— Elle pleurait, reprit Oswald, et que vôus a-t-elle dit? — *Vous remettrez cette lettre au domestique d'Oswald, bon vieillard* : puis, se reprenant tout de suite elle a ajouté, *à lord Nelvil.* — Ah, Corinne! s'écria Oswald, et il fut obligé de s'appuyer sur le vieillard, car il était prêt à s'évanouir. — Mylord, continua le vieillard aveugle, j'étais assis au pied d'un arbre quand elle me donna cette commission; je voulus m'en acquitter tout de suite; mais comme j'ai de la peine à me relever à mon âge, elle a daigné m'aider elle-même, m'a donné plus d'argent que je n'en avais eu depuis long-temps, et je sentais sa main qui tremblait en me soutenant, comme la vôtre, mylord, à présent. — C'en est assez, dit lord Nelvil, tenez, bon vieillard, voilà aussi de l'argent comme elle vous en a donné, priez pour nous deux. — Et il s'éloigna.

Depuis ce moment un trouble affreux

s'empara de son ame : il faisait de tous les côtés de vaincs perquisitions, et ne pouvait concevoir comment il était possible que Corinne fût arrivée en Écosse sans demander à le voir; il se tourmentait de mille manières sur les motifs de sa conduite, et l'affliction qu'il ressentait était si grande, que, malgré ses efforts pour la cacher, il était impossible que lady Edgermond ne la devinât pas, et que Lucile même ne s'aperçût combien il était malheureux : sa tristesse la plongeait elle-même dans une rêverie continuelle, et leur intérieur était très-silencieux. Ce fut alors que lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte la première lettre, que celui-ci ne crut pas devoir montrer à Corinne, et qui l'aurait sûrement touchée, par l'inquiétude profonde qu'elle exprimait.

Le comte d'Erfeuil revint de Plymouth où il avait conduit Corinne avant que la réponse du prince Castel-Forte à la lettre de lord Nelvil fût

arrivée : il ne voulait pas dire à lord Nelvil tout ce qu'il savait de Corinne, et cependant il était fâché qu'on ignorât qu'il savait un secret important, et qu'il était assez discret pour le taire. Ses insinuations, qui d'abord n'avaient pas frappé lord Nelvil, réveillèrent son attention dès qu'il crut qu'elles pouvaient avoir quelque rapport avec Corinne; alors il interrogea vivement le comte d'Erfeuil, qui se défendit assez bien dès qu'il fut parvenu à se faire questionner.

Néanmoins, à la fin, Oswald lui arracha l'histoire entière de Corinne, par le plaisir qu'eut le comte d'Erfeuil à raconter tout ce qu'il avait fait pour elle, la reconnaissance qu'elle lui avait toujours témoignée, l'état affreux d'abandon et de douleur où il l'avait trouvée; enfin il fit ce récit sans s'apercevoir le moins du monde de l'effet qu'il produisait sur lord Nelvil, et n'ayant d'autre but en ce moment que

d'être, comme disent les Anglais, *le héros de sa propre histoire.* Quand le comte d'Erfeuil eut cessé de parler, il fut vraiment affligé du mal qu'il avait fait. Oswald s'était contenu jusqu'alors ; mais tout à coup il devint comme insensé de douleur : il s'accusait d'être le plus barbare et le plus perfide des hommes ; il se représentait le dévouement, la tendresse de Corinne, sa résignation, sa générosité dans le moment même où elle le croyait le plus coupable, et il y opposait la dureté, la légèreté dont il l'avait payée. Il se répétait sans cesse que personne ne l'aimerait jamais comme elle l'avait aimé, et qu'il serait puni, de quelque manière, de la cruauté dont il avait usé envers elle : il voulait partir pour l'Italie, la voir, seulement un jour, seulement une heure ; mais déjà Rome et Florence étaient occupées par les Français, son régiment allait s'embarquer, il ne pouvait s'éloigner sans déshonneur ;

il ne pouvait percer le cœur de sa femme et réparer les torts par les torts et les douleurs par les douleurs. Enfin il espérait les dangers de la guerre, et cette pensée lui rendit du calme.

Ce fut dans cette disposition qu'il écrivit au prince Castel-Forte la seconde lettre, que celui-ci résolut encore de ne pas montrer à Corinne. Les réponses de l'ami de Corinne la peignaient triste, mais résignée; et comme il était fier et blessé pour elle, il adoucit plutôt qu'il n'exagéra l'état de malheur où elle était tombée. Lord Nelvil crut donc qu'il fallait ne pas la tourmenter de ses regrets après l'avoir rendue si malheureuse par son amour, et il partit pour les îles avec un sentiment de douleur et de remords qui lui rendait la vie insupportable.

CHAPITRE III.

Lucile était affligée du départ d'Oswald; mais le morne silence qu'il avait gardé envers elle pendant les derniers temps de leur séjour ensemble avait tellement redoublé sa timidité naturelle, qu'elle ne put se résoudre à lui dire qu'elle se croyait grosse ; il ne le sut qu'aux îles par une lettre de lady Edgermond, à qui sa fille l'avait caché jusqu'alors. Lord Nelvil trouva donc les adieux de Lucile très-froids ; il ne jugea pas bien ce qui se passait dans son ame, et comparant sa douleur silencieuse avec les éloquens regrets de Corinne lorsqu'il se sépara d'elle à Venise, il n'hésita pas à croire que Lucile l'aimait faiblement. Cependant, durant les quatre années que dura son absence, elle n'eut pas un jour de bon-

heur. A peine la naissance de sa fille put-elle la distraire un moment des dangers que courait son époux. Un autre chagrin aussi se joignait à cette inquiétude ; elle découvrit par degrés tout ce qui concernait Corinne et ses relations avec lord Nelvil.

Le comte d'Erfeuil qui passa près d'une année en Ecosse, et vit souvent Lucile et sa mère, était fortement persuadé qu'il n'avait pas révélé le secret du voyage de Corinne en Angleterre ; mais il dit tant de choses qui en approchaient, il lui était si difficile, quand la conversation languissait, de ne pas ramener le sujet qui intéressait si vivement Lucile, qu'elle parvint à tout savoir. Tout innocente qu'elle était, elle avait encore assez d'art pour faire parler le comte d'Erfeuil, tant il en fallait peu pour cela.

Lady Edgermond, que sa maladie occupait chaque jour davantage, ne s'était pas doutée du travail que faisait

sa fille pour apprendre ce qui devait lui causer tant de douleurs; mais quand elle la vit si triste, elle obtint d'elle la confidence de ses chagrins. Lady Edgermond s'exprima très-sévèrement sur le voyage de Corinne en Angleterre. Lucile en recevait une autre impression : elle était tour à tour jalouse de Corinne et mécontente d'Oswald, qui avait pu se montrer si cruel envers une femme dont il était tant aimé; et il lui semblait qu'elle devait craindre, pour son propre bonheur, un homme qui avait ainsi sacrifié le bonheur d'une autre. Elle avait toujours conservé de l'intérêt et de la reconnaissance pour sa sœur, ce qui ajoutait encore à la pitié qu'elle lui inspirait; et, loin d'être flattée du sacrifice qu'Oswald lui avait fait, elle se tourmentait de l'idée qu'il ne l'avait choisie que parce que sa position dans le monde était meilleure que celle de Corinne; elle se rappelait son hésitation avant le ma-

riage, sa tristesse peu de jours après, et toujours elle se confirmait dans la cruelle pensée que son époux ne l'aimait pas. Lady Edgermond aurait pu lui rendre un grand service dans cette disposition d'ame, si elle l'avait calmée; mais c'était une personne sans indulgence, et qui, ne concevant rien que le devoir et les sentimens qu'il permet, prononçait l'anathème contre tout ce qui s'écartait de cette ligne. Elle ne pensait pas à ramener par des ménagemens, et s'imaginait, au contraire, que le seul moyen d'éveiller les remords était de montrer du ressentiment; elle partageait trop vivement les inquiétudes de Lucile, s'irritait de la pensée qu'une aussi charmante personne n'était pas appréciée par son époux, et loin de lui faire du bien, en lui persuadant qu'elle était plus aimée qu'elle ne le croyait, elle confirmait ses craintes à cet égard, pour exciter davantage sa fierté. Lucile, plus douce

et plus éclairée que sa mère, ne suivait pas rigoureusement les conseils qu'elle lui donnait, mais il en restait toujours quelques traces : et ses lettres à lord Nelvil étaient bien moins sensibles que le fond de son cœur.

Oswald, pendant ce temps, se distingua dans la guerre par des actions d'une bravoure éclatante; il exposa mille fois sa vie, non-seulement par l'enthousiasme de l'honneur, mais par goût pour le péril. On remarquait que le danger était un plaisir pour lui; qu'il paraissait plus gai, plus animé, plus heureux le jour des combats; il rougissait de joie quand le tumulte des armes commençait, et c'était dans ce moment seul qu'un poids qu'il avait sur le cœur se soulevait et le laissait respirer à l'aise. Adoré de ses soldats, admiré de ses camarades, il avait une existence très-animée, qui, sans lui donner du bonheur, l'étourdissait au moins sur le passé comme sur l'avenir.

Il recevait des lettres de sa femme, qu'il trouvait froides, mais auxquelles cependant il s'accoutumait. Le souvenir de Corinne lui apparaissait souvent dans ces belles nuits des tropiques, où l'on prend une si grande idée de la nature et de son auteur; mais comme le climat et la guerre menaçaient tous les jours sa vie, il se croyait moins coupable en étant si près de périr; on pardonne à ses ennemis, lorsque la mort les menace; on se sent aussi, dans une situation semblable, de l'indulgence pour soi-même. Lord Nelvil pensait seulement aux larmes de Corinne, lorsqu'elle apprendrait qu'il n'était plus, il oubliait celles que ses torts lui avaient fait répandre.

Au milieu des périls qui font si souvent réfléchir sur l'incertitude de la vie, il songeait bien plus à Corinne qu'à Lucile; ils avaient tant parlé de la mort ensemble, ils avaient si souvent approfondi toutes les pensées les plus

sérieuses, qu'il croyait encore s'entretenir avec Corinne, quand il s'occupait des grandes idées que retrace le spectacle habituel de la guerre et de ses dangers. C'était à elle qu'il s'adressait quand il était seul, bien qu'il dût la croire irritée contre lui. Il lui semblait qu'ils s'entendaient encore, malgré l'absence, malgré l'infidélité même; tandis que la douce Lucile, qu'il ne croyait pas offensée contre lui, ne s'offrait à son souvenir que comme une personne digne d'être protégée, mais à laquelle il fallait épargner toutes les réflexions tristes et profondes. Enfin les troupes que lord Nelvil commandait furent rappelées en Angleterre; il revint : déjà la tranquillité du vaisseau lui plaisait bien moins que l'activité de la guerre. Le mouvement extérieur avait remplacé, pour lui, les plaisirs de l'imagination, qu'autrefois l'entretien de Corinne lui faisait goûter. Il n'avait pas encore essayé du repos

loin d'elle. Il avait su tellement se faire aimer de ses soldats, et leur avait inspiré tant d'attachement et d'enthousiasme, que leurs hommages et leur dévouement renouvelèrent encore pour lui, pendant le passage, l'intérêt de la vie militaire. Cet intérêt ne cessa complètement que quand on fut débarqué.

CHAPITRE IV.

Lord Nelvil partit alors pour la terre de lady Edgermond dans le Northumberland, il fallait qu'il fît de nouveau connaissance avec sa famille dont il avait perdu l'habitude depuis quatre ans. Lucile lui présenta sa fille, âgée de plus de trois ans, avec autant de timidité qu'une femme coupable en pourrait éprouver. Cette petite ressemblait à Corinne : l'imagination de Lucile avait été fort occupée du souvenir de sa sœur pendant sa grossesse ; et Juliette, c'était ainsi qu'elle se nommait, avait les cheveux et les yeux de Corinne : lord Nelvil le remarqua et en fut troublé ; il la prit dans ses bras, et la serra contre son cœur avec tendresse. Lucile ne vit dans ce mouvement

qu'un souvenir de Corinne, et dès cet instant elle ne jouit pas, sans mélange, de l'affection que lord Nelvil témoignait à Juliette.

Lucile était encore embellie, elle avait près de vingt ans. Sa beauté avait pris un caractère imposant, et inspirait à lord Nelvil un sentiment de respect. Lady Edgermond n'était plus en état de sortir de son lit, et sa situation lui donnait beaucoup d'humeur et de chagrin. Elle revit pourtant avec plaisir lord Nelvil, car elle était très-tourmentée par la crainte de mourir en son absence, et de laisser sa fille ainsi seule au monde. Lord Nelvil avait tellement pris l'habitude d'une vie active, qu'il lui en coûtait beaucoup de rester presque tout le jour dans la chambre de sa belle-mère, qui ne recevait plus personne que son gendre et sa fille. Lucile aimait toujours beaucoup lord Nelvil; mais elle avait la douleur de ne pas se croire aimée, et lui cachait par fierté ce

qu'elle savait de ses sentimens pour Corinne et la jalousie qu'ils lui causaient. Cette contrainte ajoutait encore à sa réserve habituelle, et la rendait plus froide et plus silencieuse qu'elle ne l'eût été naturellement. Lorsque son époux voulait lui donner quelques conseils sur le charme qu'elle aurait pu répandre dans la conversation, en y mettant plus d'intérêt ; elle croyait voir dans ces conseils un souvenir de Corinne, et se blessait, au lieu d'en profiter. Lucile avait une grande douceur de caractère, mais sa mère lui avait donné des idées positives sur tous les points ; et quand lord Nelvil vantait les plaisirs de l'imagination et le charme des beaux-arts, elle voyait toujours dans ce qu'il disait les souvenirs de l'Italie, et rabattait assez sèchement l'enthousiasme de lord Nelvil, parce qu'elle pensait que Corinne en était l'unique cause. Dans une autre disposition elle eût recueilli avec soin les

paroles de son époux pour étudier tous les moyens de lui plaire.

Lady Edgermond, dont la maladie augmentait les défauts, montrait une antipathie croissante pour tout ce qui sortait de la monotonie et de la règle habituelle de sa vie. Elle voyait du mal à tout, et son imagination, irritée par la souffrance, était importunée de tous les bruits au moral comme au physique. Elle eût voulu réduire l'existence aux moindres frais possibles, peut-être pour ne pas regretter aussi vivement ce qu'elle était prête à quitter; mais comme personne n'avoue le motif personnel de ses opinions, elle les appuyait sur les principes généraux d'une morale exagérée. Elle ne cessait de désenchanter la vie, en faisant un tort des moindres plaisirs, en opposant un devoir à chaque emploi des heures qui pouvait différer un peu de ce qu'on avait fait la veille. Lucile, qui, bien qu'elle fût soumise à sa mère, avait cependant plus

d'esprit qu'elle et plus de flexibilité dans le caractère, se serait réunie à son époux pour combattre doucement l'austérité et l'exigence toujours croissante de lady Edgermond, si celle-ci ne lui avait pas persuadé qu'elle se conduisait ainsi seulement pour s'opposer au penchant de lord Nelvil pour le séjour de l'Italie. — Il faut lutter sans cesse, disait-elle, par la puissance du devoir contre le retour possible d'une inclination si funeste. — Lord Nelvil avait certainement aussi un grand respect pour le devoir, mais il le considérait sous des rapports plus étendus que lady Edgermond. Il aimait à remonter à sa source, il le croyait parfaitement en harmonie avec nos véritables penchans, et pensait qu'il n'exigeait point de nous des sacrifices et des combats continuels. Il lui semblait enfin que la vertu, loin de tourmenter la vie, contribuait tellement au bonheur durable, qu'on pouvait la considérer

comme une sorte de prescience accordée à l'homme sur cette terre.

Quelquefois Oswald, en développant ses idées, se livrait au plaisir d'employer des expressions de Corinne; il s'écoutait avec plaisir quand il empruntait son langage. Lady Edgermond montrait de l'humeur dès qu'il se laissait aller à cette manière de penser et de parler: les idées nouvelles déplaisent aux personnes âgées; elles aiment à se persuader que le monde n'a fait que perdre, au lieu d'acquérir depuis qu'elles ont cessé d'être jeunes. Lucile, par l'instinct du cœur, reconnaissait, dans l'intérêt plus vif que lord Nelvil mettait à ses propres discours, le retentissement de son affection pour Corinne; elle baissait les yeux pour ne pas laisser voir à son époux ce qui se passait dans son ame; et lui, ne se doutant pas qu'elle fût instruite de ses rapports avec Corinne, attribuait à la froideur du caractère de sa femme son

immobile silence pendant qu'il parlait avec chaleur. Ne sachant donc à qui s'adresser pour trouver un esprit qui répondît au sien, les regrets du passé se renouvelaient plus vivement que jamais dans son ame, et il tombait dans la plus profonde mélancolie. Il écrivit au prince Castel-Forte pour avoir des nouvelles de Corinne. Sa lettre n'arriva point à cause de la guerre. Sa santé souffrait extrêmement du climat d'Angleterre, et les médecins ne cessaient de lui répéter que sa poitrine serait attaquée de nouveau s'il n'allait pas passer l'hiver en Italie; mais il était impossible d'y songer, puisque la paix n'était pas faite entre la France et l'Angleterre. Une fois il parla devant sa belle-mère et sa femme des conseils que les médecins lui avaient donnés et de l'obstacle qui s'y opposait. — Quand la paix serait faite, lui dit lady Edgermond, je ne pense pas, mylord, que vous vous permissiez à vous-même de revoir l'Italie.

— Si la santé de mylord l'exigeait, interrompit Lucile, il ferait très-bien d'y aller. — Ce mot parut assez doux à lord Nelvil, et il se hâta d'en témoigner sa reconnaissance à Lucile; mais cette reconnaissance même la blessa : elle crut y voir le dessein de la préparer au voyage.

La paix se fit au printemps, et le voyage d'Italie devint possible. Chaque fois que lord Nelvil laissait échapper quelques réflexions sur le mauvais état de sa santé, Lucile était combattue entre l'inquiétude qu'elle éprouvait et la crainte que lord Nelvil ne voulût insinuer par-là qu'il devrait passer l'hiver en Italie : et tandis que son sentiment l'aurait portée à s'exagérer la maladie de son époux, la jalousie qui naissait aussi de ce sentiment, l'engageait à chercher des raisons pour atténuer ce que les médecins mêmes disaient du danger qu'il courait en restant en Angleterre. Lord Nelvil attribuait cette

conduite de Lucile à l'indifférence et à l'égoïsme, et ils se blessaient réciproquement, parce qu'ils ne s'avouaient pas leurs sentimens avec franchise.

Enfin lady Edgermond tomba dans un état si dangereux, qu'il n'y eut plus entre Lucile et lord Nelvil d'autre sujet d'entretien que sa maladie; la pauvre femme perdit l'usage de la parole un mois avant de mourir; l'on ne devinait plus qu'à ses larmes ou à sa façon de serrer la main ce qu'elle voulait dire. Lucile était au désespoir; Oswald, sincèrement touché, veillait toutes les nuits auprès d'elle; et, comme c'était au mois de novembre, il se fit beaucoup de mal par les soins qu'il lui prodigua. Lady Edgermond parut heureuse des témoignages de l'affection de son gendre. Les défauts de son caractère disparaissaient à mesure que son affreux état les eût rendus plus excusables, tant les approches de la mort tranquillisent toutes les agitations de l'ame; et la plupart des

défauts ne viennent que de cette agitation.

La nuit de sa mort elle prit la main de Lucile et celle de lord Nelvil, et les mettant l'une dans l'autre elle les pressa toutes les deux contre son cœur, alors elle leva les yeux au ciel, et ne parut point regretter la parole qui n'eût rien dit de plus que ce regard et ce mouvement. Peu de minutes après elle expira.

Lord Nelvil, qui avait fait effort sur lui-même pour être capable de soigner sa belle-mère, devint dangereusement malade; et l'infortunée Lucile, au moment d'une cruelle douleur, eut à souffrir la plus affreuse inquiétude. Il paraît que dans son délire lord Nelvil prononça plusieurs fois le nom de Corinne et celui de l'Italie. Il demandait souvent dans ses rêveries *du soleil, le midi, un air plus chaud*; quand le frisson de la fièvre le prenait il disait : *il fait si froid dans ce nord, que jamais on ne pourra s'y réchauffer*. Quand il revint

à lui il fut bien étonné d'apprendre que Lucile avait tout disposé pour le voyage d'Italie ; il s'en étonna : elle lui donna pour motif le conseil des médecins. — Si vous le permettez, ajouta-t-elle, ma fille et moi nous vous accompagnerons : il ne faut pas qu'un enfant soit séparé de son père ni de sa mère. — Sans doute, reprit lord Nelvil, il ne faut pas que nous nous séparions : mais ce voyage vous fait-il de la peine ? parlez, j'y renoncerai. — Non, reprit Lucile, ce n'est pas cela qui me fait de la peine.... — Lord Nelvil la regarda, lui prit la main : elle allait s'expliquer davantage ; mais le souvenir de sa mère, qui lui avait recommandé de ne jamais avouer à lord Nelvil la jalousie qu'elle ressentait, l'arrêta tout à coup, et elle reprit en disant : — Mon premier intérêt, mylord, vous devez le croire c'est le rétablissement de votre santé. — Vous avez une sœur en Italie, continua lord Nelvil. — Je le sais, reprit Lu-

cile; en avez-vous des nouvelles? — Non, dit mylord Nelvil, depuis que je suis parti pour l'Amérique j'ignore absolument ce qu'elle est devenue. — Hé bien, mylord, nous le saurons en Italie. — Vous intéresse-t-elle encore? — Oui, mylord, répondit Lucile, je n'ai point oublié la tendresse qu'elle m'a témoignée dans mon enfance. — Oh, il ne faut rien oublier, dit lord Nelvil en soupirant; — et le silence de tous les deux finit l'entretien.

Oswald n'allait point en Italie dans l'intention de renouveler ses liens avec Corinne; il avait trop de délicatesse pour se laisser approcher par une telle idée: mais s'il ne devait pas se rétablir de la maladie de poitrine dont il était menacé, il trouvait assez doux de mourir en Italie, et d'obtenir, par un dernier adieu, le pardon de Corinne. Il ne croyait pas que Lucile pût savoir la passion qu'il avait eue pour sa sœur; encore moins se doutait-il qu'il eût trahi, dans

son délire, les regrets qui l'agitaient encore. Il ne rendait pas justice à l'esprit de sa femme, parce que cet esprit était stérile, et lui servait plutôt à deviner ce que pensaient les autres, qu'à les intéresser par ce qu'elle pensait elle-même. Oswald s'était donc accoutumé à la considérer comme une belle et froide personne, qui remplissait ses devoirs et l'aimait autant qu'elle pouvait aimer; mais il ne connaissait pas la sensibilité de Lucile : elle mettait le plus grand soin à la cacher. C'était par fierté qu'elle dissimulait dans cette circonstance ce qui l'affligeait; mais dans une situation parfaitement heureuse, elle se serait encore fait un reproche de laisser voir une affection vive, même pour son époux. Il lui semblait que la pudeur était blessée par l'expression de tout sentiment passionné; et, comme elle était cependant capable de ces sentimens, son éducation, en lui imposant la loi de se contraindre, l'a-

vait rendue triste et silencieuse : on l'avait bien convaincue qu'il ne fallait pas révéler ce qu'elle éprouvait, mais elle ne prenait aucun plaisir à dire autre chose.

CHAPITRE V.

Lord Nelvil craignait les souvenirs que lui retraçait la France; il la traversa donc rapidement: car Lucile ne témoignant, dans ce voyage, ni désir ni volonté sur rien, c'était lui seul qui décidait de tout. Ils arrivèrent au pied des montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie, et montèrent à pied ce qu'on appelle *le pas des échelles*: c'est une route pratiquée dans le roc, et dont l'entrée ressemble à celle d'une profonde caverne; elle est sombre dans toute sa longueur, même pendant les plus beaux jours de l'été. On était alors au commencement de décembre, il n'y avait point encore de neige; mais l'automne, saison de décadence, touchait elle-même à sa fin, et

faisait place à l'hiver. Toute la route était couverte de feuilles mortes, que le vent y avait apportées : car il n'existait point d'arbres dans ce chemin rocailleux, et près des débris de la nature flétrie, on ne voyait point les rameaux, espoir de l'année suivante. La vue des montagnes plaisait à lord Nelvil ; il semble, dans les pays de plaines, que la terre n'ait d'autre but que de porter l'homme et de le nourrir ; mais, dans les contrées pittoresques, on croit reconnaître l'empreinte du génie du Créateur et de sa toute-puissance. L'homme cependant s'est familiarisé partout avec la nature, et les chemins qu'il s'est frayés gravissent les monts et descendent dans les abîmes. Il n'y a plus pour lui rien d'inaccessible, que le grand mystère de lui-même.

En entrant dans la Maurienne, l'hiver devint à chaque pas plus rigoureux. On eût dit qu'on avançait vers le nord en s'approchant du Mont-Cenis :

Lucile, qui n'avait jamais voyagé, était épouvantée par ces glaces qui rendent les pas des chevaux si peu sûrs. Elle cachait ses craintes aux regards d'Oswald, mais se reprochait souvent d'avoir emmené sa petite fille avec elle; souvent elle se demandait si la moralité la plus parfaite avait présidé à cette résolution, et si le goût très-vif qu'elle avait pour cette enfant, et l'idée aussi qu'elle était plus aimée d'Oswald, en se montrant à lui toujours avec Juliette, ne l'avait pas distraite des périls d'un si long voyage. Lucile était une personne très-timorée, et qui fatiguait souvent son ame à force de scrupules et d'interrogations secrètes sur sa conduite. Plus on est vertueux, plus la délicatesse s'accroît, et avec elle les inquiétudes de la conscience; Lucile n'avait de refuge contre cette disposition que dans la piété, et de longues prières intérieures la tranquillisaient.

Comme ils avançaient vers le Mont-

Cenis, toute la nature semblait prendre un caractère plus terrible ; la neige tombait en abondance sur la terre déjà couverte de neige : on eût dit qu'on entrait dans l'enfer de glace si bien décrit par Le Dante. Toutes les productions de la terre n'offraient plus qu'un aspect monotone, depuis le fond des précipices jusqu'au sommet des montagnes ; une même couleur faisait disparaître toutes les variétés de la végétation ; les rivières coulaient encore au pied des monts ; mais les sapins, devenus tout blancs, se répétaient dans les eaux comme des spectres d'arbres. Oswald et Lucile regardaient ce spectacle en silence ; la parole semble étrangère à cette nature glacée, et l'on se tait avec elle ; lorsque tout à coup ils aperçurent, sur une vaste plaine de neige, une longue file d'hommes habillés de noir qui portaient un cercueil vers une église. Ces prêtres, les seuls êtres vivans qui parussent au milieu de cette cam-

pagne froide et déserte, avaient une marche lente, que la rigueur du temps aurait hâtée, si la pensée de la mort n'eût pas imprimé sa gravité à tous leurs pas. Le deuil de la nature et de l'homme, de la végétation et de la vie; ces deux couleurs, ce blanc et ce noir, qui seules frappaient les regards et se faisaient ressortir l'une par l'autre, remplissaient l'ame d'effroi. Lucile dit à voix basse : — Quel triste présage! — Lucile, interrompit Oswald, croyez-moi, il n'est pas pour vous. — Hélas! pensa-t-il en lui-même, ce n'est pas sous de tels auspices que je fis avec Corinne le voyage d'Italie; qu'est-elle devenue maintenant? Et tous ces objets lugubres qui m'environnent m'annoncent-ils ce que je vais souffrir? —

Lucile était ébranlée par les inquiétudes que lui causait le voyage. Oswald ne pensait pas à ce genre de terreur très-étranger à un homme, et surtout à un caractère aussi intrépide que le

sien. Lucile prenait pour de l'indifférence ce qui venait uniquement de ce qu'il ne soupçonnait pas dans cette occasion la possibilité de la crainte. Cependant tout se réunissait pour accroître les anxiétés de Lucile : les hommes du peuple trouvent une sorte de satisfaction à grossir le danger, c'est leur genre d'imagination ; ils se plaisent dans l'effet qu'ils produisent ainsi sur les personnes d'une autre classe dont ils se font écouter en les effrayant. Lorsqu'on veut traverser le Mont-Cenis pendant l'hiver, les voyageurs, les aubergistes vous donnent à chaque instant des nouvelles du passage du *mont*, c'est ainsi qu'on l'appelle ; et l'on dirait qu'on parle d'un monstre immobile, gardien des vallées qui conduisent à la terre promise. On observe le temps pour savoir s'il n'y a rien à redouter, et lorsqu'on peut craindre le vent nommé *la tourmente*, on conseille fortement aux étrangers de ne pas se risquer sur la

montagne. Ce vent s'annonce dans le ciel par un nuage blanc qui s'étend comme un linceul dans les airs, et peu d'heures après tout l'horizon en est obscurci.

Lucile avait pris secrètement toutes les informations possibles à l'insçu de lord Nelvil ; il ne se doutait pas de ces terreurs et se livrait tout entier aux réflexions que faisait naître en lui le retour en Italie. Lucile, que le but du voyage agitait encore plus que le voyage même, jugeait tout avec une prévention défavorable, et faisait tacitement un tort à lord Nelvil de sa parfaite sécurité sur elle et sur sa fille. Le matin du passage du Mont-Cenis, plusieurs paysans se rassemblèrent autour de Lucile, et lui dirent que le temps menaçait de *la tourmente*. Néanmoins ceux qui devaient la porter elle et sa fille assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre. Lucile regarda lord Nelvil, elle vit qu'il se moquait de la peur qu'on voulait leur faire, et de nouveau blessée par ce

courage, elle se hâta de déclarer qu'elle voulait partir. Oswald ne s'aperçut pas du sentiment qui avait dicté cette résolution, et suivit à cheval le brancard sur lequel étaient portées sa femme et sa fille. Ils montèrent assez facilement. Mais quand ils furent à la moitié de la plaine qui sépare la montée de la descente un horrible ouragan s'éleva. Des tourbillons de neige aveuglaient les conducteurs, et plusieurs fois Lucile n'apercevait plus Oswald, que la tempête avait comme enveloppé de ses brouillards impétueux. Les respectables religieux qui se consacrent, sur le sommet des Alpes, au salut des voyageurs, commencèrent à sonner leurs cloches d'alarme, et bien que ce signal annonçât la pitié des hommes bienfaisans qui le faisaient entendre, ce son en lui-même avait quelque chose de très-sombre, et les coups précipités de l'airain exprimaient mieux encore l'effroi que le secours.

Lucile espérait qu'Oswald proposerait de s'arrêter dans le couvent et d'y passer la nuit; mais comme elle ne voulut pas lui dire qu'elle le désirait, il crut qu'il valait mieux se hâter d'arriver avant la fin du jour; les porteurs de Lucile lui demandèrent avec inquiétude s'il fallait commencer la descente? — Oui, répondit-elle, puisque mylord ne s'y oppose pas. — Lucile avait tort de ne pas exprimer ses craintes, car sa fille était avec elle; mais quand on aime et qu'on ne se croit pas aimé, on se blesse de tout, et chaque instant de la vie est une douleur et presque une humiliation. Oswald restait à cheval, bien que ce fût la plus dangereuse manière de descendre; mais il se croyait ainsi plus sûr de ne pas perdre de vue sa femme et sa fille.

Au moment où Lucile vit du sommet du mont la route qui en descend, cette route si rapide qu'on la prendrait elle-même pour un précipice, si les

abîmes qui sont à côté n'en faisaient sentir la différence, elle serra sa fille contre son cœur avec une émotion très-vive. Oswald le remarqua, et laissant son cheval, il vint lui-même se joindre aux porteurs pour soutenir le brancard. Oswald avait tant de grâce dans tout ce qu'il faisait, que Lucile, en le voyant s'occuper d'elle et de Juliette avec beaucoup de zèle et d'intérêt, sentit ses yeux mouillés de larmes; mais à l'instant il s'éleva un coup de vent si terrible que les porteurs eux-mêmes tombèrent à genoux et s'écrièrent : *O mon Dieu, secourez-nous!* Alors Lucile reprit tout son courage, et se soulevant sur le brancard, elle tendit Juliette à lord Nelvil, en lui disant : — Mon ami, prenez votre fille. — Oswald la saisit et dit à Lucile : — Et vous aussi venez, je pourrai vous porter toutes deux. — Non, répondit Lucile, sauvez seulement votre fille. — Comment sauver, répéta lord Nelvil, est-il question

de danger? et se retournant vers les porteurs il s'écria : Malheureux, que ne disiez-vous...... — Ils m'en avaient avertie, interrompit Lucile..... — Et vous me l'avez caché, dit lord Nelvil, qu'ai-je fait pour mériter ce cruel silence? — En prononçant ces mots, il enveloppa sa fille dans son manteau, et baissa les yeux vers la terre dans une anxiété profonde; mais le ciel, protecteur de Lucile, fit paraître un rayon qui perça les nuages, apaisa la tempête, et découvrit aux regards les fertiles plaines du Piémont. Dans une heure toute la caravane arriva sans accident à la Novalaise, la première ville de l'Italie par-delà le Mont-Cenis.

En entrant dans l'auberge, Lucile prit sa fille dans ses bras, monta dans une chambre, se mit à genoux, et remercia Dieu avec ferveur. — Oswald, pendant qu'elle priait, était appuyé sur la cheminée, d'un air pensif, et quand Lucile se fut relevée, il lui ten-

dit la main et lui dit : — Lucile, vous avez donc eu peur ? — Oui, mon ami, répondit-elle : — Et pourquoi vous êtes-vous mise en route ? — Vous paraissiez impatient de partir. — Ne savez-vous pas, répondit lord Nelvil, qu'avant tout je crains pour vous ou le danger ou la peine. — C'est pour Juliette qu'il faut les craindre, dit Lucile. — Elle la prit sur ses genoux, pour la réchauffer auprès du feu, et bouclait avec ses mains les beaux cheveux noirs de cet enfant, que la neige et la pluie avaient aplatis sur son front. Dans ce moment, la mère et la fille étaient charmantes. Oswald les regarda toutes les deux avec tendresse, mais encore une fois le silence suspendit un entretien qui peut-être aurait conduit à une explication heureuse.

Ils arrivèrent à Turin ; cette année là l'hiver était très-rigoureux : les vastes appartemens de l'Italie sont destinés à recevoir le soleil, ils paraissaient déserts

pendant le froid. Les hommes sont bien petits sous ces grandes voûtes. Elles font plaisir pendant l'été par la fraîcheur qu'elles donnent, mais au milieu de l'hiver on ne sent que le vide de ces palais immenses dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géans.

On venait d'apprendre la mort d'Alfiéri, et c'était un deuil général pour tous les Italiens qui voulaient s'enorgueillir de leur patrie. Lord Nelvil croyait voir partout l'empreinte de la tristesse; il ne reconnaissait plus l'impression que l'Italie avait produite jadis sur lui. L'absence de celle qu'il avait tant aimée désenchantait à ses yeux la nature et les arts. Il demanda des nouvelles de Corinne à Turin; on lui dit que depuis cinq ans elle n'avait rien publié, et vivait dans la retraite la plus profonde; mais on l'assura qu'elle était à Florence. Il résolut d'y aller, non pour y rester et trahir ainsi l'affection qu'il devait à Lucile, mais pour

expliquer du moins lui-même à Corinne comment il avait ignoré son voyage en Ecosse.

En traversant les plaines de la Lombardie Oswald s'écriait : — Ah ! que cela était beau quand tous les ormeaux étaient couverts de feuilles, et quand les pampres verts les unissaient entre eux ! — Lucile se disait en elle-même : — C'était beau quand Corinne était avec lui. — Un brouillard humide, tel qu'il en fait souvent dans ces plaines traversées par un si grand nombre de rivières, obscurcissait la vue de la campagne. On entendait pendant la nuit, dans les auberges, tomber sur les toits ces pluies abondantes du midi qui ressemblent au déluge. Les maisons en sont pénétrées, et l'eau vous poursuit partout avec l'activité du feu. Lucile cherchait en vain le charme de l'Italie : on eût dit que tout se réunissait pour la couvrir d'un voile sombre à ses regards comme à ceux d'Oswald.

CHAPITRE VI.

Oswald, depuis qu'il était entré en Italie, n'avait pas prononcé un mot d'italien, il semblait que cette langue lui fît mal, et qu'il évitât de l'entendre comme de la parler. Le soir du jour où lady Nelvil et lui étaient arrivés dans l'auberge à Milan, ils entendirent frapper à leur porte, et virent entrer dans leur chambre un Romain d'une figure très-noire, très-marquée, mais cependant sans véritable physionomie : des traits créés pour l'expression, mais auxquels il manquait l'ame qui la donne, et sur cette figure il y avait à perpétuité un sourire gracieux, et un regard qui voulait être poétique. Il se mit dès la porte à improviser des vers tout remplis de louanges sur a

mère, l'enfant et l'époux; de ces louanges qui convenaient à toutes les mères, à tous les enfans, à tous les époux du monde, et dont l'exagération passait par-dessus tous les sujets, comme si les paroles et la vérité ne devaient avoir aucun rapport ensemble. Le Romain se servait cependant de ces sons harmonieux qui ont tant de charmes dans l'italien; il déclamait avec une force qui faisait encore mieux remarquer l'insignifiance de ce qu'il disait. Rien ne pouvait être plus pénible pour Oswald que d'entendre ainsi pour la première fois, après un long intervalle, une langue chérie; de revoir ainsi ses souvenirs travestis, et de sentir une impression de tristesse renouvelée par un objet ridicule. Lucile s'aperçut de la cruelle situation de l'ame d'Oswald, elle voulait faire finir l'improvisateur; mais il était impossible d'en être écouté, il se promenait dans la chambre à grands pas; il faisait des exclamations et des

gestes continuels, et ne s'embarrassait pas du tout de l'ennui qu'il causait à ses auditeurs. Son mouvement était comme celui d'une machine montée, qui ne s'arrête qu'après un temps marqué; enfin ce temps arriva, et lady Nelvil parvint à le congédier.

Quand il fut sorti, Oswald dit : —Le langage poétique est si facile à parodier en Italie, qu'on devrait l'interdire à tous ceux qui ne sont pas dignes de le parler. — Il est vrai, reprit Lucile, peut-être un peu trop sèchement; il est vrai qu'il doit être désagréable de se rappeler ce qu'on admire par ce que nous venons d'entendre. — Ce mot blessa lord Nelvil. — Bien loin de là, dit-il, il me semble qu'un tel contraste fait sentir la puissance du génie. C'est ce même langage si misérablement dégradé qui devenait une poésie céleste, lorsque Corinne, lorsque votre sœur, reprit-il avec affectation, s'en servait pour exprimer ses

pensées. — Lucile fut comme altérée par ces paroles : le nom de Corinne ne lui avait pas encore été prononcé par Oswald pendant tout le voyage, encore moins celui *de votre sœur* qui semblait indiquer un reproche. Les larmes étaient prêtes à la suffoquer, et si elle se fût abandonnée à cette émotion, peut-être ce moment eût-il été le plus doux de sa vie; mais elle se contint, et la gêne qui existait entre les deux époux n'en devint que plus pénible.

Le lendemain le soleil parut, et, malgré les mauvais jours qui avaient précédé, il se montra brillant et radieux comme un exilé qui rentre dans sa patrie. Lucile et lord Nelvil en profitèrent pour aller voir la cathédrale de Milan; c'est le chef-d'œuvre de l'architecture gothique en Italie, comme St.-Pierre de l'architecture moderne. Cette église, bâtie en forme de croix, est une belle image de douleur qui s'élève au-dessus de la riche et joyeuse

ville de Milan. En montant jusques au haut du clocher, on est confondu du travail scrupuleux de chaque détail. L'édifice entier, dans toute sa hauteur, est orné, sculpté, découpé, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme le serait un petit objet d'agrément. Que de patience et de temps il a fallu pour accomplir un tel œuvre ! La persévérance vers un même but se transmettait jadis de génération en génération, et le genre humain, stable dans ses pensées, élevait des monumens inébranlables comme elles. Une église gothique fait naître des dispositions très-religieuses. Horace Walpole a dit *que les papes ont consacré, à bâtir des temples à la moderne, les richesses que leur avait valu la dévotion inspirée par les églises gothiques*. La lumière qui passe à travers les vitraux coloriés, les formes singulières de l'architecture, enfin l'aspect entier de l'église est une image silencieuse de ce mystère de

l'infini qu'on sent au-dedans de soi, sans pouvoir jamais s'en affranchir, ni le comprendre.

Lucile et lord Nelvil quittèrent Milan un jour où la terre était couverte de neige, et rien n'est plus triste que la neige en Italie. On n'y est point accoutumé à voir disparaître la nature sous le voile uniforme des frimas; tous les Italiens se désolent du mauvais temps, comme d'une calamité publique. En voyageant avec Lucile, Oswald avait pour l'Italie une sorte de coquetterie qui n'était pas satisfaite; l'hiver déplaît là plus que partout ailleurs, parce que l'imagination n'y est point préparée. Lord et lady Nelvil traversèrent Plaisance, Parme, Modène. Les églises et les palais en sont trop vastes à proportion du nombre et de la richesse des habitans. On dirait que ces villes sont arrangées pour recevoir de grands seigneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder

seulement par quelques hommes de leur suite.

Le matin du jour où Lucile et lord Nelvil se proposaient de traverser le Taro, comme si tout devait contribuer à leur rendre cette fois le voyage d'Italie lugubre, le fleuve s'était débordé la nuit précédente; et l'inondation de ces fleuves qui descendent des Alpes et des Apennins est très-effrayante. On les entend gronder de loin comme le tonnerre; et leur course est si rapide, que les flots et le bruit qui les annoncent arrivent presque en même temps. Un pont sur de telles rivières n'est guères possible, parce qu'elles changent de lit sans cesse et s'élèvent bien au-dessus du niveau de la plaine. Oswald et Lucile se trouvèrent tout à coup arrêtés au bord de ce fleuve; les bateaux avaient été emportés par le courant, et il fallait attendre que les Italiens, peuple qui ne se presse pas, les eussent ramenés sur le nouveau rivage que le torrent

avait formé. Lucile, pendant ce temps, se promenait pensive et glacée; le brouillard était tel que le fleuve se confondait avec l'horizon, et ce spectacle rappelait bien plutôt les descriptions poétiques des rives du Styx, que ces eaux bienfaisantes qui doivent charmer les regards des habitans brûlés par les rayons du soleil. Lucile craignait pour sa fille le froid rigoureux qu'il faisait, et la mena dans une cabane de pêcheur où le feu était allumé au milieu de la chambre comme en Russie. — Où donc est votre belle Italie? dit Lucile en souriant à lord Nelvil. — Je ne sais quand je la retrouverai, répondit-il avec tristesse. —

En approchant de Parme et de toutes les villes qui sont sur cette route, on a de loin le coup-d'œil pittoresque des toits en forme de terrasse qui donnent aux villes d'Italie un aspect oriental. Les églises, les clochers ressortent singulièrement au milieu de ces plates-for-

mes ; et quand on revient dans le nord, les toits en pointe, qui sont ainsi faits pour se garantir de la neige, causent une impression très-désagréable. Parme conserve encore quelques chefs-d'œuvre du Corrège ; lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l'on voit une peinture à fresque de lui, appelée la Madone *della Scala*. Elle est recouverte par un rideau. Lorsque l'on tira ce rideau, Lucile prit Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau, et dans cet instant l'attitude de la mère et de l'enfant se trouva par hasard presque la même que celle de la Vierge et de son fils. La figure de Lucile avait tant de ressemblance avec l'idéal de modestie et de grâce que Le Corrège a peint, qu'Oswald portait alternativement ses regards du tableau vers Lucile, et de Lucile vers le tableau ; elle le remarqua, baissa les yeux, et la ressemblance devint plus frappante encore ; car Le Corrège est peut-être le

seul peintre qui sait donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étaient levés vers le ciel. Le voile qu'il jette sur les regards ne dérobe en rien le sentiment ni la pensée, mais leur donne un charme de plus, celui d'un mystère céleste.

Cette Madone est prête à se détacher du mur, et l'on voit la couleur presque tremblante qu'un souffle pourrait faire tomber. Cela donne à ce tableau le charme mélancolique de tout ce qui est passager, et l'on y revient plusieurs fois, comme pour dire à sa beauté qui va disparaître un sensible et dernier adieu.

En sortant de l'église, Oswald dit à Lucile: —Ce tableau dans peu de temps n'existera plus, mais moi j'aurai toujours sous les yeux son modèle. —Ces paroles aimables attendrirent Lucile; elle serra la main d'Oswald : elle était prête à lui demander si son cœur pouvait se fier à cette expression de

tendresse; mais quand un mot d'Oswald lui semblait froid, sa fierté l'empêchait de s'en plaindre; et quand elle était heureuse d'une expression sensible, elle craignait de troubler ce moment de bonheur en voulant le rendre plus durable. Ainsi son ame et son esprit trouvaient toujours des raisons pour le silence. Elle se flattait que le temps, la résignation et la douceur amèneraient un jour fortuné qui dissiperait toutes ses craintes.

CHAPITRE VII.

La santé de lord Nelvil se remettait par le climat d'Italie; mais une inquiétude cruelle l'agitait sans cesse : il demandait partout des nouvelles de Corinne, et on lui répondait partout, comme à Turin, qu'on la croyait à Florence, mais qu'on ne savait rien d'elle, depuis qu'elle ne voyait personne et n'écrivait plus. Oh! ce n'était pas ainsi que le nom de Corinne s'annonçait autrefois; et celui qui avait détruit son bonheur et son éclat pouvait-il se le pardonner?

En approchant de Bologne, on est frappé de loin par deux tours très-élevées, dont l'une surtout est penchée d'une manière qui effraie la vue. C'est en vain que l'on sait qu'elle est

ainsi bâtie, et que c'est ainsi qu'elle a vu passer les siècles, cet aspect importune l'imagination. Bologne est une des villes où l'on trouve un plus grand nombre d'hommes instruits dans tous les genres; mais le peuple y produit une impression désagréable. Lucile s'attendait au langage harmonieux d'Italie qu'on lui avait annoncé, et le dialecte bolonais dut la surprendre péniblement; il n'en est pas de plus rauque dans les pays du nord. C'était au milieu du carnaval qu'Oswald et Lucile arrivèrent à Bologne; l'on entendait jour et nuit des cris de joie tout semblables à des cris de colère. Une population pareille à celle des Lazzaroni de Naples couche la nuit sous les arcades nombreuses qui bordent les rues de Bologne; ils portent pendant l'hiver un peu de feu dans un vase de terre, mangent dans la rue, et poursuivent les étrangers par des demandes continuelles. Lucile espérait en vain ces

voix mélodieuses qui se font entendre la nuit dans les villes d'Italie; elles se taisent toutes quand le temps est froid, et sont remplacées à Bologne par des clameurs qui effraient quand on n'y est pas accoutumé. Le jargon des gens du peuple paraît hostile, tant le son en est rude; et les mœurs de la populace sont beaucoup plus grossières dans quelques contrées méridionales, que dans les pays du nord. La vie sédentaire perfectionne l'ordre social; mais le soleil qui permet de vivre dans les rues introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple. (11

Oswald et lady Nelvil ne pouvaient faire un pas sans être assaillis par une quantité de mendians, qui sont en général le fléau de l'Italie. En passant devant les prisons de Bologne, dont les barreaux donnent sur la rue, les détenus se livraient à la joie la plus déplaisante; ils s'adressaient aux passans

d'une voix de tonnerre, et demandaient des secours avec des plaisanteries ignobles et des rires immodérés; enfin tout donnait l'idée dans ce lieu d'un peuple sans dignité. — Ce n'est pas ainsi, dit Lucile, que se montre en Angleterre notre peuple concitoyen de ses chefs. Oswald, un tel pays peut-il vous plaire? —Dieu me préserve, répondit Oswald, de jamais renoncer à ma patrie; mais quand vous aurez passé les Apennins, vous entendrez parler le toscan; vous verrez le véritable midi; vous connaîtrez le peuple spirituel et animé de ces contrées, et vous serez, je le crois, moins sévère pour l'Italie. —

On peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d'une manière tout-à-fait différente. Quelquefois le mal qu'on en a dit si souvent s'accorde avec ce que l'on voit; et d'autres fois il paraît souverainement injuste. Dans un pays où la plupart des gouvernemens étaient sans garantie,

et l'empire de l'opinion presque aussi nul pour les premières classes que pour les dernières ; dans un pays où la religion est plus occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation considérée d'une manière générale, mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C'est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange; les personnes que l'on connaît particulièrement décident du jugement qu'on porte sur la nation, jugement qui ne peut trouver de base fixe, ni dans les institutions, ni dans les mœurs, ni dans l'esprit public.

Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux qui sont à Bologne. Oswald, en les parcourant, s'arrêta long-temps devant la Sibylle peinte par Le Dominiquin. Lucile remarqua l'intérêt qu'excitait en lui ce tableau, et voyant

qu'il s'oubliait long-temps à le contempler, elle osa s'approcher enfin, et lui demanda timidement si la Sibylle du Dominiquin parlait plus à son cœur, que la Madone du Corrége. Oswald comprit Lucile, et fut étonné de tout ce que ce mot signifiait; il la regarda quelque temps sans lui répondre, et puis il lui dit : — La Sibylle ne rend plus d'oracles; son génie, son talent, tout est fini : mais l'angélique figure du Corrège n'a rien perdu de ses charmes; et l'homme malheureux qui fit tant de mal à l'une ne trahira jamais l'autre. — En achevant ces mots, il sortit pour cacher son trouble.

LIVRE XX.

CONCLUSION.

CHAPITRE PREMIER.

Après ce qui s'était passé dans la galerie de Bologne, Oswald comprit que Lucile en savait plus sur ses relations avec Corinne qu'il ne l'avait imaginé, et il eut enfin l'idée que sa froideur et son silence venaient peut-être de quelques peines secrètes; cette fois néanmoins ce fut lui qui craignit l'explication que jusqu'alors Lucile avait redoutée. Le premier mot étant dit, elle aurait tout révélé si lord Nelvil l'avait voulu; mais il lui en coûtait de parler de Corinne au moment de la revoir, de s'engager par une promesse, enfin de traiter un sujet si propre à

l'émouvoir, avec une personne qui lui causait toujours un sentiment de gêne, et dont il ne connaissait le caractère qu'imparfaitement.

Ils traversèrent les Apennins, et trouvèrent par delà le beau climat d'Italie. Le vent de mer, qui est si étouffant pendant l'été, répandait alors une douce chaleur ; les gazons étaient verts ; l'automne finissait à peine, et déjà le printemps semblait s'annoncer. On voyait dans les marchés des fruits de toute espèce, des oranges, des grenades. Le langage toscan commençait à se faire entendre ; enfin tous les souvenirs de la belle Italie rentraient dans l'ame d'Oswald ; mais aucune espérance ne venait s'y mêler : il n'y avait que du passé dans toutes ses impressions. L'air suave du midi agissait aussi sur la disposition de Lucile : elle eût été plus confiante, plus animée, si lord Nelvil l'eût encouragée ; mais ils étaient tous les deux retenus

par une timidité pareille, inquiets de leur disposition mutuelle, et n'osant se communiquer ce qui les occupait. Corinne, dans une telle situation, eût bien vite obtenu le secret d'Oswald comme celui de Lucile; mais ils avaient l'un et l'autre le même genre de réserve, et plus ils se ressemblaient à cet égard, plus il était difficile qu'ils sortissent de la situation contrainte où ils se trouvaient.

CHAPITRE II.

En arrivant à Florence, lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte, et peu d'instans après le prince se rendit chez lui. Oswald fut si ému en le voyant, qu'il fut long-temps sans pouvoir lui parler ; enfin il lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'ai rien que de triste à vous dire sur elle, répondit le prince Castel-Forte : sa santé est très-mauvaise et s'affaiblit tous les jours. Elle ne voit personne que moi, l'occupation lui est souvent très-difficile ; cependant je la croyais un peu plus calme lorsque nous avons appris votre arrivée en Italie. Je ne puis vous cacher qu'à cette nouvelle son émotion a été si vive, que la fièvre qui l'avait

quittée l'a reprise. Elle ne m'a point dit quelle était son intention relativement à vous, car j'évite avec grand soin de lui prononcer votre nom. — Ayez la bonté, mon prince, reprit Oswald, de lui faire voir la lettre que vous avez reçue de moi, il y a près de cinq ans : elle contient tous les détails des circonstances qui m'ont empêché d'apprendre son voyage en Angleterre, avant que je fusse l'époux de Lucile ; et quand elle l'aura lue, demandez-lui de me recevoir. J'ai besoin de lui parler pour justifier, s'il se peut, ma conduite. Son estime m'est nécessaire, quoique je ne doive plus prétendre à son intérêt. — Je remplirai vos désirs, mylord, dit le prince Castel-Forte : je souhaiterais que vous lui fissiez quelque bien. —

Lady Nelvil entra dans ce moment. Oswald lui présenta le prince Castel-Forte : elle le reçut avec assez de froideur ; il la regarda fort attentivement

Sa beauté sans doute le frappa, car il soupira en pensant à Corinne, et sortit. Lord Nelvil le suivit. — Elle est charmante lady Nelvil, dit le prince Castel-Forte, quelle jeunesse, quelle fraîcheur! Ma pauvre amie n'a plus rien de cet éclat; mais il ne faut pas oublier, mylord, qu'elle était bien brillante aussi quand vous l'avez vue pour la première fois. — Non, je ne l'oublie pas, s'écria lord Nelvil, non, je ne me pardonnerai jamais...... et il s'arrêta sans pouvoir achever ce qu'il voulait dire. — Le reste du jour il fut silencieux et sombre. Lucile n'essaya pas de le distraire, et lord Nelvil était blessé de ce qu'elle ne l'essayait pas. Il se disait en lui-même: — Si Corinne m'avait vu triste, Corinne m'aurait consolé. —

Le lendemain matin son inquiétude le conduisit de très-bonne heure chez le prince Castel-Forte. — Hé bien, lui dit-il, qu'a-t-elle répondu? — Elle ne veut pas vous voir, répondit le prince

Castel-Forte. — Et quels sont ses motifs ? — J'ai été hier chez elle, et je l'ai trouvée dans une agitation qui faisait bien de la peine. Elle marchait à grands pas dans sa chambre, malgré son extrême faiblesse. Sa pâleur était quelquefois remplacée par une vive rougeur qui disparaissait aussitôt. Je lui ai dit que vous souhaitiez de la voir, elle a gardé le silence quelques instans, et m'a dit enfin ces paroles que je vous rendrai fidèlement, puisque vous l'exigez. — *C'est un homme qui m'a fait trop de mal. L'ennemi qui m'aurait jetée dans une prison, qui m'aurait bannie et proscrite, n'eût pas déchiré mon cœur à ce point. J'ai souffert ce que personne n'a jamais souffert, un mélange d'attendrissement et d'irritation qui faisait de mes pensées un supplice continuel. J'avais pour ce cruel autant d'enthousiasme que d'amour. Il doit s'en souvenir, je lui ai dit une fois qu'il m'en coûterait*

davantage de ne plus l'admirer, que de ne plus l'aimer. Il a flétri l'objet de mon culte, il m'a trompée volontairement ou involontairement, n'importe, il n'est pas celui que je croyais. Qu'a-t-il fait pour moi? Il a joui pendant près d'une année du sentiment qu'il m'inspirait, du charme que j'avais dans l'esprit; et quand il a fallu me défendre, et quand il a fallu manifester son cœur par une action, en a-t-il fait une? peut-il se vanter d'un sacrifice, d'un mouvement généreux? Il est heureux maintenant, il possède tous les avantages que le monde apprécie; moi je me meurs, qu'il me laisse en paix. —

Ces paroles sont bien dures, dit Oswald. — Elle est aigrie par la souffrance, reprit le prince Castel-Forte: je lui ai vu souvent une disposition plus douce; souvent, permettez-moi de vous le dire, elle vous a défendu contre moi. — Vous me trouvez donc bien

coupable, reprit lord Nelvil. — Oserais-je vous le dire, dit le prince Castel-Forte, je pense que vous l'êtes. Les torts qu'on peut avoir avec une femme ne nuisent point dans l'opinion du monde; ces fragiles idoles adorées aujourd'hui peuvent être brisées demain, sans que personne prenne leur défense, et c'est pour cela même que je les respecte davantage; car la morale, à leur égard, n'est défendue que par notre propre cœur. Aucun inconvénient ne résulte pour nous de leur faire du mal, et cependant ce mal est affreux. Un coup de poignard est puni par les lois, et le déchirement d'un cœur sensible n'est l'objet que d'une plaisanterie; il vaudrait donc mieux se permettre le coup de poignard. — Croyez-moi, répondit lord Nelvil, moi aussi j'ai été bien malheureux, c'est ma seule justification; mais autrefois Corinne eût entendu celle-là. Il se peut qu'elle ne lui fasse plus rien à

présent. Néanmoins je veux lui écrire. Je crois encore qu'à travers tout ce qui nous sépare elle entendra la voix de son ami. — Je lui remettrai votre lettre, dit le prince Castel-Forte, mais, je vous en conjure, ménagez-la : vous ne savez pas ce que vous êtes encore pour elle. Cinq ans ne font que rendre une impression plus profonde, quand aucune autre idée n'en a distrait : voulez-vous savoir dans quel état elle est à présent ? une fantaisie bizarre à laquelle mes prières n'ont pu la faire renoncer vous en donnera l'idée. —

En achevant ces mots, le prince Castel-Forte ouvrit la porte de son cabinet, et lord Nelvil l'y suivit. Il vit d'abord le portrait de Corinne, telle qu'elle avait paru dans le premier acte de Roméo et Juliette, ce jour, celui de tous où il s'était senti le plus d'entraînement pour elle. Un air de confiance et de bonheur animait tous ses traits. Les souvenirs de ces temps de fête se

réveillèrent tout entiers dans l'imagination de lord Nelvil; et comme il trouvait du plaisir à s'y livrer, le prince Castel-Forte le prit par la main, et tirant un rideau de crêpe qui couvrait un autre tableau, il lui montra Corinne telle qu'elle avait voulu se faire peindre cette année même en robe noire, d'après le costume qu'elle n'avait point quitté depuis son retour d'Angleterre. Oswald se rappela tout à coup l'impression que lui avait faite une femme vêtue ainsi qu'il avait aperçue à Hydepark; mais ce qui le frappa surtout, c'est l'inconcevable changement de la figure de Corinne. Elle était là, pâle comme la mort, les yeux à demi-fermés, et ses longues paupières voilaient ses regards et réfléchissaient une ombre sur ses joues sans couleur. Au bas du portrait était écrit ce vers du *Pastor Fido* :

A pena si può dir : questa fu rosa. (*a*)

Quoi ! dit lord Nelvil, c'est ainsi qu'elle est maintenant ? — Oui, répondit le prince Castel-Forte, et depuis quinze jours plus mal encore. —A ces mots, lord Nelvil sortit comme un insensé : l'excès de sa peine troublait sa raison.

(*a*) A peine peut-on dire : elle fut une rose.

CHAPITRE III.

RENTRÉ chez lui, il s'enferma dans sa chambre tout le jour. Lucile vint à l'heure du dîner frapper doucement à sa porte. Il ouvrit, et lui dit : — Ma chère Lucile, permettez que je reste seul aujourd'hui ; ne m'en sachez pas mauvais gré. — Lucile se retourna vers Juliette, qu'elle tenait par la main, l'embrassa et s'éloigna sans prononcer un seul mot. Lord Nelvil referma sa porte, et se rapprocha de sa table sur laquelle était la lettre qu'il écrivait à Corinne. Mais il se dit en versant des pleurs : — Serait-il possible que je fisse aussi souffrir Lucile? A quoi sert donc ma vie, si tout ce qui m'aime est malheureux par moi ? —

Lettre de lord Nelvil à Corinne.

« Si vous n'étiez pas la plus géné-
« reuse personne du monde, qu'au-
« rais-je à vous dire ? Vous pouvez
« m'accabler de vos reproches, et ce
« qui est plus affreux encore, me
« déchirer par votre douleur. Suis-je
« un monstre, Corinne, puisque j'ai
« fait tant de mal à ce que j'aimais?
« Ah ! je souffre tellement, que je ne
« puis me croire tout-à-fait barbare.
« Vous savez, quand je vous ai con-
« nue, que j'étais accablé par le cha-
« grin qui me suivra jusqu'au tom-
« beau. Je n'espérais pas le bonheur.
« J'ai lutté long-temps contre l'at-
« trait que vous m'inspiriez. Enfin,
« quand il a triomphé de moi, j'ai
« toujours gardé dans mon ame un
« sentiment de tristesse, présage d'un
« malheureux sort. Tantôt je croyais
« que vous étiez un bienfait de mon
« père, qui veillait dans le ciel sur

« ma destinée, et voulait que je fusse « encore aimé sur cette terre, comme « il m'avait aimé pendant sa vie. Tan- « tôt je croyais que je désobéissais à « ses volontés en épousant une étran- « gère, en m'écartant de la ligne tracée « par mes devoirs et ma situation. Ce « dernier sentiment prévalut quand « je fus de retour en Angleterre; « quand j'appris que mon père avait « condamné d'avance mon sentiment « pour vous. S'il avait vécu, je me se- « rais cru le droit de lutter, à cet « égard, contre son autorité; mais « ceux qui ne sont plus ne peuvent « nous entendre, et leur volonté sans « force porte un caractère touchant et « sacré.

« Je me retrouvai au milieu des « habitudes et des liens de la patrie; « je rencontrai votre sœur, que mon « père m'avait destinée, et qui con- « venait si bien au besoin du repos, « au projet d'une vie régulière. J'ai

« dans le caractère une sorte de fai-
« blesse qui me fait redouter ce qui
« agite l'existence. Mon esprit est sé-
« duit par des espérances nouvelles ;
« mais j'ai tant éprouvé de peines,
« que mon ame malade craint tout ce
« qui l'expose à des émotions trop
« fortes, à des résolutions pour les-
« quelles il faut heurter mes souvenirs
« et les affections nées avec moi. Ce-
« pendant, Corinne, si je vous avais
« sue en Angleterre, jamais je n'aurais
« pu me détacher de vous. Cette ad-
« mirable preuve de tendresse eût en-
« traîné mon cœur incertain. Ah !
« pourquoi dire ce que j'aurais fait !
« Serions-nous heureux ? Suis-je ca-
« pable de l'être ? Incertain comme je
« le suis, pouvais-je choisir un sort,
« quelque beau qu'il fût, sans en re-
« gretter un autre ?

« Quand vous me rendîtes ma li-
« berté, je fus irrité contre vous. Je
« rentrai dans les idées que le commun

« des hommes doit prendre en vous « voyant. Je me dis qu'une personne « aussi supérieure se passerait facile- « ment de moi. Corinne, j'ai déchiré « votre cœur, je le sais; mais je croyais « n'immoler que moi. Je pensais que « j'étais plus que vous inconsolable, et « que vous m'oublieriez, quand je « vous regretterais toujours. Enfin les « circonstances m'enlacèrent, et je ne « veux point nier que Lucile ne soit « digne et des sentimens qu'elle m'ins- « pire, et de bien mieux encore. Mais « dès que je sus votre voyage en Angle- « terre, et le malheur que je vous avais « causé, il n'y eut plus dans ma vie « qu'une peine continuelle. J'ai cher- « ché la mort pendant quatre ans, au « milieu de la guerre, certain qu'en « apprenant que je n'étais plus vous « me trouveriez justifié. Sans doute « vous avez à m'opposer une vie de « regrets et de douleurs, une fidélité « profonde pour un ingrat qui ne la

« méritait pas. Mais songez que la
« destinée des hommes se complique
« de mille rapports divers qui trou-
« blent la constance du cœur. Cepen-
« dant, s'il est vrai que je n'ai pu
« trouver ni donner le bonheur; s'il
« est vrai que je vis seul depuis que je
« vous ai quittée; que jamais je ne
« parle du fond de mon cœur; que la
« mère de mon enfant, que celle que
« je dois aimer à tant de titres, reste
« étrangère à mes secrets comme à mes
« pensées; s'il est vrai qu'un état ha-
« bituel de tristesse m'ait replongé
« dans cette maladie dont vos soins,
« Corinne, m'avaient autrefois tiré; si
« je suis venu en Italie, non pas pour
« me guérir, vous ne croyez pas que
« j'aime la vie, mais pour vous dire
« adieu si je mourais, refuserez-vous
« de me voir une fois, une seule
« fois? Je le souhaite, parce que je
« crois que je vous ferais du bien. Ce
« n'est pas ma propre souffrance qui

« me détermine. Qu'importe que je « sois bien misérable ! Qu'importe « qu'un poids affreux pèse à jamais « sur mon cœur, si je m'en vais d'ici « sans vous avoir parlé, sans avoir « obtenu de vous mon pardon. Il faut « que je sois malheureux, et certai- « nement je le serai. Mais il me semble « que votre cœur serait soulagé si « vous pouviez penser à moi comme à « votre ami, si vous aviez vu combien « vous m'êtes chère, si vous l'aviez « senti par ces regards, par cet ac- « cent d'Oswald, de ce criminel dont « le sort est plus changé que le cœur.

« Je respecte mes liens, j'aime votre « sœur; mais le cœur humain, bizarre, « inconséquent, tel qu'il l'est, peut « renfermer et cette tendresse, et « celle que j'éprouve pour vous. Je « n'ai rien à dire de moi qui puisse « s'écrire; tout ce qu'il faut expliquer « me condamne. Néanmoins si vous « me voyiez me prosterner devant

« vous, vous pénétreriez à travers
« tous mes torts et tous mes devoirs
« ce que vous êtes encore pour moi;
« et cet entretien vous laisserait un
« sentiment doux. Hélas! notre santé
« est bien faible à tous les deux, et
« je ne crois pas que le ciel nous des-
« tine une longue vie. Que celui de
« nous deux qui précèdera l'autre se
« sente regretté, se sente aimé de l'a-
« mi qu'il laissera dans ce monde!
« L'innocent devrait seul avoir cette
« jouissance; mais qu'elle soit aussi ac-
« cordée au coupable!

« Corinne, sublime amie, vous qui
« lisez dans les cœurs, devinez ce que
« je ne puis dire; entendez-moi comme
« vous m'entendiez. Laissez-moi vous
« voir; permettez que mes lèvres pâles
« pressent vos mains affaiblies: Ah!
« ce n'est pas moi seul qui ai fait ce
« mal, c'est le même sentiment qui
« nous a consumé tous les deux; c'est
« la destinée qui a frappé deux êtres

« qui s'aimaient : mais elle a dévoué
« l'un d'eux au crime, et celui-là,
« Corinne, n'est peut-être pas le moins
« à plaindre !

Réponse de Corinne.

« S'il ne fallait pour vous voir que
« vous pardonner, je ne m'y serais
« pas un instant refusée. Je ne sais
« pourquoi je n'ai point de ressen-
« timent contre vous, bien que la
« douleur que vous m'avez causée me
« fasse frissonner d'effroi. Il faut que
« je vous aime encore pour n'avoir
« aucun mouvement de haine ; la reli-
« gion seule ne suffirait pas pour me
« désarmer ainsi. J'ai eu des momens
« où ma raison était altérée ; d'autres,
« et c'étaient les plus doux, où j'ai
« cru mourir avant la fin du jour par
« le serrement de cœur qui m'op-
« pressait ; d'autres enfin où j'ai douté
« de tout, même de la vertu ; vous

« étiez pour moi son image ici-bas,
« et je n'avais plus de guide pour mes
« pensées comme pour mes sentimens,
« quand le même coup frappait en
« moi l'admiration et l'amour.

« Que serais-je devenue sans le se-
« cours céleste? Il n'y a rien dans ce
« monde qui ne fût empoisonné par
« votre souvenir. Un seul asile me
« restait au fond de l'ame, Dieu m'y
« a reçue. Mes forces physiques vont
« en décroissant; mais il n'en est pas
« ainsi de l'enthousiasme qui me sou-
« tient. Se rendre digne de l'immor-
« talité est, je me plais à le croire, le
« seul but de l'existence. Bonheur,
« souffrances, tout est moyen pour ce
« but; et vous avez été choisi pour
« déraciner ma vie de la terre: j'y
« tenais par un lien trop fort.

« Quand j'ai appris votre arrivée en
« Italie, quand j'ai revu votre écriture,
« quand je vous ai su là de l'autre côté
« de la rivière, j'ai senti dans mon ame

« un tumulte effrayant. Il fallait me « rappeler sans cesse que ma sœur « était votre femme, pour combattre « ce que j'éprouvais. Je ne vous le « cache point ; vous revoir me semblait « un bonheur, une émotion indéfinis- « sable que mon cœur enivré de nou- « veau préférait à des siècles de calme ; « mais la Providence ne m'a point « abandonnée dans ce péril. N'êtes- « vous pas l'époux d'une autre ? Que « pouvais-je donc avoir à vous dire ? « M'était-il même permis de mourir « entre vos bras ? et que me restait-il « pour ma conscience, si je ne faisais « aucun sacrifice, si je voulais encore « un dernier jour, une dernière heure ? « Maintenant je comparaîtrai devant « Dieu peut-être avec plus de con- « fiance, puisque j'ai su renoncer à vous « voir. Cette grande résolution apaisera « mon ame. Le bonheur, tel que je « l'ai senti quand vous m'aimiez, n'est « pas en harmonie avec notre nature :

« il agite, il inquiète, il est si prêt à
« passer ! Mais une prière habituelle,
« une rêverie religieuse qui a pour but
« de se perfectionner soi-même, de se
« décider dans tout par le sentiment
« du devoir est un état doux; et je ne
« puis savoir quel ravage le seul son
« de votre voix pourrait produire dans
« cette vie de repos que je crois avoir
« obtenue. Vous m'avez fait beaucoup
« de mal en me disant que votre santé
« était altérée. Ah! ce n'est pas moi qui
« la soigne ; mais c'est encore moi qui
« souffre avec vous. Que Dieu bénisse
« vos jours, Mylord; soyez heureux,
« mais soyez-le par la piété. Une com-
« munication secrète avec la divinité
« semble placer en nous-mêmes l'être
« qui se confie et la voix qui lui ré-
« pond ; elle fait deux amis d'une seule
« ame. Chercheriez-vous encore ce
« qu'on appelle le bonheur? Ah! trou-
« verez-vous mieux que ma tendresse?
« Savez-vous que dans les déserts

« du nouveau monde j'aurais béni mon « sort, si vous m'aviez permis de vous « y suivre ? savez-vous que je vous au- « rais servi comme une esclave? savez- « vous que je me serais prosternée de- « vant vous comme devant un envoyé « du ciel, si vous m'aviez fidèlement « aimée? Hé bien, qu'avez-vous fait « de tant d'amour? qu'avez-vous fait « de cette affection unique en ce mon- « de? un malheur unique comme elle. « Ne prétendez donc plus au bonheur; « ne m'offensez pas en croyant l'obte- « nir encore. Priez comme moi, priez; « et que nos pensées se rencontrent « dans le ciel.

« Cependant quand je me sentirai « tout-à-fait près de ma fin, peut- « être me placerai-je dans quelque lieu « pour vous voir passer. Pourquoi ne « le ferais-je pas? Certainement, quand « mes yeux se troubleront, quand je « ne verrai plus rien au dehors, votre « image m'apparaîtra. Si je vous avais

« revu nouvellement, cette illusion ne
« serait-elle pas plus distincte? Les
« divinités jadis n'étaient jamais pré-
« sentes à la mort; je vous éloignerai
« de la mienne : mais je souhaite qu'un
« souvenir récent de vos traits puisse
« encore se retracer dans mon ame dé-
« faillante. Oswald, Oswald; qu'est-ce
« que j'ai dit? vous voyez ce que je
« suis quand je m'abandonne à votre
« souvenir.

« Pourquoi Lucile n'a-t-elle pas dé-
« siré de me voir? c'est votre femme,
« mais c'est aussi ma sœur. J'ai des pa-
« roles douces, j'en ai même de géné-
« reuses à lui adresser. Et votre fille,
« pourquoi ne m'a-t-elle pas été ame-
« née? Je ne dois pas vous voir : mais
« ce qui vous entoure est ma famille :
« en suis-je donc rejetée? Craint-on
« que la pauvre petite Juliette ne s'at-
« triste en me voyant? Il est vrai que
« j'ai l'air d'une ombre, mais je sau-
« rais sourire pour votre enfant. Adieu,

« Mylord, adieu ; pensez-vous que je « pourrais vous appeler mon frère, « mais ce serait parce que vous êtes « l'époux de ma sœur. Ah ! du moins « vous serez en deuil quand je mour-« rai, vous assisterez, comme parent, « à mes funérailles. C'est à Rome que « mes cendres seront d'abord transpor-« tées; faites passer mon cercueil sur « la route que parcourut jadis mon « char de triomphe, et reposez-vous « dans le lieu même où vous m'avez « rendu ma couronne. Non, Oswald, « non, j'ai tort. Je ne veux rien qui « vous afflige : je veux seulement une « larme et quelques regards vers le « ciel où je vous attendrai. »

CHAPITRE IV.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Oswald pût retrouver du calme après l'impression déchirante que lui avait causée la lettre de Corinne. Il fuyait la présence de Lucile ; il passait les heures entières sur le bord de la rivière qui conduisait à la maison de Corinne, et souvent il fut tenté de se jeter dans les flots, pour être au moins porté, quand il ne serait plus, vers cette demeure dont l'entrée lui était refusée pendant sa vie. La lettre de Corinne lui apprenait qu'elle eût désiré de voir sa sœur ; et bien qu'il s'étonnât de ce souhait, il avait envie de le satisfaire ; mais comment aborder cette question auprès de Lucile ? Il apercevait bien qu'elle était blessée de sa

tristesse; il aurait voulu qu'elle l'interrogeât, mais il ne pouvait se résoudre à parler le premier, et Lucile trouvait toujours le moyen d'amener la conversation sur des sujets indifférens, de proposer une promenade, enfin de détourner un entretien qui aurait pu conduire à une explication. Elle parlait quelquefois de son désir de quitter Florence pour aller voir Rome et Naples. Lord Nelvil ne la contredisait jamais; seulement il demandait encore quelques jours de retard, et Lucile alors y consentait avec une expression de physionomie digne et froide.

Oswald voulut au moins que Corinne vît sa fille, et il ordonna secrètement à sa bonne de la conduire chez elle. Il alla au-devant de l'enfant comme elle revenait, et lui demanda si elle avait été contente de sa visite. Juliette lui répondit par une phrase italienne, et sa prononciation, qui ressemblait à celle de Corinne, fit tressaillir Oswald.

— Qui vous a appris cela, ma fille? dit-il. — La dame que je viens de voir, répondit-elle. — Et comment vous a-t-elle reçue? — Elle a beaucoup pleuré en me voyant, dit Juliette, je ne sais pourquoi. Elle m'embrassait et pleurait, et cela lui faisait mal, car elle a l'air bien malade. — Et vous plaît-elle cette dame, ma fille? continua lord Nelvil. — Beaucoup, répondit Juliette, j'y veux aller tous les jours. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qu'elle sait. Elle dit qu'elle veut que je ressemble à Corinne. Qu'est-ce que c'est que Corinne, mon père? cette dame n'a pas voulu me le dire. — Lord Nelvil ne répondit plus, et s'éloigna pour cacher son attendrissement. Il ordonna que tous les jours, pendant la promenade de Juliette, on la menât chez Corinne; et peut-être eût-il tort envers Lucile en disposant ainsi de sa fille sans son consentement. Mais, en peu de jours, l'enfant fit des

progrès inconcevables dans tous les genres. Son maître d'italien était ravi de sa prononciation. Ses maîtres de musique admiraient déjà ses premiers essais.

Rien de tout ce qui s'était passé n'avait fait autant de peine à Lucile que cette influence donnée à Corinne sur l'éducation de sa fille. Elle savait par Juliette que la pauvre Corinne, dans son état de faiblesse et de dépérissement, se donnait une peine extrême pour l'instruire et lui communiquer tous ses talens, comme un héritage qu'elle se plaisait à lui léguer de son vivant. Lucile en eût été touchée, si elle n'eût pas cru voir dans tous ces soins le projet de détacher d'elle lord Nelvil; mais elle était combattue entre le désir bien naturel de diriger seule sa fille, et le reproche qu'elle se faisait de lui enlever des leçons qui ajoutaient à ses agrémens d'une manière si remarquable. Un jour lord Nelvil passait

dans la chambre comme Juliette prenait une leçon de musique. Elle tenait une harpe en forme de lyre, proportionnée à sa taille, de la même manière que Corinne; et ses petits bras et ses jolis regards l'imitaient parfaitement. On croyait voir la miniature d'un beau tableau, avec la grâce de l'enfance de plus, qui mêle à tout un charme innocent. Oswald, à ce spectacle, fut tellement ému, qu'il ne pouvait prononcer un mot, et s'assit en tremblant. Juliette alors exécuta sur sa harpe un air écossais, que Corinne avait fait entendre à lord Nelvil à Tivoli, en présence d'un tableau d'Ossian. Pendant qu'Oswald en l'écoutant respirait à peine, Lucile s'avança derrière lui sans qu'il l'aperçût. Quand Juliette eut fini, son père la prit sur ses genoux, et lui dit : — La dame qui demeure sur le bord de l'Arno vous a donc appris à jouer ainsi? — Oui, répondit Juliette; mais il lui en a bien coûté

pour le faire. Elle s'est trouvée mal souvent lorsqu'elle m'enseignait. Je l'ai priée plusieurs fois de cesser, mais elle n'a pas voulu; et seulement elle m'a fait promettre de vous répéter cet air tous les ans, un certain jour, le dix-sept de novembre, je crois. — Ah, mon Dieu, s'écria lord Nelvil; — et il embrassa sa fille en versant beaucoup de larmes.

Lucile alors se montra, et prenant Juliette par la main, elle dit à son époux en anglais : — C'est trop, mylord, de vouloir aussi détourner de moi l'affection de ma fille ; cette consolation m'était due dans mon malheur. — En achevant ces mots, elle emmena Juliette. Lord Nelvil voulut en vain la suivre, elle s'y refusa ; et seulement, à l'heure du dîné, il apprit qu'elle était sortie pendant plusieurs heures, seule et sans dire où elle allait. Il s'inquiétait mortellement de son absence, lorsqu'il la vit revenir avec une expression de douceur et de calme dans la physiono-

mie, tout-à-ſait différente de ce qu'il attendait. Il voulut enfin lui parler avec confiance, et tâcher d'obtenir d'elle son pardon par la sincérité; mais elle lui dit : — Souffrez, mylord, que cette explication, nécessaire à tous les deux, soit encore retardée. Vous saurez dans peu les motifs de ma prière. —

Pendant le dîné, elle mit dans la conversation beaucoup plus d'intérêt que de coutume : plusieurs jours se passèrent ainsi, durant lesquels Lucile se montrait constamment plus aimable et plus animée qu'à l'ordinaire. Lord Nelvil ne pouvait rien concevoir à ce changement. Voici quelle en était la cause. Lucile avait été très-blessée des visites de sa fille chez Corinne, et de l'intérêt que lord Nelvil paraissait prendre aux progrès que les leçons de Corinne faisaient faire à cette enfant. Tout ce qu'elle avait renfermé dans son cœur depuis si long-temps s'était échappé dans ce moment; et, comme il arrive

aux personnes qui sortent de leur caractère, elle prit tout à coup une résolution très-vive, et partit pour aller voir Corinne, et lui demander si elle était résolue à la troubler toujours dans son sentiment pour son époux. Lucile se parlait à elle-même avec force, jusqu'au moment où elle arriva devant la porte de Corinne. Mais il lui prit alors un tel mouvement de timidité, qu'elle n'aurait jamais pu se résoudre à entrer, si Corinne, qui l'aperçut de sa fenêtre, ne lui avait envoyé Thérésine pour la prier de venir chez elle. Lucile monta dans la chambre de Corinne, et toute son irritation contre elle disparut en la voyant; elle se sentit au contraire profondément attendrie par l'état déplorable de la santé de sa sœur, et ce fut en pleurant qu'elle l'embrassa.

Alors commença entre les deux sœurs un entretien plein de franchise de part et d'autre. Corinne donna la première l'exemple de cette franchise

mais il eût été impossible à Lucile de ne pas le suivre. Corinne exerça sur sa sœur l'ascendant qu'elle avait sur tout le monde. On ne pouvait conserver avec elle ni dissimulation ni contrainte. Corinne ne cacha point à Lucile qu'elle se croyait certaine qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre : et sa pâleur et sa faiblesse ne le prouvaient que trop. Elle aborda simplement avec Lucile les sujets d'entretien les plus délicats ; elle lui parla de son bonheur et de celui d'Oswald. Elle savait par tout ce que le prince Castel-Forte lui avait raconté, et mieux encore par ce qu'elle avait deviné, que la contrainte et la froideur existaient souvent dans leur intérieur ; et se servant alors de l'ascendant que lui donnaient et son esprit et la fin prochaine dont elle était menacée, elle s'occupa généreusement de rendre Lucile plus heureuse avec lord Nelvil. Connaissant parfaitement le caractère de celui-ci, elle fit comprendre à

Lucile pourquoi il avait besoin de trouver dans celle qu'il aimait une manière d'être à quelques égards différente de la sienne; une confiance spontanée, parce que sa réserve naturelle l'empêchait de la solliciter; plus d'intérêt, parce qu'il était susceptible de découragement; et de la gaieté, précisément parce qu'il souffrait de sa propre tristesse. Corinne se peignit elle-même dans les jours brillans de sa vie; elle se jugea comme elle aurait pu juger une étrangère, et montra vivement à Lucile combien serait agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, aurait cependant tout le charme, tout l'abandon, tout le désir de plaire qu'inspire quelquefois le besoin de réparer des torts.

— On a vu, dit Corinne à Lucile, des femmes aimées non-seulement malgré leurs erreurs, mais à cause de ces erreurs mêmes. La raison de cette bizar-

rerie est peut-être que ces femmes cherchaient à se montrer plus aimables pour se les faire pardonner, et n'imposaient point de gêne parce qu'elles avaient besoin d'indulgence. Ne soyez donc pas, Lucile, fière de votre perfection; que votre charme consiste à l'oublier, à ne vous en point prévaloir. Il faut que vous soyez vous et moi tout à la fois; que vos vertus ne vous autorisent jamais à la plus légère négligence pour vos agrémens, et que vous ne vous fassiez point un titre de ces vertus pour vous permettre l'orgueil et la froideur. Si cet orgueil n'était pas fondé il blesserait peut-être moins; car user de ses droits refroidit le cœur plus que les prétentions injustes : le sentiment se plaît surtout à donner ce qui n'est pas dû. —

Lucile remerciait sa sœur avec tendresse de la bonté qu'elle lui témoignait, et Corinne lui disait : — Si je devais vivre, je n'en serais pas capable;

mais puisque je dois bientôt mourir, mon seul désir personnel est encore qu'Oswald retrouve dans vous et dans sa fille quelques traces de mon influence, et que jamais du moins il ne puisse avoir une jouissance de sentiment sans se rappeler Corinne. — Lucile revint tous les jours chez sa sœur, et s'étudiait par une modestie bien aimable, et par une délicatesse de sentiment plus aimable encore, à ressembler à la personne qu'Oswald avait le plus aimée. La curiosité de lord Nelvil s'accroissait tous les jours en remarquant les grâces nouvelles de Lucile. Il devina bien vite qu'elle avait vu Corinne; mais il ne put obtenir aucun aveu sur ce sujet. Corinne, dès son premier entretien avec Lucile, avait exigé le secret de leurs rapports ensemble. Elle se proposait de voir une fois Oswald et Lucile réunis, mais seulement, à ce qu'il paraît, quand elle se croirait assurée de n'avoir plus que peu d'instans à vivre. Elle vou-

lait tout dire et tout éprouver à la fois; et elle enveloppait ce projet d'un tel mystère, que Lucile elle-même ne savait pas de quelle manière elle avait résolu de l'accomplir.

CHAPITRE V.

Corinne, se croyant atteinte d'une maladie mortelle, souhaitait de laisser à l'Italie, et surtout à lord Nelvil, un dernier adieu qui rappelât le temps où son génie brillait dans tout son éclat. C'est une faiblesse qu'il faut lui pardonner. L'amour et la gloire s'étaient toujours confondus dans son esprit, et jusqu'au moment où son cœur fit le sacrifice de tous les attachemens de la terre, elle désira que l'ingrat qui l'avait abandonnée sentît encore une fois que c'était à la femme de son temps qui savait le mieux aimer et penser qu'il avait donné la mort. Corinne n'avait plus la force d'improviser; mais elle composa des vers, et choisit un jour

pour réunir dans une des salles de l'académie de Florence tous ceux qui désiraient de les entendre; elle confia son dessein à Lucile, et la pria d'amener son époux. — Je puis vous le demander, lui dit-elle, dans l'état où je suis. —

Un trouble affreux saisit Oswald en apprenant la résolution de Corinne. Lirait-elle ses vers elle-même? Quel sujet voulait-elle traiter? Enfin il suffisait de la possibilité de la voir pour bouleverser entièrement l'ame d'Oswald. Le matin du jour désigné, l'hiver qui se fait si rarement sentir en Italie, s'y montra pour un moment comme dans les climats du nord. On entendait un vent horrible siffler dans les maisons. La pluie battait avec violence sur les carreaux des fenêtres, et, par une singularité dont il y a cependant plus d'exemples en Italie que partout ailleurs, le tonnerre se faisait entendre au milieu du mois de janvier, et mêlait un sentiment de terreur à la tristesse du

mauvais temps. Oswald ne prononçait pas un seul mot, mais toutes les sensations extérieures semblaient augmenter le frisson de son ame.

Il arriva dans la salle avec Lucile. Une foule immense y était rassemblée. A l'extrémité, dans un endroit fort obscur, un fauteuil était préparé, et lord Nelvil entendait dire autour de lui que Corinne devait s'y placer, parce qu'elle était si malade, qu'elle ne pourrait pas réciter elle-même ses vers. Craignant de se montrer, tant elle était changée, elle avait choisi ce moyen pour voir Oswald, sans être vue. Dès qu'elle sut qu'il y était, elle alla voilée vers ce fauteuil. Il fallut la soutenir pour qu'elle pût avancer. Sa démarche était chancelante. Elle s'arrêtait de temps en temps pour respirer, et l'on eût dit que ce court espace était un pénible voyage. Ainsi les derniers pas de la vie sont toujours lents et difficiles. Elle s'assit, chercha des yeux à découvrir

vrir Oswald, l'aperçut, et, par un mouvement tout-à-fait involontaire, elle se leva, tendit les bras vers lui, mais retomba l'instant d'après, en détournant son visage, comme Didon lorsqu'elle rencontre Énée dans un monde où les passions humaines ne doivent plus pénétrer. Le prince Castel-Forte retint lord Nelvil, qui, tout-à-fait hors de lui, voulait se précipiter à ses pieds ; il le contint par le respect qu'il devait à Corinne en présence de tant de monde.

Une jeune fille vêtue de blanc et couronnée de fleurs parut sur une espèce d'amphithéâtre qu'on avait préparé. C'était elle qui devait chanter les vers de Corinne. Il y avait un contraste touchant entre ce visage si paisible et si doux, ce visage où les peines de la vie n'avaient encore laissé aucune trace et les paroles qu'elle allait prononcer. Mais ce contraste même avait plu à Corinne. Il répandait quelque chose de serein sur les pensées trop sombres

de son ame abattue. Une musique noble et sensible prépara les auditeurs à l'impression qu'ils allaient recevoir. Le malheureux Oswald ne pouvait détacher ses regards de Corinne, de cette ombre qui lui semblait une apparition cruelle dans une nuit de délire; et ce fut à travers ses sanglots qu'il entendit ce chant du cigne, que la femme envers laquelle il était si coupable lui adressait encore au fond du cœur.

DERNIER CHANT DE CORINNE.

« Recevez mon salut solennel, ô
« mes concitoyens! Déjà la nuit s'a-
« vance à mes regards; mais le ciel
« n'est-il pas plus beau pendant la
« nuit? Des milliers d'étoiles le déco-
« rent. Il n'est de jour qu'un désert.
« Ainsi les ombres éternelles révèlent
« d'innombrables pensées que l'éclat

« de la prospérité faisait oublier. Mais
« la voix qui pourrait en instruire
« s'affaiblit par degrés; l'ame se retire
« en elle-même, et cherche à rassem-
« bler sa dernière chaleur.

« Dès les premiers jours de ma jeu-
« nesse, je promis d'honorer ce nom
« de Romaine qui fait encore tressaillir
« le cœur. Vous m'avez permis la
« gloire, oh! vous, nation libérale, qui
« ne bannissez point les femmes de
« son temple, vous qui ne sacrifiez
« point des talens immortels aux jalou-
« sies passagères, vous qui toujours ap-
« plaudissez à l'essor du génie : ce
« vainqueur sans vaincus, ce conqué-
« rant sans dépouilles qui puise dans
« l'éternité pour enrichir le temps.

« Quelle confiance m'inspirait jadis
« la nature et la vie! Je croyais que
« tous les malheurs venaient de ne pas
« assez penser, de ne pas assez sentir,
« et que déjà sur la terre on pouvait
« goûter d'avance la félicité céleste qui

« n'est que la durée dans l'enthousias-
« me, et la constance dans l'amour.

« Non, je ne me repens point de
« cette exaltation généreuse, non, ce
« n'est point elle qui m'a fait verser les
« pleurs dont la poussière qui m'attend
« est arrosée. J'aurais rempli ma des-
« tinée, j'aurais été digne des bienfaits
« du ciel, si j'avais consacré ma lyre
« retentissante à célébrer la bonté di-
« vine manifestée par l'univers.

« Vous ne rejetez point, ô mon
« Dieu! le tribut des talens. L'hommage
« de la poésie est religieux, et les ailes
« de la pensée servent à se rapprocher
« de vous.

« Il n'y a rien d'étroit, rien d'as-
« servi, rien de limité dans la religion.
« Elle est l'immense, l'infini, l'éternel;
« et loin que le génie puisse détourner
« d'elle, l'imagination dès son premier
« élan dépasse les bornes de la vie, et
« le sublime en tout genre est un reflet
« de la divinité.

« Ah! si je n'avais aimé qu'elle, si « j'avais placé ma tête dans le ciel à « l'abri des affections orageuses, je ne « serais pas brisée avant le temps; des « fantômes n'auraient pas pris la place « de mes brillantes chimères. Malheu- « reuse! mon génie, s'il subsiste en- « core, se fait sentir seulement par la « force de ma douleur; c'est sous les « traits d'une puissance ennemie qu'on « peut encore le reconnaître.

« Adieu donc, mon pays, adieu donc, « la contrée où je reçus le jour. Sou- « venirs de l'enfance, adieu. Qu'avez- « vous à faire avec la mort? Vous qui « dans mes écrits avez trouvé des sen- « timens qui répondaient à votre ame, « oh! mes amis, dans quelque lieu que « vous soyez, adieu. Ce n'est point pour « une indigne cause que Corinne a tant « souffert. Elle n'a pas du moins perdu « ses droits à la pitié.

« Belle Italie! c'est en vain que vous « me promettez tous vos charmes, que

« pourriez-vous pour un cœur dé-
« laissé? Ranimeriez-vous mes souhaits
« pour accroître mes peines ? me rap-
« pelleriez-vous le bonheur pour me
« révolter contre mon sort ?

« C'est avec douceur que je m'y sou-
« mets. O vous qui me survivrez! quand
« le printemps reviendra, souvenez-
« vous combien j'aimais sa beauté, que
« de fois j'ai vanté son air et ses par-
« fums ! Rappelez-vous quelquefois
« mes vers, mon ame y est empreinte ;
« mais des muses fatales, l'amour et le
« malheur, ont inspiré mes derniers
« chants.

« Quand les desseins de la Provi-
« dence sont accomplis sur nous, une
« musique intérieure nous prépare à
« l'arrivée de l'ange de la mort. Il n'a
« rien d'effrayant, rien de terrible; il
« porte des ailes blanches, bien qu'il
« marche entouré de la nuit; mais
« avant sa venue, mille présages l'an-
« noncent.

« Si le vent murmure, on croit en-
« tendre sa voix. Quand le jour tombe,
« il y a de grandes ombres dans la
« campagne qui semblent les replis de
« sa robe traînante. A midi, quand les
« possesseurs de la vie ne voient qu'un
« ciel serein, ne sentent qu'un beau
« soleil, celui que l'Ange de la mort
« réclame aperçoit dans le lointain un
« nuage qui va bientôt couvrir la na-
« ture entière à ses yeux.

« Espérance, jeunesse, émotions du
« cœur, c'en est donc fait. Loin de
« moi des regrets trompeurs : si j'ob-
« tiens encore quelques larmes, si je
« me crois encore aimée, c'est parce
« que je vais disparaître ; mais si je res-
« saisissais la vie, elle retournerait
« bientôt contre moi tous ses poi-
« gnards.

« Et vous, Rome, où mes cendres
« seront transportées, pardonnez, vous
« qui avez tant vu mourir, si je rejoins
« d'un pas tremblant vos ombres illus-

« tres, pardonnez-moi de me plaindre.
« Des sentimens, des pensées peut-
« être nobles, peut-être fécondes, s'é-
« teignent avec moi, et, de toutes les
« facultés de l'ame que je tiens de la
« nature, celle de souffrir est la seule
« que j'aie exercée tout entière.

« N'importe, obéissons. Le grand
« mystère de la mort, quel qu'il soit,
« doit donner du calme. Vous m'en
« répondez, tombeaux silencieux; vous
« m'en répondez, divinité bienfaisante!
« J'avais choisi sur la terre, et mon
« cœur n'a plus d'asile. Vous décidez
« pour moi : mon sort en vaudra
« mieux. »

Ainsi finit le dernier chant de Corinne. La salle retentit d'un triste et profond murmure d'applaudissemens. Lord Nelvil, ne pouvant soutenir la violence de son émotion, perdit entièrement connaissance. Corinne en le

voyant dans cet état voulut aller vers lui ; mais ses forces lui manquèrent au moment où elle essayait de se lever : on la rapporta chez elle ; et depuis ce moment il n'y eut plus d'espoir de la sauver.

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avait une grande confiance et s'entretint long-temps avec lui. Lucile se rendit auprès d'elle ; la douleur d'Oswald l'avait tellement émue, qu'elle se jeta elle-même aux pieds de sa sœur pour la conjurer de le recevoir. Corinne s'y refusa, sans qu'aucun ressentiment en fût la cause. — Je lui pardonne, dit-elle, d'avoir déchiré mon cœur ; les hommes ne savent pas le mal qu'ils font, et la société leur persuade que c'est un jeu, de remplir une ame de bonheur et d'y faire ensuite succéder le désespoir. Mais, au moment de mourir, Dieu m'a fait la grâce de retrouver du calme, et je sens que la vue d'Oswald remplirait mon ame de

sentimens qui ne s'accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j'ai tant aimé, continua-t-elle d'une voix affaiblie, qu'il vive heureux avec vous. Mais quand le temps viendra qu'à son tour il sera prêt à quitter la vie, qu'il se souvienne alors de la pauvre Corinne. Elle veillera sur lui, si Dieu le permet; car on ne cesse point d'aimer, quand ce sentiment est assez fort pour coûter la vie. —

Oswald était sur le seuil de la porte, quelquefois voulant entrer malgré la défense positive de Corinne, quelquefois anéanti par la douleur. Lucile allait de l'un à l'autre : ange de paix entre le désespoir et l'agonie.

Un soir on crut que Corinne était mieux, et Lucile obtint d'Oswald qu'ils iraient ensemble passer quelques instans auprès de leur fille; ils ne l'avaient pas vue depuis trois jours. Corinne

pendant ce temps se trouva plus mal et remplit tous les devoirs de sa religion. On assure qu'elle dit au vieillard vénérable qui reçut ses aveux solennels : — Mon père, vous connaissez maintenant ma triste destinée, jugez-moi. Je ne me suis jamais vengée du mal qu'on m'a fait ; jamais une douleur vraie ne m'a trouvée insensible ; mes fautes ont été celles des passions, qui n'auraient pas été condamnables en elles-mêmes, si l'orgueil et la faiblesse humaine n'y avaient pas mêlé l'erreur et l'excès. Croyez-vous, ô mon père, vous que la vie a plus long-temps éprouvé que moi, croyez-vous que Dieu me pardonnnera ? — Oui, ma fille, lui dit le vieillard, je l'espère ; votre cœur est-il maintenant tout à lui? —Je le crois, mon père, répondit-elle, écartez loin de moi ce portrait (c'était celui d'Oswald), et mettez sur mon cœur l'image de celui qui descendit sur la terre, non pour la puissance, non pour le génie, mais pour la

souffrance et la mort, elles en avaient grand besoin. — Corinne aperçut alors le prince Castel-Forte qui pleurait auprès de son lit. — Mon ami, lui dit-elle, en lui tendant la main, il n'y a que vous près de moi dans ce moment. J'ai vécu pour aimer, et sans vous je mourrais seule. — Et ses larmes coulèrent à ce mot; puis elle dit encore :— Au reste ce moment se passe de secours; nos amis ne peuvent nous suivre que jusqu'au seuil de la vie. Là commencent des pensées dont le trouble et la profondeur ne sauraient se confier. —

Elle se fit transporter sur un fauteuil, près de la fenêtre, pour voir encore le ciel. Lucile revint alors, et le malheureux Oswald, ne pouvant plus se contenir, la suivit, et tomba sur ses genoux en approchant de Corinne. Elle voulut lui parler, et n'en eut pas la force. Elle leva ses regards vers le ciel, et vit la lune qui se couvrait du même nuage qu'elle avait fait remarquer à

lord Nelvil quand ils s'arrêtèrent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra de sa main mourante, et son dernier soupir fit retomber cette main.

Que devint Oswald ? Il fut dans un tel égarement, qu'on craignit d'abord pour sa raison et pour sa vie. Il suivit à Rome la pompe funèbre de Corinne. Il s'enferma long-temps à Tivoli, sans vouloir que sa femme ni sa fille l'y accompagnassent. Enfin l'attachement et le devoir le ramenèrent auprès d'elles. Ils retournèrent ensemble en Angleterre. Lord Nelvil donna l'exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée ? Le monde qui l'approuva le consola-t-il ? Se contenta-t-il d'un sort commun, après ce qu'il avait perdu ? Je l'ignore, et ne veux, à cet égard, ni le blâmer, ni l'absoudre.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES

DU TROISIÈME VOLUME.

Page 22, ligne 10.

Une ancienne tradition appuie le préjugé d'imagination qui persuade à Corinne que le diamant avertit de la trahison : on trouve cette tradition rappelée dans des vers espagnols dont le caractère est vraiment singulier. Le prince Fernand, Portugais, les adresse, dans une tragédie de Caldéron, au roi de Fez, qui l'a fait prisonnier. Ce prince aima mieux mourir dans les fers que de livrer à un roi maure une ville chrétienne, que son frère, le roi Edouard, offrait pour le racheter. Le roi maure, irrité de ce refus, fit éprouver les plus indignes traitemens au noble prince, qui, pour le fléchir, lui rappelle que la miséricorde et la générosité sont les vrais caractères de la puissance suprême. Il lui cite tout ce qu'il y a de royal dans l'Univers : le lion, le dauphin, l'aigle parmi les animaux ; il cherche aussi parmi les plantes et les pierres, les traits de bonté naturelle que l'on attribue à celles qui semblent dominer toutes les autres, et c'est alors

qu'il dit que le diamant qui sait résister au fer se brise de lui-même, et se fond en poudre, pour avertir celui qui le porte de la trahison dont il est menacé. On ne peut savoir si cette manière de considérer toute la nature comme en rapport avec les sentimens et la destinée de l'homme est mathématiquement vraie; toujours est-il qu'elle plaît à l'imagination, et que la poésie en général, et les poëtes espagnols en particulier, en tirent de grandes beautés.

Calderon ne m'est connu que par la traduction, en allemand, d'Auguste Wilhelm Schlegel. Mais tout le monde sait en Allemagne que cet écrivain, l'un des premiers poëtes de son pays, a trouvé le moyen aussi de transporter dans sa langue, avec la plus rare perfection, les beautés poétiques des Espagnols, des Anglais, des Italiens et des Portugais. On peut avoir une idée vivante de l'original quel qu'il soit, quand on le lit dans une traduction ainsi faite.

Page 35, ligne 17.

M. Dubreuil, très-habile médecin français, avait un ami intime, M. de Péméja, homme aussi distingué que lui. M. Dubreuil tomba malade d'une maladie mortelle et contagieuse, et l'intérêt qu'il inspirait remplissant sa chambre de visites, M. Dubreuil appela M. de Péméja, et lui dit : — Il faut renvoyer tout ce monde,

vous savez bien, mon ami, que ma maladie est contagieuse, il ne doit y avoir que vous ici. -- Quel mot! Heureux celui qui l'entend! M. de Péméja mourut quinze jours après son ami.

Page 95, ligne 7.

Parmi les auteurs comiques italiens qui peignent les mœurs, il faut compter le chevalier de Rossi, Romain, qui a singulièrement, dans ses pièces, l'esprit observateur et satirique.

Page 201, ligne 20.

Talma ayant passé plusieurs années de sa vie à Londres, a su réunir dans son admirable talent le caractère et les beautés de l'art théâtral des deux pays.

Page 280, ligne 17.

Après la mort du Dante, les Florentins, honteux de l'avoir laissé périr loin de son séjour natal, envoyèrent une députation au pape, pour le prier de leur rendre ses restes ensevelis à Ravenne; mais le pape s'y refusa, trouvant avec raison que le pays qui avait donné asile à l'exilé était devenu sa patrie, et ne voulant point se dessaisir de la gloire attachée à posséder son tombeau.

Page 280, ligne 24.

Alfiéri dit que ce fut en se promenant dans

l'église Santa-Croce, qu'il sentit, pour la première fois, l'amour de la gloire ; et c'est là qu'il est enseveli. L'épitaphe qu'il avait composée d'avance pour sa respectable amie madame la comtesse d'Albany, et pour lui, est la plus touchante et la plus simple expression d'une amitié longue et parfaite.

Page 379, ligne 16.

On avait annoncé pour deux heures après midi une éclipse de soleil à Bologne, le peuple se rassembla sur la place publique pour la voir, et impatient de ce qu'elle tardait, il l'appelait impétueusement comme un acteur qui se fait attendre; enfin elle commença : et comme le temps nébuleux empêchait qu'elle ne produisît un grand effet, il se mit à la siffler à grand bruit, trouvant que le spectacle ne répondait pas à son attente.

FIN DES NOTES.

TABLE DES LIVRES

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

